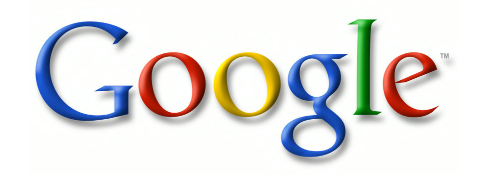
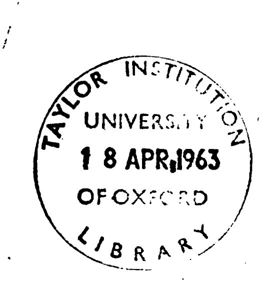



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

OEUVRES COMPLETTES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME DIX-SEPTIEME.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 8 APR 1963
OF OXFORD
LIBRARY

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME HUITIEME.

1790.

CORRESPONDANCE

DU

ROI DE PRUSSE

ET DU BARON

DE LA MOTTE FOUQUÉ,

GENERAL D'INFANTERIE PRUSSIENNE.

AVANT-PROPOS.

Je n'écris ni l'hiſtoire de la maiſon des LA MOTTE FOUQUÉ, ni celle du héros qui l'a illuſtrée de nos jours ; je ne rapporte que les traits les plus intéreſſans de la vie de Henri-Auguſte ; ou plutôt, ces mémoires ne doivent ſervir qu'à expliquer la correſpondance que je publie ; en complétant le tableau de l'amitié que Frédéric eut pour ſon général, et dont ſes lettres préſentent les principaux traits. Cette correſpondance même eſt incomplette.

Les papiers du général tombèrent entre les mains des Autrichiens à la priſe de Glatz ; et c'eſt parmi ces papiers que ſe trouvait la correſpondance que Fouqué avait eue avec le roi depuis leurs premières liaiſons juſqu'à la guerre de ſept ans.

Puiſſe ce dépôt précieux être le partage de perſonnes qui ſachent en apprécier la valeur ; il ne ſera point alors perdu pour la poſtérité. Ces lettres ne manqueront certainement ni d'intérêt ni d'agrément, puiſqu'elles ſont les premiers fruits de l'amitié de Frédéric.

Je ne publie que ce que j'ai été à même de recueillir. L'authenticité de mes fragmens eſt garantie par les journaux que j'ai entre les mains ; et ces journaux méritent d'autant plus de foi, qu'ils n'ont été faits que pour ſoulager la mémoire, et non pour être publiés. Ils ne renferment qu'un ſimple narré de faits, ou perſonnels, ou liés aux événemens.

Les réflexions que j'insère sont également le résultat des observations que j'ai faites comme témoin des dernières années de la vie du général Fouqué, ou que ceux, qui l'approchèrent avant moi, m'ont communiquées.

J'ai copié sur les orginaux les lettres qui paraissent ici pour la première fois; et je rends grâces à mon ami, mon bienfaiteur, Monsieur la Motte Fouqué, baron de Thonaiboutonne, digne fils de notre héros, de l'approbation dont il a honoré mon entreprise, et du soin qu'il a pris de la favoriser, en me communiquant les avis et les mémoires nécessaires.

Je n'ai donc puisé que dans des sources authentiques, et je rends fidèlement ce que j'ai reçu. C'est le seul mérite qui m'appartienne dans cet ouvrage, qui n'a pas besoin d'ailleurs d'être recommandé, puisqu'il contribue à caractériser FRÉDÉRIC L'UNIQUE et l'un de ses premiers généraux.

VIE
D'HENRI-AUGUSTE
BARON
DE LA MOTTE FOUQUÉ.

LA famille *de la Motte Fouqué*, l'une des plus anciennes de la Normandie, est célèbre dans l'histoire des guerres de France ; elle était alliée aux maisons les plus illustres, et possédait de riches domaines.

Ceux qui souhaitent de la connaître plus particulièrement, peuvent consulter la relation du généalogiste Clairambault, et la table généalogique qui fut dressée par ordre du roi de France, en 1666, lorsqu'on examina les titres de la noblesse du Limousin et de la Bretagne.

Charles de la Motte Fouqué, seigneur de Saint-Surin, Thonaiboutonne et la Grève, quitta la France et ses possessions pour cause de religion, après la révocation de l'édit de Nantes, en 1684. Il se retira à la Haye, où il épousa Susanne de Robillard.

Le second fils qui naquit de ce mariage, *Henri Auguste, seigneur de la Motte Fouqué*, est celui dont il est ici question. Il vit le jour à la Haye le 4 février 1698.

La nature semblait l'avoir destiné à être le favori de la fortune, en le douant d'une taille majestueuse, d'un esprit pénétrant, et d'une valeur indomptable,

Son goût pour les belles-lettres hâta le développement de ses talens naturels ; dès sa jeunesse, il fit paraître une ame peu commune.

Il avait huit ans lorsqu'il entra à la cour de Dessau comme page du duc régnant Léopold d'Anhalt.

Son penchant pour les armes y trouva l'occasion de se manifester.

Lorsque le duc Léopold fut prêt à conduire, en 1715, l'armée prussienne à Stralsund contre Charles XII, le jeune Fouqué fut destiné à rester auprès de la duchesse. Cependant il brûlait du désir d'aller à la guerre. Enfin, ne pouvant en obtenir la permission, il conçut le projet de quitter secrètement la cour, pour aller s'enrôler à Halle dans le régiment du duc.

Cette démarche ne pouvait déplaire au prince, puisqu'elle annonçait de la valeur. Cependant le jeune Fouqué fut obligé de faire la première marche comme simple soldat, et il ne fut nommé enseigne qu'après l'expédition de l'île de Rügen ; lieutenant en 1719 ; capitaine en 1723 ; il obtint une compagnie en 1729.

Il ne négligea aucune occasion de perfectionner ses talens naturels, d'acquérir des connaissances, et de se distinguer dans ses devoirs par un zèle infatigable.

Il lut l'histoire des grands hommes, se choisit des modèles, et se fit des principes de conduite, dont il ne se départit jamais.

Le vieux duc de Dessau fut le premier qui lui enseigna l'art de la guerre ; et Fouqué s'en montra bientôt l'heureux imitateur.

Son mérite ne resta pas ignoré. Le roi Frédéric-

Guillaume lui donna en 1725 l'ordre de la Générosité ; et l'héritier de la couronne reconnut en lui des qualités qui le rendaient digne de son affection. Il admira la vivacité de son esprit et la noblesse de son cœur. En un mot, Frédéric, grand dans le choix de ses amis comme dans toutes ses actions, mit le capitaine Fouqué au nombre des siens. Il chérissait son commerce, et ne se plaisait à Rheinsberg que lorsqu'il y était avec lui.

Fouqué répondit à l'amitié de son prince avec une dignité prudente qui lui en assura la durée.

Le roi lui-même favorisa cette liaison, et permit que Fouqué lui tînt compagnie dans sa prison de Custrin (*). Fouqué épousa vers ce temps *Elisabeth Masson*, et avança au rang de premier capitaine dans le régiment d'Anhalt.

L'harmonie qui régnait entre lui et son chef le prince d'Anhalt, fut troublée en 1738 par quelques incidens qui eurent une grande influence sur le sort de Fouqué.

C'est par une suite de son mécontentement qu'il quitta le service prussien, et obtint son congé l'année suivante en qualité de major.

Lorsqu'un homme d'honneur est victime de la noblesse de ses sentimens, sa disgrâce même sert à relever son mérite.

(*) On sait que la sévérité de Frédéric-Guillaume alla jusqu'à défendre qu'on éclairât la prison de son fils. Mais lorsque l'officier de garde éteignait la chandelle de son auguste prisonnier, Fouqué allumait la sienne, en disant à l'officier, que le roi ne parlait dans son ordre que de la chandelle du prince, et non de celle de Fouqué.

Jusqu'alors Fouqué avait coulé sa vie au sein de la fortune et de l'amitié. Favori de Frédéric, il était membre de la société la plus illustre qu'il y eût alors.

Rheinsberg était le temple des muses, et le sanctuaire de l'amitié.

Frédéric, les princes ses frères, Kaiserling, Chazot, Fouqué et d'autres jeunes héros étaient les prêtres de ces divinités.

Ils créérent entr'eux un ordre d'après les principes du fameux et preux chevalier Bayard. La croix de l'ordre avait pour emblême une épée reposant sur une couronne de lauriers, avec la devise : *sans peur et sans reproche.*

Fouqué se vit contraint de s'arracher à cette illustre société composée alors de douze chevaliers, dont il était le grand-maître.

Accoutumé à une vie active, il résolut d'aller poursuivre ailleurs sa carrière militaire.

Quoique Frédéric ne se séparât qu'avec douleur de son ami, il favorisa néanmoins sa résolution, et consentit à son départ, en attendant de l'avenir le pouvoir de disposer lui-même de son sort.

Le major Fouqué se rendit alors à Copenhague, et entra au service du Roi de Danemarc en qualité de lieutenant-colonel.

Mais le roi de Prusse Frédéric-Guillaume étant mort le 31 mai 1740, Frédéric second ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il rappela Fouqué.

Le nouveau monarque le reçut avec beaucoup de tendresse, et le décora de l'ordre du Mérite, qu'il

venait de créer, en joignant à ce don les capitaineries de Gramzow et de Lœckenitz.

Le 26 juillet, le roi le fit colonel et commandeur du régiment nouveau de Camas, et le chargea du soin de l'exercer à Potsdam sous ses yeux, pendant que le colonel de Camas qui en était le chef, était en France, où le roi l'avait envoyé.

Vers la fin de la même année, le roi fit marcher son armée en Silésie, pour prendre possession de ce duché.

Le colonel Fouqué entra en garnison à Schweidnitz avec le détachement qu'il commandait.

Le 20 août 1741, il fit prêter le serment de fidélité et d'hommage à la bourgeoisie de Schweidnitz, en réforma le magistrat mal intentionné, et y établit la nouvelle forme du gouvernement.

Le roi qui aimait alors beaucoup le séjour de cette ville, honora les arrangemens de Fouqué de son approbation, et récompensa son zèle et sa fidélité par de nouveaux bienfaits.

Cependant, les troubles de la guerre continuant, le colonel désirait ardemment de sortir de sa garnison, et d'avoir occasion de donner des preuves de sa valeur. Ses vœux furent bientôt remplis.

Les régimens dispersés dans la Haute-Silésie, étaient entrés dans la Moravie, pour exécuter une opération d'hiver; ils venaient de s'emparer d'Ollmütz, lorsque le colonel Fouqué eut l'ordre de faire marcher six compagnies de grenadiers contre les Hainaques et les paysans Moraves qui, pourvus de dix canons de fer, s'étaient attroupés au nombre de quatre mille, pour faire une irruption dans la Silésie.

Il partit avec son bataillon le 11 février 1742, et après avoir passé par Neisse, Neustadt et Jægerndorf, il atteignit les frontières de la Moravie, et continua sa marche par Bautsch et Foulneck jusqu'à Neititschein, sans obstacle.

Comme il avait ordre de s'arrêter-là quelques jours, il s'y vit bientôt environné par les Hainaques, et obligé de prendre toutes les précautions imaginables contre les surprises.

Ils avaient occupé tous les défilés qui conduisent à Leipnik, où le colonel devait diriger sa marche, et à peine eut-il commencé à faire avancer son bataillon, qu'ils eurent l'audace d'assaillir son avant-garde, mais ils furent repoussés avec beaucoup de perte ; quatorze de leurs chefs restèrent sur la place, et le reste fut dispersé.

Là-dessus le maréchal comte de Schwérin donna ordre au colonel Fouqué de marcher avec son bataillon à Cremsir.

Pendant qu'il y était en garnison, il se passa une aventure plaisante, qui mérite d'être rapportée, parce qu'elle donna lieu à l'usage des guêtres noires.

Le colonel obligé de prendre à son arrivée à Cremsir toutes les mesures nécessaires pour la sureté de la garnison, avait posté une sentinelle sur la muraille, proche de l'habitation d'un ecclésiastique. Ce bon homme se trouvant fort incommodé par les fréquens qui-va-là ? que cette sentinelle répétait tous les quarts-d'heures, résolut de dégoûter les soldats de ce poste, et s'étant déguisé en diable, avec des cornes, des griffes, une queue de serpent et des pieds de vache, il s'arma d'une fourche, et

s'avança de nuit vers la ſentinelle; mais malheureuſement pour le pauvre curé, le grenadier tint ferme, jusqu'à ce que le prétendu diable s'approchant de trop près et lui préſentant ſa fourche, en criant d'une voix rauque : *Tu mourras de ma main.* L'autre appela quelques-uns de ſes camarades, qui ſe ſaiſirent du revenant, et le conduiſirent au poſte le plus voiſin, d'où on le tranſporta le lendemain dans cet équipage à la grand'garde, à la vue de toute la ville.

Le clergé pria le colonel Fouqué de le relâcher, et expia par une amende l'indécence de cette maſcarade.

C'eſt à cette occaſion que Fouqué, voulant procurer quelque avantage à ſes grenadiers, dont les guêtres blanches étaient peu propres aux marches fréquentes, leur en fit faire des noires aux dépens des prêtres, à qui il n'en coûta pas moins de cent ducats.

Quant au pauvre curé, il fut enfermé dans un couvent, tandis que les ſoldats pruſſiens remerciaient de bon cœur le diable de Cremſir, qui avait ſi bien pris ſoin de leur chauſſure. Le roi reconnaiſſant l'utilité des guêtres noires, les introduiſit depuis dans toute l'armée.

Cette aventure burleſque fut bientôt ſuivie d'événemens ſérieux, qui fournirent au colonel Fouqué l'occaſion de ſignaler ſa prudence, ſa fermeté et ſa valeur.

Vers la fin du mois de mars 1742, le roi, qui avoit joint l'armée en Moravie, trouva à propos de réunir ſes forces près d'Ollmütz.

Il partagea ſes troupes en trois colonnes, en conduiſit deux en Bohème, et laiſſa la troiſième

près d'Ollmütz fous les ordres du prince Thierry de Deffau.

C'eft de ce corps que le bataillon de Fouqué fefait partie. Il n'était plus compofé alors que de quatre compagnies de grenadiers des régimens de Jung-Dohna et du Moulin ; les deux compagnies de grenadiers du régiment de Münchow venaient d'être détachées pour une expédition.

Le départ du roi ayant attiré les forces de l'ennemi de ce côté, le prince Thierry fe vit obligé de faire les préparatifs néceffaires pour une bonne et honorable retraite.

Cependant un corps de cavalerie ennemie fe porta près de Kojetin, et coupa la communication d'Ollmütz au colonel Fouqué, qui fut tellement refferré dans Cremfir avec fa garnifon et cinquante houzards, qui venaient de s'y rendre, que de fix ordres que le prince lui envoya, il n'en reçut qu'un feul, fur lequel il fe hâta de partir.

Quoiqu'il vit bien qu'il ne pourrait faire fa marche fans être attaqué par des forces fupérieures, le danger ne l'arrêta point. Il leva fon quartier de grand matin, fit défiler le bagage entre fon avant-garde et le corps de bataille, et fe mit à l'arrière-garde, pour être à portée d'agir, s'il était pourfuivi.

Il eut la précaution de prendre un petit détour en-deçà de la Morava; et ayant fait rompre les ponts, il fe flatta que du moins l'ennemi ne pafferait pas fitôt la rivière qui était débordée. Mais les houzards la pafferent à la nage, et le cotoyèrent pendant toute fa marche, attaquant tantôt la tête, tantôt la queue de fon bataillon, bien qu'ils fuffent toujours repouffés avec perte.

L'ennemi occupa les défilés et les villages par où le colonel Fouqué devait paſſer; mais celui-ci ſurmontant tous les obſtacles, ſe fraya un paſſage au travers des Autrichiens, et arriva ſans perte à Prerau.

Le lendemain matin, il apprit des houzards, auxquels il avait fait prendre les devants, que toute l'armée ennemie paraiſſait près du bourg de Kokar; par où il devait néceſſairement paſſer. Cette nouvelle ne l'intimida point: il continua ſa marche, et atteignit les hauteurs de Kokar, où il vit lui-même la poſition et les forces de l'ennemi.

Une ligne de près de deux mille hommes de cavalerie était rangée dans la plaine vis-à-vis de l'aile droite du bataillon; et une multitude de payſans armés bordait le chemin qu'il était obligé de prendre.

Le colonel Fouqué forma, de ſon bataillon, une eſpèce de quarré long, ſe ſervant du troiſième rang pour doubler les deux premiers; il fit ranger les chariots de bagage ſur les flancs; les défendit par de petits pelotons de quatorze à ſeize hommes poſtés aux angles du quarré, et renforça de cinquante hommes ſon arrière-garde.

Ces arrangemens pris, il fit battre la marche, et ayant fait un quart de converſion, il marcha droit aux Autrichiens.

Cette attaque courageuſe et imprévue déconcerta l'ennemi, que le feu des canons contraignit bientôt d'abandonner ſon poſte.

Cependant le colonel, ſans perdre de temps, plaça quelques pelotons ſur deux hauteurs, pour

défendre les avenues de Kokar, et empêcher que l'ennemi n'y mît le feu.

Il pouſſa enſuite ſon avant-garde au travers du bourg; fit ſuivre les chariots deux à deux auſſi vîte qu'il était poſſible; et ayant pratiqué la même méthode avec les pelotons de ſon corps de bataille, il ſuivit avec l'arrière-garde à pas lens, pendant que les pelotons détachés à droite et à gauche, feſaient le tour de la place à travers les jardins et les ravines.

Dès qu'ils eurent traverſé le village, le colonel rangea ſon bataillon de la même manière qu'auparavant, et occupa une hauteur pour y attendre les nouvelles entrepriſes de l'ennemi.

Le général Nadaſti, commandant du détachement Autrichien, découvrit cette manœuvre de deſſus une hauteur où il s'était poſté; mais ne voyant aucun jour à pouvoir l'empêcher, il ſe contenta de l'admirer et de laiſſer le colonel pourſuivre paiſiblement ſa route. On dit qu'il jura à cette occaſion de ne plus ſe laiſſer détacher contre les Pruſſiens ſans infanterie et ſans canons.

Le prince Thierry ne pouvant avoir de nouvelles du colonel Fouqué, qu'il croyait toujours reſſerré dans Cremſir, s'était déjà arrangé pour le dégager, lorſqu'on lui fit le rapport de la manœuvre héroïque et de l'heureuſe arrivée du bataillon à Wilſternitz.

Le colonel Fouqué eut ordre d'avancer juſqu'à Sternberg pour ſervir d'avant-garde au corps que commandait le prince, qui ſe préparait à retourner dans la Haute-Siléſie. Ce fut une nouvelle occaſion pour lui de ſe diſtinguer. Il attaqua les troupes ennemies,

qui étaient en embuſcade près de Behrends, les défit; et après avoir nettoyé tous les chemins, il arriva heureuſement à Troppau.

Peu de temps après, un détachement de l'armée de Siléſie, dont le bataillon de Fouqué feſait partie, fut envoyé en Bohème, et joignit l'armée du Roi au mois de mai 1742, immédiatement après la bataille de Czaslau.

Le monarque fit ſur le champ de bataille la revue des troupes qui venaient d'arriver. Il embraſſa le colonel Fouqué; et charmé de voir que ſa conduite répondait à l'affection qu'il lui avait vouée, il l'honora publiquement des preuves les plus éclatantes de ſa ſatisfaction. Il s'en ſervit encore pour quelques opérations militaires; mais déſirant d'introduire la nouvelle forme de gouvernement dans la Siléſie, dont il venait de s'aſſurer la poſſeſſion, il ſaiſit cette occaſion pour prouver ſa confiance au colonel d'une manière indubitable, puiſqu'il le chargea d'un poſte pour lequel il ne ſuffiſait pas d'être guerrier, mais qui exigeait un homme d'Etat.

La ville de Glatz avait été occupée par les Pruſſiens dès le mois de janvier 1742 (*), tandis que les Autri-

(*) Parmi les anecdotes, qui caractériſent Frédéric le Grand, celle-ci mérite d'être rapportée.

La première fois qu'il vint à Glatz, le 24 janvier 1742, il apprit que la comteſſe de Grün, femme d'un lieutenant-colonel de la garniſon, avait voué un bel habit à la Madone des Jéſuites, en cas que le blocus de la ville fût levé. Le roi fit acheter auſſi-tôt la plus belle étoffe qu'on put trouver, et l'envoya aux Jéſuites, en leur feſant dire: qu'ayant appris le vœu inutile de madame la comteſſe, et ſachant ſon monde auſſi bien qu'elle, il ne voulait pas que la Vierge

chiens n'avaient évacués la forteresse que le 22 d'avril suivant. La plupart des habitans de ce comté étaient mal intentionnés. Le plat pays était désolé par des troupes de bandits, qui le remplissaient de meurtres et de brigandages. Les montagnes impraticables, qui sont entre Reinerts, Habelschwerdt et Mittel-walde, leur servaient de retraite, et une multitude d'insurgens hongrois commandés par un certain comte Cziracky, les aidaient à faire échouer toutes les tentatives qu'on fesait pour les réduire.

Ainsi le roi trouva bon de nommer le colonel Fouqué commandant de la ville et du comté de Glatz, tant pour y rétablir la paix et la sureté, que pour accoutumer les habitans à une meilleure police, et prendre les arrangemens que la nouvelle forme de gouvernement rendrait nécessaires. Ce poste exigeait une prudence rare, une fidélité et une intégrité à toute épreuve, qualités que l'on attribuait généralement au colonel.

M. de Fouqué fit savoir sa nouvelle vocation au duc-régnant Léopold, en lui demandant des instructions comme à son feld-maréchal et à son premier maître.

Ce héros peu accoutumé à flatter (*), lui répondit

y perdit, et lui offrait réellement ce que madame de Grün avait promis en vain.

(*) Frédéric le dépeint ainsi dans ses Mémoires sur le Brandenbourg:

„ Le prince d'Anhalt était l'ame de toutes les opérations „ militaires. C'était un homme d'un caractère violent et „ entier; vif, mais sage dans ses entreprises, qui avait „ l'expérience des plus belles campagnes du prince Eugène, „ avec la chaleur d'un héros. Ses mœurs étaient féroces,

en date du 2 juin 1742, qu'il navait pas besoin de lui donner des instructions, étant persuadé qu'il avait assez de zèle, de lumières et de prudence, pour remplir le poste que le roi lui avait confié. Le colonel Fouqué répondit parfaitement à cette attente. La sagesse de ses arrangemens et son zèle infatigable,

„ son ambition déméfurée ; savant dans l'art des siéges,
„ heureux guerrier, mauvais citoyen, et capable de toutes
„ les entreprises de Marius et de Sylla, si la fortune avait
„ favorisé son ambition, de même que celle de ces Romains „.

Une lettre du défunt prince Guillaume, père de notre auguste monarque actuel, au baron de la Motte Fouqué, offre un portrait semblable.

Nous la transcrivons ici, parce qu'elle peint en même temps le caractère aimable du prince Guillaume.

" Les sentimens d'amitié que je vous porte ne sauraient
„ être mieux placés. Vous faites cas de l'honnêteté ; c'est
„ de même où mon ambition se borne. Je me trouve heu-
„ reux si je mérite cette louange de votre part, car je sais
„ que vous êtes incapable de flatterie.

„ La mort du vieux routier a été si inopinée, qu'il n'a pas
„ eu le temps de proférer le moindre signe qu'il se sentait mourir.
„ Je crois que tout le militaire doit le plaindre, ayant été en
„ cet art un grand homme. Si l'humanité avait accompagné
„ sa valeur et son esprit, il aurait été parfait. Mais le destin
„ n'accorde pas aux hommes la réunion de toutes les vertus :
„ heureux si le vice ne l'emporte point sur les bonnes
„ qualités.

„ Je ne trouve pas à ma portée de juger en ce cas le
„ défunt, et je me contente de le plaindre militairement.
„ De vrais amis ne doivent pas se prier de ne se point
„ oublier ; aussi ne le ferai-je point ; mais je vous assure,
„ en finissant ma lettre, que l'amitié et l'estime que je vous
„ porte, ne me quitteront de ma vie.

Spandau, le 12 d'Avril 1747.

GUILLAUME.

eurent bientôt mis la fortereſſe en état de défenſe; les brigands furent exterminés, leurs repaîres détruits; les montagnards mutins furent domptés; la paix et la ſureté publique rétablies, et le bon ordre ſe répandit généralement dans tout le comté.

On conçoit aiſément que de ſimples exhortations n'euſſent pu produire ſeules d'auſſi grandes réformes, et qu'il fallut recourir à des moyens violens et ſévères. Les voyageurs frémiſſaient, il eſt vrai, à la vue des brigands pendus ſur les grands chemins; mais ils béniſſaient le glaive de la juſtice, qui fesait leur ſureté.

Le 13 may 1743, le colonel Fouqué fut nommé général-major; et il eut un régiment dès le 30 décembre de l'année ſuivante.

Durant la ſeconde guerre de la Siléſie, qui s'alluma au mois d'août 1744, et finit en décembre 1745, le général Fouqué ſe diſtingua comme commandant de Glatz, par les meſures qu'il ſut prendre pour garantir le comté des incurſions de l'ennemi.

Son ambition, il eſt vrai, ne parut pas ſatisfaite; mais les témoignages que le monarque lui donna de ſon approbation, le tranquilliſèrent: voici ſes expreſſions:

“ Vous n'avez pas raiſon, mon ami, de vous
„ plaindre de ce que cette guerre ne vous ait pas
„ fourni l'occaſion de vous diſtinguer perſonnellement.
„ Vous avez ſaiſi toutes les occaſions que vous avez
„ trouvées de nuire à l'ennemi; et j'ai été entièrement
„ tranquille au ſujet de Glatz, pouvant me repoſer
„ ſur votre vigilance. „

La paix rétablie, il continua avec une ardeur infatigable à conſolider la nouvelle forme de gou-

vernement qu'il avait introduite dans le comté de Glatz.

Il parvint à ſurmonter, par ſa prudence et par ſa fermeté, toutes les difficultés que l'on éprouve ordinairement dans le changement d'adminiſtration des provinces nouvellement conquiſes. La ſuperſtition, un aveugle fanatiſme, un trop grand attachement aux anciennes loix, et l'abus des nouvelles, la défiance et l'obſtination aliénaient encore l'eſprit des Siléſiens.

La mutinerie et l'infidélité envers un ſouverain anathématiſé par le clergé du pays, paſſaient pour des œuvres méritoires chez le peuple ignorant. Les malfaiteurs aſpiraient aux couronnes du martyre en ſouffrant le juſte châtiment de leurs crimes.

On ne ſaurait nier qu'il n'y eût des difficultés exceſſives à dompter ces monſtres ennemis du pouvoir monarchique.

Le général Fouqué uſa de toute ſa prudence pour en venir à bout. Il démaſqua la noire malice qui, ſous le voile de la religion, entretenait le mécontentement de la nation; et il parvint en politique habile à extirper les préjugés contraires à ſes vues.

Quoiqu'il fût né avec un tempérament ardent, il meſurait toutes ſes démarches avec la ſageſſe la plus prévoyante.

Impartial et déſintéreſſé, il était intègre juſqu'au ſcrupule.

Il aimait ſes ſoldats, et veillait à leur bien-être; mais il ne leur feſait pas moins obſerver une diſcipline exacte, au milieu même du pays ennemi.

Infatigable dans les ſoins de ſon emploi, défen-

ſeur de l'innocent opprimé ; bienfaiteur des malheureux, zélé pour le ſervice du roi, il puniſſait avec rigueur les violateurs de ſes ordres.

Il ne ſe décidait qu'après un mûr examen et des recherches exactes ; mais ſes arrêts étaient irrévocables.

Il joignait à ce caractère l'amour de la religion, l'héroïſme et le goût des ſciences et des arts.

De tous ceux qui ont connu le caractère du général Fouqué, aucun, s'il eſt libre de prévention, n'accuſera ce portrait de partialité ou de flatterie.

L'eſprit critique, accoutumé à gliſſer ſur la vérité, transforme ſouvent un mérite réel en défaut.

L'homme inactif et négligent ſe plaint de la rigueur de ſes maîtres, dès qu'ils veulent l'aſſujettir au travail, à l'exactitude et à l'ordre.

L'eſprit d'indépendance appelle la ſubordination un eſclavage. Le criminel le plus coupable oſe traiter de tyrannie le châtiment de ſes forfaits. Ainſi l'homme intègre devient l'objet de la cenſure maligne, pour avoir été religieux obſervateur de ſes devoirs.

Le ſage, qui agit d'après des principes d'honneur et de probité, mépriſe les applaudiſſemens de l'inſenſé ; le ſentiment de ſon mérite lui fait braver les perſécutions de l'envie.

Voici la leçon que le philoſophe de Sans-ſouci donna au général Fouqué dans une épître, où il parle de la partialité des cenſeurs.

Mépriſez donc tous les traits que l'envie
A décochés pour flétrir votre vie :
Sur vos vertus ſes dents s'émouſſeront ;
C'eſt vainement qu'elles vous morderont.

L'envie

L'envie même eſt forcée à rendre juſtice aux vertus et au mérite du général Fouqué; elle ne blâme que ſa ſévérité (*), et cette ſévérité même eſt le fondement de ſa gloire.

(*) Voici les traits qu'on a oſé lui reprocher.

Le clergé catholique l'accuſa de cruauté, pour avoir fait pendre, en 1758, le chapelain Faulhaber. Séduit par la haine que le fanatiſme lui inſpirait contre un ſouverain hérétique, ce prêtre s'était fait un mérite d'exciter les ſoldats de la garniſon de Glatz à la déſertion, en leur donnant d'avance l'abſolution de l'infidélité.

L'un d'entr'eux, qu'on ramena, l'avoua à l'interrogatoire, et l'eccléſiaſtique convaincu fut condamné au ſupplice que dictait la rigueur des loix.

Quoique le général Fouqué eût obtenu le droit de vie et de mort ſur les habitans du comté, il retarda cependant le châtiment du chapelain, et manda cet événement au roi. Il n'eut pas de réponſe, et le criminel fut gardé en priſon.

Quelque temps après, le même cas ayant eu lieu à différentes repriſes, le roi ſe ſouvint de Faulhaber. Il fut ſurpris d'apprendre qu'il n'avait pas encore ſubi le châtiment qu'il méritait, et ordonna qu'on y procédât ſans délai.

Les loix condamnent au gibet quiconque a facilité la déſertion d'un ſoldat; et l'on ne voit pas pourquoi l'on aurait dû faire une exception en faveur d'un eccléſiaſtique, qui au milieu de la guerre, dans une fortereſſe, avait encouragé les ſoldats de la garniſon à l'infidélité, et la leur avait recommandée comme un œuvre méritoire et ſalutaire au bonheur de leur ame.

L'énormité de ce crime frappe ſi vivement, ſoit qu'on faſſe attention à l'emploi du coupable, ou au danger qui en réſulte pour l'Etat, qu'il ſerait inutile de s'étendre davantage ſur la juſtification de l'arrêt.

M. de Trenck n'eſt pas moins injuſte envers le général Fouqué, quand il le charge de l'épithète d'ennemi fameux

Il fallait qu'il en usât pour se faire obéir. Sans elle l'ordre et la discipline n'eussent pu régner si promptement dans le comté de Glatz.

D'ailleurs tout le monde convient que le général Fouqué n'était pas moins équitable que sévère; qu'il était lui-même aussi rigoureux observateur de ses devoirs, qu'il voulait que les autres le fussent;

de l'humanité, dans l'histoire qu'il a faite de sa propre vie.

Fouqué fut l'ami de tous les honnêtes gens: son nom ne fut redouté que des traîtres et des ennemis de l'Etat.

Il n'eut point de part au sort de M. de Trenck; il ne fut ni son accusateur ni son juge. Renfermé par ordre du roi dans la forteresse de Glatz, le général Fouqué le traita comme un prisonnier d'Etat; et M. de Trenck lui-même se loue de ses égards dans les commencemens: ce qui suppose plus de douceur que de sévérité.

Il empira lui-même son sort par les efforts réitérés qu'il fit pour se sauver, et pour comploter avec les officiers et les soldats qui le gardaient.

Dans une de ces tentatives, s'étant glissé par une ouverture qu'il avait creusée, il resta embourbé dans une cloaque; et il taxe le général de cruauté, pour l'y avoir laissé expier durant quelques heures sa vaine démarche.

Nous prions le lecteur de se mettre ici à la place du général, et de juger entre lui et le plaignant.

Si d'ailleurs M. de Trenck comble d'éloges les officiers et les soldats dont ses présens corrompirent la fidélité, il défend suffisamment l'honneur du général en blâmant sa conduite.

La remarque qu'il fait en traçant le caractère de M. d'O, vice-commandant de Glatz, qu'il dit avoir fait sa fortune en assurant son mariage avec la fille du général Fouqué, par la voie de la séduction, est un mensonge odieux et l'effet de la vengeance calomniatrice. Le général Fouqué n'a eu qu'une fille qui épousa le colonel de Nimcheffski, que la correspondance du roi fera connaître plus particulièrement au lecteur.

et que plusieurs de ceux qui éprouvèrent le plus la rigueur de sa discipline, lui durent leur culture, et le bénirent comme un père.

En conséquence de l'autorité que le monarque lui avait confiée, l'état civil n'était pas moins soumis à son pouvoir que l'état militaire.

L'ordre et l'activité étaient la base de ses opérations, et ces qualités brillaient par-tout où il se montrait. Son regard perçant pénétrait jusque dans la chaumière du malheureux.

Encouragés par son exemple, tous ses inférieurs observaient leurs devoirs avec une exactitude scrupuleuse; et c'est ainsi qu'il acheva en Silésie, et principalement dans le comté de Glatz, la réforme du gouvernement.

Son administration put servir de modèle aux autres provinces, et de monument immortel à son zèle éclairé.

Il trouva dans l'approbation, dans l'affection tendre et soutenue du roi, pour qui seul il semblait vivre, la récompense glorieuse de sa fidélité et de son zèle. Il passait chaque année un certain temps auprès de ce monarque, il l'accompagnait aux revues, et durant son séjour à Berlin et à Potsdam, il goûtait l'avantage inestimable d'être l'ami de cœur de Frédéric.

Le roi le nomma le 23 janvier 1751 lieutenant-général, et le décora le 2 septembre suivant de l'ordre de l'Aigle noir (*).

(*) Lorsque le roi lui ôta l'ordre du Mérite, en le décorant de celui de l'Aigle noir, le général lui dit : Sire,

Il avançait ainſi dans la carrière des honneurs, quand le moment arriva, où il devait paraître en héros ſur le vaſte et ſanglant théâtre de la guerre de ſept ans.

Il fut le protecteur de la Siléſie. Maître en l'art de la guerre, il défendit ſouvent cette province avec un petit corps de troupes cóntre des armées formidables; et donna les preuves les plus éclatantes d'une valeur, d'une prudence et d'une préſence d'eſprit peu communes.

Il fit la première campagne de cette guerre avec le maréchal comte de Schwérin, qui partit de la Siléſie le 19 ſeptembre, avança en Bohème, campa près de Kœnigsgrætz, retourna le 27 octobre en Siléſie, et prit ſes quartiers d'hiver le long de la frontière; le général Fouqué commandait l'aile gauche du cordon qui s'étendait de Glatz à Breslau.

Le 17 avil 1757, Fouqué ſe mit en marche à la tête de ſept bataillons et d'un régiment de houzards, et joignit le 21 le maréchal de Schwérin près de Kœnigshof en Bohème.

Cette armée ſe réunit avec celle du roi près de Prague le 6 mai dès la pointe du jour. Quelques heures après ſe livra la bataille ſanglante qui coûta la vie au maréchal Schwérin.

reprendrez-vous cette croix avec vous à Potsdam? Et pourquoi non? répondit le roi.

Je connais un officier plein de mérite et bien digne de cet ordre, répliqua Fouqué, je veux dire le commandant de mon régiment, le colonel Goltz.

Vous avez raiſon, dit le roi, et il donna la croix au colonel: preuve ſûre que Fouqué n'était rien moins qu'inſenſible au vrai mérite.

Le général Fouqué, qui remplaça ce héros, fut dangereuſement bleſſé. Une balle de fauconneau briſa dans ſa main la garde de ſon épée; mais il ne quitta pas pour cela le champ de bataille. Un officier à qui un boulet de cânon venait d'emporter les pieds, lui tendit ſon épée, le priant en même temps de lui faire la grâce de terminer ſes douleurs en mettant fin à ſa vie. Fouqué le fit panſer, et après s'être fait lier l'épée à la main bleſſée, il alla de nouveau ſe poſter à la tête de l'aile gauche de l'armée, qui, ſoutenue par un renfort de cavalerie, tenta une nouvelle attaque, et acheva la victoire.

Après cette bataille, le général Fouqué fut réduit, par ſa bleſſure, à demeurer long-temps dans l'inaction. Ce ne fut qu'au 8 ſeptembre qu'il put prendre le commandement du corps de Winterfeld: ce général venait d'être tué la veille près de Moys dans une attaque que ſon avant-garde avait ſoutenue.

Le 20, Fouqué fit ſortir ſes troupes du camp de Liegnitz, et les conduiſit à Glatz.

On ſait que la bataille de Collin eut une influence funeſte ſur les opérations de nos armées de Bohème, de Siléſie et de Luſace.

Le ſiège de Prague fut levé; les fortereſſes de Schweidnitz et de Breslau furent perdues, et la fortune ſemblait s'être unie avec l'armée nombreuſe des alliés pour ôter aux armes pruſſiennes la terreur qui les avait toujours précédées.

Mais ces ſombres nuages furent bientôt diſſipés. Après avoir battu les Français à Rosbach, Frédéric vola au ſecours de la Siléſie à la tête de ſon armée triomphante.

La bataille fameufe de Leuthen fut gagnée le 5 décembre. Le 15, le général Fouqué quitta Glatz avec quelques bataillons, prit le 17 le commandement du corps de Ziethen, qui pourfuivait l'ennemi dans fa fuite; atteignit Landshut le 22, attaqua l'arrière-garde qui s'y était poftée, la mit en déroute et la chaffa jufqu'au-delà des frontières, ayant fait prifonniers quelques officiers et trois cents foldats.

Le 29, le général Fouqué alla trouver le roi à Strigau.

Le 31 il conduifit dix-neuf bataillons et trente-cinq efcadrons à Reichenbach, où il commanda jufqu'au 7 mars 1758 le blocus de Schweidnitz. Il forma alors, des autres bataillons poftés dans ces contrées, un corps féparé pour obferver l'ennemi qui fe montrait aux frontières de la Bohème, et pour couvrir le fiège de Schweidnitz confié au Général Treskow.

Le 16 mars 1758, Fouqué partit de Reichenbach à la tête de feize bataillons et de quinze efcadrons, pour chaffer un corps de fix mille hommes des environs de Glatz, où le général Janus les avait poftés.

Le 21 mars il avança jufqu'à Habelfchwerdt. Le front du corps ennemi étant couvert d'un défilé qui le mettait à l'abri d'une attaque; le général Fouqué fit prendre un détour à fix bataillons et dix efcadrons, qui attaquèrent l'aile droite par le flanc. Après un combat de deux heures, l'ennemi fut mis en fuite; on fit quelques centaines de prifonniers, et l'on s'empara de tout le bagage. Le vainqueur pourfuivit l'ennemi jufqu'au-delà des frontières de la Bohème, et pofta fon détachement dans les environs de Braunau, pour protéger le fiège de

Schweidnitz. Cette place ayant été prise d'assaut le 16 avril, il fit cantonner ses troupes dans les environs de Wallisforten, plaçant le quartier-général à Glatz.

Le roi, qui avait quitté Landshut pour conduire son armée dans la Haute-Silésie et dans la Moravie, arriva le 24 avril à Glatz, et y laissa ordre à Fouqué de le suivre avec ses troupes dès qu'il aurait passé la Neifs.

Il fit mettre en marche au 1 de mai quinze bataillons et dix escadrons accompagnés d'un train de grosse artillerie, et les fit défiler en quatre divisions par Neifs, Meidelberg et Hoff jusqu'à Sternberg, où il eut ordre du roi le 16 d'investir Ollmütz.

Le roi arriva le 19, et confia au feld-maréchal Keith et au général Fouqué le commandement du siège d'Ollmütz. Les tranchées furent ouvertes le 27.

Le 14 juillet, le général Fouqué fut atteint dans la tranchée d'un boulet de canon de douze livres, qui lui fit une contusion au pied gauche, sans endommager cependant l'os, de sorte qu'il fut bientôt guéri. Le 29, un convoi de munitions, de farine et d'argent, escorté par le général Ziethen, et destiné pour les assiégeans, fut surpris par un corps ennemi près de Domstædtel et en grande partie enlevé.

Cet accident joint aux nouvelles qu'on eut que les Russes avaient déjà pénétré jusque dans la Nouvelle-Marche, fit prendre au roi le parti de lever le siège d'Ollmütz et de ramener en Silésie l'armée de Moravie.

Le 15 juillet, Fouqué se sépara à Kœnigsgrætz de

l'armée du roi avec un corps de dix-neuf bataillons et de dix escadrons ; il se posta d'abord entre Nachod et Ruppersdorff, et tandis que le roi volait au devant des Russes, il occupa le 20 août le poste de Landshut, où il resta jusqu'au 4 novembre pour défendre la Silésie.

Le corps entier du général Fouqué ne consistait alors qu'en onze bataillons et dix escadrons; au lieu que les armées ennemies, qui l'environnèrent sous les ordres des généraux de Ville, Janus et Kalnucky, étaient estimées fortes de trente-trois mille hommes.

Nous nous écarterions trop de notre but, si nous nous engagions dans un récit détaillé de toutes les opérations qui suivirent de part et d'autre.

Le général Fouqué défendit si bien le poste de Landshut, qu'il anéantit tous les projets des ennemis, qui au lieu de pénétrer dans la Silésie, comme ils le prétendaient, se préparèrent au moins d'octobre au siège de Neiss.

Le 4 novembre le général quitta Landshut, et se joignant le 6 à l'armée du roi à Nossen, il força les Autrichiens à lever le siège de Neiss.

Là-dessus le roi ramena son armée en Saxe; Fouqué fit marcher la sienne dans la Haute-Silésie, envoya les généraux Werner et Goltz dégager Cosel, que les Autrichiens bloquaient depuis quelques semaines; et après qu'il eut poursuivi le général de Ville jusqu'au-delà des frontières, il fit prendre le 11 décembre les quartiers d'hiver en Silésie à ses troupes, fortes alors de trente-un bataillons et de trente escadrons. L'aile droite fut établie à Neustadt, le quartier général à Leobschütz, et l'aile gauche à Ratibor.

Nous voici parvenus à l'époque où nous pourrons continuer cette hiſtoire en y mêlant la correſpondance intéreſſante qui fait l'objet de cet ouvrage.

Ces lettres attachent non-ſeulement par des détails relatifs à la guerre, mais ſur-tout par les traits qu'elles renferment du caractère de Frédéric et de Fouqué.

Le ton de l'amitié, de la confiance et de la condeſcendance, y règnent de la part du monarque; et le général y parle avec une noble franchiſe et une probité ſans égale.

A peine le roi eut-il fini la campagne pénible de 1758, que ſon eſprit toujours actif et infatigable s'occupa des moyens de profiter d'une expérience qu'il avait payée ſi cher.

Il n'arriva que le 14 décembre à Breslau; et déjà le 23 il communiqua au général Fouqué ſes obſervations intéreſſantes ſur la méthode qu'il faut ſuivre en feſant la guerre aux Autrichiens.

Quoique cette diſſertation, chef-d'œuvre dans ſon genre, tombée en des mains étrangères, auſſi bien que quelques lettres du roi, lorſque le général fut fait priſonnier à Landshut le 23 juin 1760, ait déjà été publiée; elle eſt néceſſaire pour completter la correſpondance que nous offrons, et nous n'avons pas cru pouvoir nous diſpenſer de l'employer ici.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE,

ET

DU GENERAL FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Breslau, le 23 décembre 1758.

JE vous envoie, mon cher ami, l'obole de la veuve ; recevez-la d'aussi bon cœur que je vous l'ai destinée ; c'est un petit secours dont vous pouvez bien avoir besoin dans ces temps calamiteux.

Je vous envoie en même temps quelques réflexions, qui sont tout le fruit que j'ai recueilli de ma dernière campagne.

Selon les apparences, les quartiers d'hiver seront tranquilles : l'ennemi ne fait aucune démonstration de vouloir nous y troubler. Je ne crois pas qu'il en soit de même du prince Ferdinand.

Mais laissons l'avenir sous le voile, où la providence a voulu le cacher ; et pour parler du présent, soyez persuadé de l'amitié et de l'estime que je vous conserverai jusqu'à la fin de mes jours. Adieu.

FÉDÉRIC.

RÉFLEXIONS sur quelques changemens à introduire dans la façon de faire la guerre.

QU'IMPORTE de vivre, si on ne fait que végéter! qu'importe de voir, si ce n'est que pour entasser des faits dans sa mémoire! qu'importe en un mot l'expérience, si elle n'est dirigée par la réflexion!

Végèce dit que la guerre doit être une étude, et la paix un exercice; et il a raison.

La pensée seule, ou, pour mieux m'expliquer, la faculté de combiner ses idées, est ce qui distingue les hommes des bêtes de somme. Un mulet qui aurait fait dix campagnes sous le prince Eugène, n'en serait pas meilleur tacticien; et il faut avouer, à la honte de l'humanité, que sur l'article de cette paresseuse stupidité, beaucoup de vieux officiers ne valent pas mieux que ce mulet. Suivre la routine du service, s'occuper de sa pâture et de son couvert, manger quand on mange, se battre quand tout le monde se bat, voilà ce qui, pour le grand nombre, s'appelle avoir fait campagne et être blanchi sous le harnois.

De-là vient ce nombre de militaires rouillés dans la médiocrité, et qui ne connaissent, ni ne s'embarrassent de connaître les causes de leurs triomphes ou de leurs défaites. Cependant ces causes sont très-réelles.

Le sévère critique, le judicieux et rigide Feuquières nous a montré, par la censure qu'il a faite des militaires de son temps, la route que nous devons tenir pour nous éclairer. Depuis son siècle, la guerre

s'eſt raffinée ; des uſages nouveaux et meurtriers l'ont rendue plus difficile. Il eſt juſte de les détailler, afin qu'ayant bien examiné le ſyſtème de nos ennemis et les difficultés qu'il nous préſente, nous choiſiſſions des moyens propres pour les ſurmonter.

Je ne vous entretiendrai pas des projets de nos ennemis, fondés ſur le nombre et la puiſſance de leurs alliés, dont la multitude devrait écraſer, non-ſeulement la Pruſſe, mais tout prince qui ſeul voudrait leur réſiſter. Il n'eſt pas beſoin de vous faire remarquer la maxime qu'ils ont adoptée généralement, d'attirer par des diverſions nos forces d'un côté, pour frapper un grand coup dans l'endroit où ils ſont, ſans y trouver aucune réſiſtance ; de ſe tenir ſur la défenſive vis-à-vis d'un corps qui eſt aſſez fort pour leur tenir tête, et d'employer la vigueur contre celui qui par ſa faibleſſe eſt obligé de céder.

Je ne vous rappelerai pas non plus la méthode dont je me ſuis ſervi pour me ſoutenir contre ce coloſſe qui menaçait de m'accabler : cette méthode, qui ne s'eſt trouvée bonne que par les fautes de mes ennemis, par leur lenteur qui a ſecondé mon activité, par leur indolence à ne jamais profiter de l'occaſion, ne doit pas être propoſée pour modèle.

La loi impérieuſe de la néceſſité m'a obligé de donner beaucoup au hazard : la conduite d'un pilote qui ſe livre aux caprices du vent plus qu'aux indictions de ſa bouſſole, ne peut jamais ſervir de règle.

Il eſt queſtion de ſe faire une juſte idée du

ſyſtème que les Autrichiens ſuivent dans cette guerre.

Je m'attache à eux comme à ceux de nos ennemis qui ont mis le plus d'art et de perfection dans ce métier. Je paſſe ſous ſilence les Français, quoiqu'ils ſoient aviſés et entendus, parce que leur inconſéquence et leur eſprit de légéreté renverſe d'un jour à l'autre les avantages que leur habileté pourrait leur procurer. Quant aux Ruſſes, ils ſont auſſi féroces qu'ineptes, et ils ne méritent pas qu'on les nomme.

Les changemens principaux que je remarque dans la conduite des généraux autrichiens pendant cette guerre, conſiſtent dans leurs campemens, dans leurs marches et dans cette prodigieuſe artillerie, qui exécutée ſans être ſoutenue d'une armée, ferait preſque ſuffiſante pour détruire celle qui viendrait l'attaquer.

On a pris de bons camps dans les anciennes guerres, témoins ceux de Fribourg et de Nördlingen que M. de Merci occupa; témoin un camp que prit le prince Eugène, ſi je ne me trompe, ſur l'Adige ou ſur le Teſin, où il arrêta l'armée françaiſe commandée par M. de Villeroi; témoin le fameux camp de Heilbron, celui de Sierk ſur la Moſelle, et d'autres que je n'ai pas beſoin de citer.

Mais que l'on examine ſi jamais généraux ont formé une ordonnance auſſi formidable que celle qui eſt aujourd'hui employée par les Autrichiens.

Où a-t-on vu quatre cents pièces de canon rangées ſur des hauteurs, avec l'avantage d'atteindre de loin et de pouvoir fournir un feu raſant.

Un camp autrichien offre un front redoutable, et les derrières en ſont remplis d'embuſcades. A la

vérité, la grande ſupériorité du monde, qui leur permet de ſe mettre ſur pluſieurs lignes, ſans craindre d'être débordés, leur donne la facilité de fournir à tout; les troupes ne leur manquent pas.

Si nous deſcendons enſuite dans un plus grand détail, vous trouverez que les principes, ſur leſquels les généraux autrichiens font la guerre, ſont une ſuite d'une longue méditation.

Vous verrez de plus beaucoup d'art dans leur tactique, une circonſpection extrême dans le choix de leurs camps, une grande connaiſſance du terrein, des diſpoſitions ſoutenues, et une ſageſſe à ne rien entreprendre qu'avec une certitude auſſi grande de réuſſir, que la guerre permet de l'avoir.

Ne jamais ſe laiſſer forcer à ſe battre malgré ſoi, voilà la première maxime de tout général, et dont leur ſyſtème eſt la ſuite. De-là la recherche des camps forts ſur des hauteurs ou des montagnes. Du reſte, les Autrichiens n'ont rien qui leur ſoit particulier dans le choix des poſtes, ſinon qu'on ne les trouve preſque jamais dans une mauvaiſe ſituation, et qu'ils ont une attention particulière à ſe placer toujours dans des terreins inattaquables.

Leurs flancs ſont conſtamment appuyés à des ravins, des précipices, des marais, des rivières, ou des villes; mais où ils ſe diſtinguent le plus des anciens, c'eſt dans l'ordonnance qu'ils donnent à leurs troupes pour tirer parti de tous les avantages du terrein. Ils ont un ſoin extrême de placer chaque arme dans les lieux qui lui ſont propres.

Ils ajoutent la ruſe à tant d'art, et vous préſentent ſouvent des corps de cavalerie, pour engager

le général qui leur eſt oppoſé à faire de fauſſes diſpoſitions. Cependant je me ſuis aperçu, dans plus d'une occaſion, que toutes les fois qu'ils forment leur cavalerie en ligne contigue, leur intention n'eſt pas de la faire combattre, et qu'ils ne veulent s'en ſervir effectivement que lorſqu'ils la rangent en échiquier.

Remarquez encore, que ſi vous faites charger cette cavalerie au commencement de l'action, la vôtre la battra ſûrement; mais pour peu qu'elle la pourſuive, elle donnera dans une embuſcade d'infanterie, où elle ſera détruite; d'où il ſuit, qu'en attaquant cet ennemi dans un poſte, il faut refuſer ſa cavalerie au commencement de l'action, et s'il ſe peut, même la tenir hors du feu, pour l'employer ſuivant les circonſtances, ſoit à réparer le combat, ſoit à profiter de la victoire par une vigoureuſe pourſuite.

Pendant cette guerre, l'armée autrichienne a toujours été campée ſur trois lignes ſoutenues par cette prodigieuſe artillerie dont j'ai parlé.

La première ligne ſe forme au pied des collines, où le terrein eſt moins rude et deſcend en pente douce, en forme de glacis, du côté où l'ennemi peut aborder.

Cette méthode eſt ſage: c'eſt le fruit de l'expérience, qui montre qu'un feu raſant eſt plus deſtructif qu'un feu plongeant. De plus, le ſoldat, ſur la crête de cette eſpèce de glacis, a tout l'avantage de la hauteur, ſans en éprouver les inconvéniens. L'attaquant eſt découvert, et ne peut lui nuire par ſon feu; au lieu qu'il peut le détruire

avant

avant que l'autre puiſſe l'approcher. De plus, ſi cette infanterie force celle qui l'attaque de plier, elle peut profiter de ſon avantage; le terrein s'y prête et la ſeconde.

Au lieu que ſi elle ſe trouvait ſur un terrein trop élevé ou trop eſcarpé, elle n'oſerait en deſcendre, de peur de ſe rompre; le feu qu'elle ferait de cette hauteur n'atteindrait pas l'attaquant partout; en marchant avec vigueur, il ſe trouverait bientôt ſous ſon canon et ſous ſa mouſqueterie.

Les Autrichiens conſervent également cette poſition d'amphithéâtre à leur ſeconde ligne entrelacée de batteries ainſi que la première, et ils y placent des corps de cavalerie deſtinés à la ſoutenir.

Si l'ennemi qui attaque plie, la cavalerie eſt à portée de le charger. Si au contraire la première ligne eſt renverſée, l'ennemi qui avance trouve, après un rude combat d'infanterie, un poſte terrible qu'il faut attaquer de nouveau: il eſt déſordonné par les charges précédentes et obligé de marcher à des gens frais, bien poſtés, et ſecondés par la nature du terrein.

La troiſième ligne, qui leur ſert en même temps de réſerve, eſt deſtinée à renforcer les poſtes où l'aſſaillant ſe propoſe de pénétrer.

Leurs flancs ſont garnis de canons comme une citadelle. Ils profitent de tous les petits ſaillans du terrein pour y mettre des pièces qui tirent en écharpe, afin d'avoir d'autant plus de feux croiſés. De ſorte que c'eſt la même choſe de donner l'aſſaut à une place dont les défenſes ne ſont pas ruinées,

ou d'attaquer une armée qui s'eſt ainſi préparée dans ſon terrein.

Non contens de tant de précautions, les Autrichiens tâchent encore de couvrir leur front par des marais, des chemins creux, profonds et impraticables, des ruiſſeaux, en un mot, par des défilés. Enfin, ſans ſe fier abſolument aux appuis qu'ils ont donnés à leurs flancs, ils ont de gros détachemens ſur leur droite et ſur leur gauche, qu'ils font camper à deux mille pas de leurs ailes, ou environ, dans des lieux inabordables : leur objet eſt d'obſerver l'ennemi; et s'il venait les attaquer inconſidérément, la grande armée lui pourrait tomber en flancs et à dos, et déranger ſes meſures de manière à l'obliger peut-être à ſe retirer après un premier effort infructueux.

Mais, dira-t-on, comment engager une affaire avec des gens ſi bien préparés? Serait-ce donc que ces troupes ſi ſouvent battues feraient devenues invincibles? Non aſſurément, et je n'en conviendrai jamais: cependant je ne conſeille à perſonne de prendre une réſolution précipitée, et d'aller inſulter une armée qui a ſu ſe préparer d'auſſi grands avantages.

Mais comme il eſt impoſſible à la longue, que pendant la durée d'une campagne tous les terreins ſe trouvent également avantageux, et que ceux qui ſont chargés du choix des poſtes ne commettent pas quelques fautes, j'approuve fort que l'on profite de ces occaſions ſans avoir égard au nombre, pourvu qu'on ait au-delà de la moitié du monde de ce qu'a l'ennemi.

Quant aux fautes qu'il peut commettre, et dont on peut profiter, elles ſont, lorſqu'il laiſſe quelques hauteurs devant ou à côté de ſon camp ſans les occuper; ſi ſon flanc ne ſe trouve pas bien appuyé; lorſqu'il place ſa cavalerie dans ſa première ligne ou qu'il détache loin de l'armée un des corps qui veillent ſur ſon aile; lorſque les hauteurs où il eſt poſté ne ſont pas conſidérables, et ſur-tout ſi aucun défilé n'empêche d'aller à lui; dans ce cas, je propoſerai de ſe ſaiſir incontinent de ces hauteurs, et d'y placer autant d'artillerie qu'elles en peuvent contenir.

J'ai vu dans plus d'une occaſion que les Autrichiens, tant cavalerie qu'infanterie, ne réſiſtent point au canon; mais il faut ou des hauteurs peu élevées, ou une plaine pour vous en ſervir utilement. Les bouches à feu et la mouſqueterie ne font point d'effet du bas en haut; et attaquer l'ennemi ſans les avantages du feu, c'eſt vouloir ſe battre contre des armes avec des bâtons: or cela eſt impoſſible.

Je reviens à l'attaque. Je conſeille de ſe propoſer un point, pour y faire un puiſſant effort, et de former pluſieurs lignes qui ſe ſoutiendront les unes les autres, étant probable que vos premières troupes ſeront repouſſées. Je ne ſuis abſolument point d'avis que l'on faſſe des attaques générales, parce qu'elles ſont trop dangereuſes; au lieu qu'en n'engageant qu'une aile ou une ſection de l'armée, ſi elle eſt défaite, le gros vous reſte pour couvrir votre retraite; et ainſi vous ne pouvez jamais être totalement battu.

De plus, il faut confidérer, qu'en ne vous attachant qu'à une partie de l'armée ennemie, vous ne pouvez jamais perdre autant de monde qu'en rendant l'affaire générale, et que fi vous réuffiffez, vous pouvez également détruire vôtre ennemi, s'il n'a pas un défilé trop près du champ de bataille, ou quelques corps de fon armée à portée de protéger fa retraite.

Il me paraît encore que vous pouvez employer la partie de vos troupes que vous refufez à l'ennemi, à en faire parade, en lui fefant faire des mouvemens fans ceffe, afin de l'obliger à ne point quitter fon pofte pour aller au fecours de celui contre lequel vous faites effort; et par-là cette partie de fon armée que vous tenez en échec lui deviendra inutile.

Il arrivera peut-être que l'ennemi s'affaiblira d'un côté pour en aller fecourir un autre; il faut, lorfque vous vous apercevez à temps de ce mouvement, profiter de ce moment, fi vous avez des troupes fuffifantes.

D'ailleurs ne rougiffons point d'imiter ce qu'on trouve de bon dans la méthode de nos ennemis.

Les Romains en s'appropriant les armes avantageufes des nations contre lefquelles ils avaient combattu, rendirent leurs troupes invincibles.

Cela pofé, on doit certainement adopter la façon de fe camper des Autrichiens, fe contenter en tout cas d'un front plus étroit pour gagner fur la profondeur, et prendre un grand foin de bien placer et d'affurer fes ailes.

Il faut fe conformer au fyftème d'une nombreufe

artillerie, quelque embarraſſant qu'il ſoit. J'ai fait augmenter conſidérablement la nôtre : elle ſuppléera au défaut de notre infanterie, qui ne peut que dégénérer à meſure que la guerre devient plus longue et plus meurtrière. Ainſi prendre des meſures avec plus de juſteſſe et d'attention qu'on ne l'a fait autrefois, c'eſt ſe conformer à cet ancien principe de l'art, de ne jamais être obligé de combattre malgré ſoi.

Tant de difficultés pour attaquer l'ennemi dans ſon poſte, font naître l'idée de l'attaquer en marche, de profiter de ſes décampemens, et d'engager des affaires d'arrière-garde, à l'exemple de celle de Leuſe ou de celle de Senef.

Mais c'eſt à quoi les Autrichiens ont également pourvu, en ne fefant la guerre que dans des pays coupés ou fourrés, et en ſe préparant d'avance des chemins, ſoit à travers des forêts ou des terreins marécageux, ou en ſuivant la route des vallées derrière les montagnes, qu'ils ont l'attention de faire garnir d'avance de forts détachemens; alors leurs nombreuſes troupes légères vont ſe poſter dans les bois et ſur les cimes des montagnes, et par-là couvrent leur marche, maſquent leurs mouvemens et leur procurent une entière ſureté juſqu'à ce qu'ils aient atteint un nouveau camp, auſſi avantageux que celui qu'ils viennent de quitter, et dans lequel on ne peut les attaquer ſans imprudence.

Je dois à cette occaſion vous faire remarquer qu'un des moyens, dont nos ennemis ſe ſervent, eſt de faire reconnaître d'avance le terrein qu'ils veulent occuper, par des ingénieurs de campagne, qui le

lèvent, qui l'examinent; et ce n'eſt qu'après une mûre délibération que le terrein eſt choiſi et que leur défenſe eſt réglée.

Les détachemens des Autrichiens ſont forts; et ils en font beaucoup : les plus faibles ne ſont pas au-deſſous de trois mille hommes.

Je leur en ai compté quelquefois cinq ou ſix, qui ſe trouvaient en même temps en campagne. Le nombre de leurs troupes hongroiſes eſt aſſez conſidérable. Si elles ſe trouvaient raſſemblées, elles pourraient former un corps d'armée; de ſorte que vous avez deux armées à combattre, la peſante et la légère.

Les officiers qu'ils emploient pour commander ces détachemens, ſont d'une expérience conſommée, ſur-tout dans la connaiſſance du terrein.

Ils ſe campent ſouvent près de nos armées, mais avec l'utile circonſpection de ſe poſter ſur les cimes des montagnes, dans des forêts épaiſſes, ou derrière des doubles et triples défilés.

De cette eſpèce de repaire, ils envoient des partis qui agiſſent ſelon l'occaſion; et les corps ne ſe montrent pas, à moins qu'ils ne trouvent le moment de tenter quelque coup. La force de ces détachemens leur permet de s'approcher de près de nos armées, même de les entourer; et il eſt très-fâcheux de manquer du nombre égal de cette eſpèce de troupes.

Nos bataillons francs, formés de déſerteurs, mal compoſés et faibles, n'oſent le plus ſouvent ſe montrer devant eux. Nos généraux craignent de les aventurer en avant, de peur de les perdre, ce qui

donne le moyen aux ennemis d'approcher de nos camps, de nous inquiéter et de nous alarmer nuit et jour.

A la fin nos officiers s'accoutument à ces échauffourées ; ils les méprifent, et malheureufement ils contractent l'habitude d'une fécurité qui nous eft devenue funefte à Hochkirchen, où la plupart prirent pour une efcarmouche de troupes légères et irregulières l'attaque que l'armée entière des Autrichiens fit à notre droite.

Je crois cependant, pour ne vous rien cacher, que M. de Daun pourrait fe fervir mieux qu'il ne le fait de fon armée hongroife. Elle ne nous caufe pas tout le mal qu'elle pourrait.

Pourquoi ces généraux détachés n'ont-ils rien tenté contre nos fourrages ? Pourquoi n'ont-ils point effayé d'emporter de mauvaifes villes où nous avions nos dépôts de vivres ? pourquoi n'ont-ils pas, dans toutes les occafions, entrepris d'intercepter nos convois ? pourquoi, au lieu d'alarmer nos camps de nuit par de faibles détachemens, n'ont-ils pas tenté de les attaquer en force, et de prendre à dos notre feconde ligne ? ce qui les aurait menés à des objets bien autrement confidérables, importans et décififs pour le fuccès de la guerre.

Les Autrichiens fans doute manquent comme nous d'officiers entreprenans : les feuls cependant qui, parmi cette horde de gens armés et timides, méritent de parvenir aux grades de généraux.

Voilà en peu de mots l'idée des principes fur lefquels les Autrichiens font la guerre préfente. Ils l'ont beaucoup perfectionnée ; mais cela même n'em-

pêche pas qu'on ne puiſſe reprendre ſur eux une entière ſupériorité. L'art dont ils ſe ſervent avec tant d'habileté pour ſe défendre nous fournit les moyens de les attaquer.

J'ai haſardé quelques idées ſur la manière d'engager avec eux des combats. Je dois y ajouter deux choſes, que je crois avoir omiſes.

La première eſt de bien appuyer le corps qui attaque ; autrement il ſerait pris en flanc, au lieu qu'il eſt principalement deſtiné à prendre celui de l'ennemi.

La ſeconde eſt une grande attention que doivent avoir les chefs des troupes, à ne leur point permettre de ſe débander, ſur-tout lorſqu'ils pouſſent l'ennemi ; car dans de pareilles circonſtances, un faible corps de cavalerie qui tombe ſur elles, et qui les trouve déſordonnées, eſt en état de les détruire ; mais quelques précautions que prenne un général, il reſte toujours beaucoup de haſards à courir dans l'attaque des poſtes difficiles et dans toutes les batailles.

La meilleure infanterie de l'univers peut être repouſſée et battue dans des lieux où elle a à combattre le terrein, l'ennemi et l'artillerie.

La nôtre, à préſent abâtardie par des pertes trop fréquentes, ne doit point être employée à des entrepriſes difficiles. Sa valeur intrinsèque n'eſt plus comparable à ce qu'elle était, et ce ferait la mettre à de trop grandes épreuves que de la riſquer dans des attaques qui demandent une fermeté et une conſtance inébranlables.

Le ſort des Etats dépend ſouvent d'une affaire déciſive ; autant doit-on l'engager ſi on y trouve ſes avantages, autant faut-il l'éviter, ſi le riſque

que l'on y court surpasse le bien qu'on en espère.

Il y a plus d'un chemin à suivre, qui tous mènent au même but; on doit s'appliquer, si je ne me trompe, à détruire l'ennemi en détail. Qu'importe de quel moyen on se serve, pouvu que l'on gagne la supériorité.

L'ennemi fait nombre de détachemens; les généraux qui les mènent ne sont pas toujours également prudens et circonspects. Il faut se proposer de ruiner ces détachemens l'un après l'autre; il ne faut point traiter ces expéditions en bagatelles, mais y marcher en force, donner de bons coups de collier, et traiter ces petits combats aussi sérieusement que s'il s'agissait d'affaires décisives. L'avantage que vous retirerez si vous réussissez deux fois à écraser ces corps séparés, sera de réduire l'ennemi à les défendre : à force de circonspection, il se tiendra rassemblé, et vous fournira peut-être les occasions d'entreprendre avec succès sur la grande armée.

D'autres idées s'offrent encore à mon esprit. J'ose à peine les proposer dans les conjonctures présentes, où, accablés par le poids de toute l'Europe, et forcés de courir la poste avec des armées pour arriver à temps, soit pour défendre une frontière, soit pour voler au secours d'une autre province, nous sommes obligés de recevoir la loi de nos ennemis, au lieu de la leur donner; et de régler nos opérations sur les leurs.

Cependant comme les situations violentes ne sont pas de durée, et qu'un seul événement peut apporter de grands changemens dans les affaires, je crois devoir vous découvrir ma pensée sur la façon d'établir le théâtre de la guerre.

Tant que nous n'attirerons pas l'ennemi dans les plaines, nous ne devons pas nous flatter de remporter sur lui de grands avantages; mais dès que nous pourrons le priver de ses montagnes, de ses forêts et des terreins coupés dont il tire un si grand parti, ses troupes ne pourront plus résister aux nôtres.

Mais où trouver ces plaines, me direz-vous? Sera-ce en Moravie, en Bohème, à Gœrlitz, à Zittau, à Freiberg.

Je vous réponds que non; mais que ces terreins se trouvent dans la Basse-Silésie, et que l'ardeur insatiable avec laquelle la cour de Vienne désire de reconquérir ce duché, l'engagera tôt ou tard à y envoyer ses armées. C'est alors, qu'obligés de quitter leurs postes, la force de leur ordonnance et l'attirail imposant de leur artillerie se réduiront à peu de chose. Ainsi, si au commencement d'une campagne les Autrichiens entrent dans la plaine, leur témérité pourra entraîner leur ruine, et dès-lors toutes les opérations des armées prussiennes, soit en Bohème, soit en Moravie, réussiront sans peine.

C'est un expédient fâcheux, me direz-vous, que d'attirer l'ennemi dans son propre pays. J'en conviens; cependant c'est l'unique, parce qu'il n'a pas plu à la nature de faire des plaines en Bohème et en Moravie, mais de les charger de bois et de montagnes. Il ne nous reste donc qu'à choisir ce terrein avantageux, sans nous embarrasser d'autre chose.

Si je loue la tactique des Autrichiens, je ne peux

que blâmer leurs projets de campagne et leur conduite dans les grandes parties de la guerre. Il n'eſt pas permis avec des forces auſſi ſupérieures, avec autant d'alliés que la cour de Vienne tient à ſa diſpoſition, d'en tirer d'auſſi minces avantages.

Je ne ſaurais aſſez m'étonner du peu de concert qui règne dans les opérations de tant d'armées, qui écraſeraient toutes les forces pruſſiennes, ſi elles feſaient un effort général. Que de lenteur dans l'exécution de leurs projets! Combien d'occaſions n'ont-ils pas laiſſé échapper? En un mot, que de fautes énormes, auxquelles juſqu'à préſent nous devons notre ſalut.

Voilà tout le fruit que j'ai retiré de cette campagne. La vive empreinte de ces images m'a fourni les réflexions que je viens de vous communiquer. Je croirai le temps que j'ai mis à les recueillir utilement employé, ſi vous voulez les méditer, et me faire part de vos idées, qui vaudront mieux que les miennes.

A Breslau, le 21 décembre 1758.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leobſchütz ce 2 janvier 1759.

SIRE,

Souvenez-vous de vos bienfaits, et penſez que vous m'avez enrichi au delà de mes déſirs Pour comble de bontés, vous venez de me faire un préſent de deux mille écus : je vous en rends de très-humbles actions de grâces, et je tâcherai d'en faire le meilleur uſage pour votre ſervice.

Je juge, par les traits de générosité de V. M. que ſes tréſors ſont inépuiſables. Tant mieux, je vous en félicite, et ſuis etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leobſchütz, ce 2 janvier 1759.

SIRE,

IL eſt étonnant, il eſt même ſurnaturel de voir V. M. ſuffire à tant d'occupations différentes, et qui toutes ſont d'un détail infini; auſſi êtes-vous l'unique dans ce monde qui puiſſe y fournir.

Sans contredit celles de la guerre sont les plus pressantes et les plus nécessaires ; et je vois aussi, par les réflexions que V. M. vient de faire sur cet objet important, qu'elle l'a profondément médité.

Personne n'est plus capable que vous, Sire, de faire de solides réflexions ; elles sont le fruit de la grande expérience que vous avez acquise. Personne n'a soutenu des guerres comparables à celles que vous avez faites ; l'histoire ne présente rien de tel, et quoique dans cette dernière campagne vous n'ayez point fait de conquêtes, les faits mémorables qui la caractérisent, l'activité que vous y avez déployée, et le courage avec lequel vous avez soutenu et repoussé les puissances les plus formidables de l'Europe, vous immortaliseront à jamais, et vous donnent le pas sur tous les héros anciens et modernes.

La flatterie, Sire, n'est point de mon caractère ; le monde entier vous rend justice.

Il semble, Sire, qu'en me communiquant vos réflexions sur la tactique et sur quelques parties de la guerre, V. M. approuve, ou plutôt m'ordonne de lui en dire mon sentiment : c'est un maître qui veut se faire instruire par son écolier.

J'obéis, et je me flatte de ne courir aucun risque, puisque la sincérité de mes sentimens vous est connue, aussi-bien que mon attachement pour votre service, et mon zèle pour votre auguste personne.

Si la guerre continue, il faut espérer que vous n'aurez plus autant d'armées ennemies sur les bras, et qu'il s'en détachera quelques parties. Si ce concert

continue, naturellement nous devons succomber (*).

Les remarques auxquelles V. M. a donné le plus d'attention, portent principalement sur trois points: 1°. la manière de camper des Autrichiens ; 2°. l'attaque de leur armée en marche ; 3°. leur nombreuse artillerie.

Quant au premier point, qui est celui des camps inabordables des Autrichiens, tant sur leur front que sur leurs flancs, je crois qu'il ne serait à propos de les imiter, que lorsqu'on aurait pour objet de leur défendre un passage, ou l'entrée d'un pays, de couvrir une place, ou d'éviter le combat, supposé que notre armée fût de beaucoup inférieure à la leur : autrement deux armées qui auraient le même objet, courraient risque de passer une campagne à ne rien faire de considérable ; ce qui ne convient pas à notre situation (**) : et c'est certainement aussi

(*) Les craintes du général Fouqué furent aussi bien fondées que ses espérances. L'impératrice de Russie Elisabeth mourut au mois de janvier 1762, et le théâtre changea à l'avantage du roi.

(**) Fouqué ne trouvait pas la guerre défensive propre à la situation du roi. Il pensait qu'il lui convenait mieux de prévenir les ennemis à l'ouverture des campagnes, et de leur faire manquer, par des diversions, les avantages qu'ils avaient sur lui dans la manière redoutable dont ils se défendent. Il connaissait la méthode des Autrichiens, qui avaient coutume d'attendre que leurs alliés fussent près, et d'épier toutes les occasions de mettre le roi à l'étroit ; ce qui leur était aisé, vu la supériorité du nombre. La campagne de 1759 prouve combien la guerre défensive était funeste au roi. Cette méthode aurait pu avoir des suites encore plus fâcheuses pour lui, si ses ennemis avaient su profiter de leurs avantages, et si le roi n'avait pas trouvé, dans les ressources inépuisables de son génie, des moyens de se tirer des plus grands dangers.

ce qui n'arrivera pas; car il se fera des détachemens de part et d'autre, d'où il résultera dans la position des armées des changemens qui pourront occasionner des combats.

Je pense qu'un camp qui aurait ses ailes bien appuyées, de manière à ne pouvoir être tourné, et dont le front ferait une pente sans avantage réel de part ni d'autre; je pense, dis-je, qu'un pareil camp nous conviendrait. Une position semblable pourrait engager les Autrichiens à venir à nous, et nous donnerait la facilité de marcher à leur rencontre; il ne s'agirait alors que de trouver des camps dont les appuis étayeraient les ailes et les flancs.

Rien de plus solide, Sire, de mieux pensé, et de plus désirable, que d'attirer les ennemis dans la plaine.

Il est vrai que ce projet n'est praticable que par le sacrifice d'une grande partie de votre pays; mais d'un autre côté, cela pourrait nous conduire au but; il ne serait question alors que de bien pourvoir les places frontières.

Je ne sais si ma conjecture est juste; mais en examinant la conduite du général Daun dans la dernière campagne, je doute que vous réussissiez à faire sortir ce vieux renard de ses terriers, s'il conserve le commandement de l'armée. Il s'est fait un système tout opposé à votre projet.

Les batailles de Hohen-Friedberg et de Lissa sont toujours présentes à la mémoire des Autrichiens (*).

(*) Au commencement de la campagne de 1745, la maison d'Autriche et celle de Saxe son alliée, ne se propo-

Si votre projet peut avoir lieu, il nous conduira à deux chofes, qui font de céder à nos ennemis le premier

faient rien moins que la conquête de la Siléfie. Le roi bien informé de leurs deffeins, affecte une timidité, dont il était bien éloigné, retire fes détachemens des gorges des montagnes qui font en Bohème, et fait évacuer la Haute-Siléfie et le comté de Glatz, et répandre le bruit qu'il quitterait le camp de Schweidnitz à l'approche des ennemis, pour aller en occuper un plus fûr entre Breslau et Glogau. Le prince Charles de Lorraine, trompé par ces démonftrations et ces faux rapports, entre en Siléfie fans trouver d'obftacles, et defcend dans la plaine: c'eft le moment que le roi faifit pour l'attaquer; il remporte la victoire la plus complette le 4 juin, près de Hohen-Friedberg, et tranfporte le théâtre de la guerre en Bohème.

La bataille de Liffa fournit un exemple pareil. Le roi ayant battu les Français à Rosbach, le 5 novembre 1757, apprend que la Siléfie eft inondée par la grande armée autrichienne, et que le général Nadafti a fait ouvrir la tranchée devant Schweidnitz; il vole au fecours d'une province dont la confervation lui était de la plus grande importance; chemin fefant, il apprend que Schweidnitz s'eft rendu, que le prince de Bevern, chargé de défendre la Siléfie, a été vaincu fous les murs de Breslau, et que cette capitale vient de capituler. Tant de malheurs ne l'ébranlent point; il continue fa marche, réfolu de combattre les Autrichiens plutôt que de leur abandonner la Siléfie. Il arrive à Parkwitz fuivi de quinze mille hommes; il y trouve les troupes que le maréchal de Lewald avait amenées de la Pruffe, et celles qui étaient venues de Saxe; il y recueille les débris de l'armée du prince de Bevern, la confole, et lui propofe fa revanche. Enfin le 5 décembre il marche aux ennemis, remporte la célèbre victoire de Liffa, reprend Breslau et Liegnitz, et force les Autrichiens d'évacuer la Siléfie, avec perte de plus de quarante mille hommes : ils n'y conférvèrent que Schweidnitz, que le roi fit bloquer pendant l'hiver, et dont il fe rendit maître le 16 avril de l'année fuivante.

premier pas et les marches, au lieu que nous les avons toujours prévenus par l'ouverture des campagnes.

Le fecond point regarde l'attaque de leur armée en marche ; mais leurs marches, comme V. M. le remarque, font fi bien conduites, et fi exactement mafquées par la multitude de leurs troupes légères, qu'on ne doit guères fe flatter de remporter des avantages réels dans une occafion femblable.

Il en eft de même de l'attaque de leurs poftes, qui font également forts et inabordables ; ce ferait y facrifier une infinité de monde, et le fuccès en ferait très-incertain.

Si le pofte eft mauvais, ils l'abandonnent. C'eft ce que nous avons vu pratiquer à plufieurs de leurs généraux.

Malgré ces difficultés, il ferait bien fâcheux qu'il ne fe préfentât pas dans le cours d'une campagne une occafion de les trouver en défaut.

L'article de l'artillerie eft le troifième point, et fans doute il eft capital. V. M. convient des faits fuivans : que l'artillerie des Autrichiens eft de beaucoup fupérieure à la nôtre ; qu'elle eft mieux fervie, et qu'elle atteint de plus loin, par la bonté de la poudre et par la quantité qu'ils en emploient dans la charge des pièces.

L'exécution de cette artillerie formidable a feule donné lieu aux remarques que V. M. a faite fur la valeur intrinsèque de notre infanterie préfente.

Les Romains adoptèrent les épées de bonne trempe des Gaulois, et afservirent leurs vainqueurs. Suivons leur exemple, Sire, ainfi que vous l'avez réfolu : oppofons artillerie à artillerie avec la proportion des

les postes avancés de l'armée du roi vers Schœmberg, Liebau et Landshut.

Le roi qui était parti de Breslau dès le 23, pour établir son quartier général à Rahnstock, et qui craignait pour Glatz, envoya, par le conseil du général Fouqué, un détachement pour occuper les hauteurs d'Ober-et de Nieder-Eich entre Glatz et Wartha, tandis que lui-même fut camper près de Landshut.

Les lettres qui suivent contiennent les résultats de cette position.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Elschnig, le 2 avril 1759.

SIRE,

Au cas que les Autrichiens veuillent entreprendre le siège de Glatz, comme Votre Majesté le présume, je crois certainement que le corps destiné à cette opération viendra de Grulisch et Nachod, et que le gros de l'armée se postera, pour couvrir le siège, près de Wünschelburg ou de Batzdorf, où il serait impossible de l'attaquer.

Dans ces circonstances il n'y aurait à mon avis rien de mieux à faire, que de détacher cinq ou six bataillons pour occuper les hauteurs près des villages Haut-et Bas-Eich entre Wartha et Glatz, dont le colonel Wreeden et le capitaine Winanco ont les plans.

Peut-être parviendrait-on par ce moyen à déconcerter les mesures des ennemis.

Tout est encore tranquille ici; les frontières n'ont pas encore été franchies. Cependant l'on transporte continuellement de la farine et du fourrage à Hoff et à Troppau, et l'on dit que le général de Marschal commandera le corps ennemi dans ces environs.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Buntzlau, ce 3 d'avril 1759.

J'AI pris, mon cher ami, tous les arrangemens que vous proposez. Ramin sera vers les trois heures après-midi à Wartha, et le général Seidlitz avec cinq régimens de cavalerie aux environs de Frankenstein, d'où il vous écrira, et par où nous pourrons avoir des nouvelles de tout ce qui s'est passé. Je ne crois pas que l'ennemi tente quelque chose du côté de Landshut, à moins que je ne m'affaiblisse trop.

A dire vrai, la saison est bien peu avancée pour agir; mais si je parviens maintenant à prévenir les desseins de l'ennemi, ce sera autant de gagné. Il reste à voir comment nous nous tirerons ensuite d'affaire. Les Français, les Autrichiens et les troupes de l'Empire ont été chassés de la Franconie: le prince Ferdinand les poussera vivement. Cela nous donnera de la tranquillité pour notre droite; reste à savoir comment la gauche s'en tirera.

Il faudra être bien alerte, et compasser tous nos mouvemens, pour ne point nous laisser prévenir,

et aussi pour ne point nous découvrir mal à propos. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. Quand cette chienne de vie finira-t-elle ?

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

Pokkain, ce 3 d'avril 1759.

Il me vient une idée dans la tête, que je vous communique, mon cher, telle qu'elle est née dans mon cerveau, pour voir s'il y aura moyen de l'exécuter.

La voici : vous voyez le nombre d'ennemis que j'ai sur les bras, et les forces qu'ils rassemblent ; ils diffèrent encore de m'attaquer, peut-être à cause que la saison n'est pas assez avancée ; cela me donne envie, s'il est possible, de déranger leurs projets, soit d'un côté, soit d'un autre.

Je ne puis rien opérer ici, à la vérité, je peux en chasser quelques-uns de leurs postes jusqu'à une certaine distance, mais non pas détruire des magasins (*) ;

(*) Le projet du roi ne se bornait pas à détruire les magasins ennemis de la Haute-Silésie ; mais il allait jusqu'à ruiner tous les magasins que les Autrichiens avaient formés le long des frontières.

Dès le mois de février, le général Knoblauch commença à exécuter ce projet en Thuringue.

Le général Wobersnow ruina les magasins russes à Posen et le long de la Warthe ; le prince Henri le fit avec le plus grand succès en Bohème et dans la Franconie, comme on le verra en détail dans les lettres suivantes.

cela m'a donné l'idée d'agir en Haute-Siléfie, de ruiner leurs magafins de Troppau et de Hoff, fi cela eft poffible.

Je vous prie de m'en dire votre avis. Vous avez quinze bataillons : j'y en pourrais encore joindre fix ou fept, et quelques régimens de cavalerie. Mandez-moi ce que vous en penfez; car je ne fuis pas inftruit du détail des Autrichiens de votre côté. Si cela pouvait fe faire, nous gagnerions deux ou trois mois de repos de ce côté-là, ce qui ferait un grand article; et nous vengerions certains affronts que j'ai encore fur le cœur.

Votre réponfe déterminera mon parti, et cela pourra fe faire bien vîte. Adieu, mon cher ami, je vous embraffe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Elfchnig, ce 4 d'avril 1759.

SIRE,

J'AI très-bien reçu la lettre de V. M. datée du 3 de ce mois.

Le général Ramin m'a donné avis qu'il fe rendrait demain 5 à Wartha avec cinq bataillons.

J'ai écrit au colonel de Wreeden et au lieutenant-colonel d'O, touchant le pofte que doivent occuper ces cinq bataillons entre Wartha et Glatz près de Haut-et Bas-Eich, en leur marquant d'y faire les abatis et les retranchemens néceffaires.

L'expulſion des troupes autrichiennes et de celles de l'Empire de la Franconie ſera bien favorable à l'aile droite de l'armée de V. M. à laquelle je ſouhaite tout le ſuccès poſſible.

Je crois que les Autrichiens ne ſe ſont tellement renforcés près de Landshut, que dans la crainte que V. M. ne dérange leurs projets, en pénétrant en Bohème de ce côté-là. Si cela pouvait ſe faire actuellement que la campagne vient d'être ouverte, toute la ſuite de nos opérations s'en reſſentirait avantageuſement.

Selon les avis du lieutenant-colonel Saſs de Brieg, on a aperçu quelques coſaques aux environs de Wartenberg ſur les frontières de la Pologne. Tout eſt d'ailleurs tranquille dans nos quartiers.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI

ce 6 d'avril 1759.

Vous me faites une réponſe normande, mon cher ami : je vous demande s'il y aurait quelque choſe à faire chez vous, et vous me renvoyez à une expédition du côté de Trautenau, où certes il n'y a pas grand'choſe à faire.

Hé-bien, quand je les aurai chaſſés de-là, qu'eſt-ce qu'il m'en reviendra, et où trouverai-je à vivre ? Ce pays eſt mangé, et juſqu'à préſent on n'y peut fourrager encore. Comment vivre, comment faire paſſer de la paille, de l'avoine, du foin, et tous

les diables par ces maudites montagnes? Voilà l'inconvénient, vous me ferez plaisir de résoudre cette difficulté.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Elschnig, le 6 avril 1759.

SIRE,

Le projet qu'il a plu à V. M. de me communiquer, par la lettre du 3 de ce mois, ne saurait être mieux conçu.

Cependant je n'ai pas voulu manquer de lui faire dans l'incluse ci-jointe un rapport détaillé.

V. M. verra que le principal magasin se trouve à Hoff; il n'y a que de petits entrepôts à Troppau et à Freudenthal.

Depuis que les Autrichiens ont établi un magasin à Hoff, ils ont réuni leurs principales forces le long de l'Oppa.

Au cas que l'on voulût former quelque entreprise sur ce magasin, il faudrait forcer d'abord le passage de l'Oppa et ensuite celui de la Mora.

Pour l'exécuter, il serait nécessaire de masquer Troppau et Jægerndorf, et de pénétrer avec le corps près de Creutzendorf.

La première marche pourrait se faire environ jusqu'à Leobschütz ou Bladen. Ils ne négligeront

pas de rompre les ponts le long de l'Oppa, comme ils l'ont fait déjà près de Jægerndorf et dans d'autres endroits, et de prendre poste de l'autre côté de l'Oppa sur les hauteurs qui dominent cette contrée, pour nous disputer le passage.

Ce passage ayant été forcé, on ne pourrait pas laisser Jægerndorf et Troppau derrière soi; mais il serait nécessaire de s'emparer de Troppau, et d'y mettre quelques bataillons pour couvrir la retraite.

Comme cette entreprise ne pourrait être exécutée que dans l'espace de quelques jours, il est à supposer que l'ennemi attaqué dans son centre, se replierait pour se poster près de son magasin de Hoff, et occuperait les hauteurs au-delà de la Mora près de Spakendorf, Heidenpültz et Herzogswalde. Ce passage serait encore plus difficile à forcer que celui de l'Oppa, à cause de sa situation et des hauteurs qui sont au-delà de la Mora.

Il faut d'ailleurs considérer que le régiment de Bornstædt serait obligé de rester à Patschkau, et celui de Jung-Brunswik à Neustadt; qu'il faudrait encore laisser garnison à Leobschütz et à Troppau; de sorte qu'à mon arrivée à la Mora, j'aurais quelques bataillons de moins, au lieu que l'ennemi peut conserver toutes ses forces réunies au-delà de ce fleuve.

Malgré cela, cette entreprise pourrait peut-être réussir, quoiqu'elle puisse plus aisément encore manquer.

Telles sont les observations qu'il a plu à V. M. de me demander; mais comme elle connaît les passages de l'Oppa et de la Mora, et qu'elle en a des cartes très-détaillées, je lui soumets la décision de toute cette affaire et j'attends ses ordres.

LETTRE DU ROI

ce 8 d'avril 1759.

J'AI reçu, mon cher, votre réponſe : je conviens que l'expédition eſt difficile et incertaine ; mais d'un autre côté, je la trouve ſi néceſſaire, que je ne ſaurais la négliger ; il faut l'entreprendre pour ne pas ſe laiſſer mettre la corde au cou.

Je vous fournirai cinq bataillons et l'artillerie néceſſaire ainſi que les pontons. Vous marquerez à Wendeſſen tout ce qu'il faut ; il faut prendre le régiment de Bornſtædt, de Moſel et de Brunſwik, et toute la kyrielle avec vous. J'ai cinq régimens de cavalerie tout prêts, mais que vous ne pouvez employer que pour paſſer l'Oppa, pour bloquer Troppau et Jægerndorf, et qu'il ne faut point mener du côté de la Mora, où vous ne pourriez vous en ſervir. Treskow pourra auſſi être de l'expédition, d'autant plus qu'elle ſert à couvrir ſa fortereſſe.

Dès que j'aurai réponſe de Wendeſſen, je mettrai tout en branle ; et dès que votre corps ſera aſſemblé, vous n'avez qu'à opérer d'abord : car je vous dirai de plus, que dès que cela ſera fini, je retirerai à moi les régimens que je vous envoie, ainſi que le canon que je vous prête, pour faire ici la même choſe ſur Nachod.

Vous avez vingt mille hommes vis-à-vis de vous ; nous en avons ici à peu-près autant. Si nous chaſſons ces gens-là et leurs dragons, ſi nous nous emparons de leurs vivres, Daun ſera obligé de rechanger tout ſon

plan ; voilà ce que nous voulons ; et d'ailleurs, de quelque côté qu'il se tourne alors, je serai en état de le suivre, ce que je ne saurais faire à présent, à moins de vouloir abandonner toute la Silésie.

Adieu, mon cher ami, faites tous vos arrangemens ; prompte réponse, et pour ce qui me regarde, je vous servirai de même avec la plus grande vigilance. Je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Elschnig, ce 9 d'avril 1759.

SIRE,

Le capitaine de Wendessen m'a remis les ordres de votre Majesté touchant l'expédition de Hoff.

Ces ordres seront suivis, Sire.

Cependant comme il y a deux rivières à passer, savoir l'Oppa et la Mora, et comme pendant qu'on y jetera les ponts, le corps ennemi se postera infailliblement au-delà de ces rivières pour nous en disputer le passage, V. M. voudra bien me faire la grâce de considérer qu'y ayant déjà tant de difficultés à passer l'Oppa, par les raisons alléguées dans ma lettre précédente, il sera presque impossible de pénétrer jusqu'à Hoff, ce qui est pourtant l'essentiel.

Si ces difficultés fesaient échouer cette entreprise, et que le corps fût obligé de se retirer, il pourrait en résulter de fâcheuses suites pour toute la campagne prochaine.

On peut prendre du pain pour neuf jours et du fourrage pour trois.

Mais comme les vivres ſont conſumés depuis l'Autriche juſqu'à Hoff, et qu'il y a peu de bêtes de ſomme dans ce pays, il ſera difficile de procurer dans la ſuite le fourrage néceſſaire au corps.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 10 d'avril 1759.

JE vous envoie, mon cher ami, ſeize canons, dix-huit pontons, quatre bataillons, et quatre régimens de cavalerie, tout cela ſera le 13 à Neiſs, et le 15 au plus tard chez vous.

J'ai donné ordre à Treskow de vous fournir ſix obus, et, ſi vous le voulez, quelques mortiers.

Je penſe comme vous à toutes les difficultés que vous rencontrerez dans votre chemin. Les haſards décideront de l'exécution; mais je ſuis forcé par les conjonctures de me prêter à bien des choſes qui dans d'autres temps me répugneraient beaucoup.

Il faut eſſayer l'affaire: ſi elle ne réuſſit qu'en partie, ce ſera toujours un avantage qui dérangera nos ennemis; ſi elle réuſſit tout-à-fait, ce ſera admirable.

Je ne me flatte de rien, et j'attends tranquillement ce que le haſard décidera de l'entrepriſe, ſûr que vous ne négligerez rien, et que ce ne ſera pas votre faute ſi elle ne réuſſit pas. Grand et Bülow

vont avec ce corps; vous aurez ſoin d'attirer à vous les régimens de Bornſtædt et de Moſel.

Je vous dirai que, ſi vous êtes heureux, je vous redemanderai immédiatement après l'expédition finie, la cavalerie, les quatre bataillons de Bülow, et ſix canons, parce qu'alors je me propoſe de tenter ici la même entrepriſe ſur Nachod et Braunau, pour délivrer toutes les frontières de Siléſie de corps ſi fort à portée d'entreprendre; de ſorte que ſi tout cela réuſſit, je pourrai me tourner avec mon armée ſans craindre, ſoit contre les Ruſſes, ſoit contre Leopoldus (*).

Vous comprenez donc que ce m'eſt une néceſſité de prendre ces partis haſardeux, ſans quoi je ſuccombe et ſuis ruiné avant la moitié de la campagne.

Adieu, mon cher ami, je vous ſouhaite toute ſorte de bonheur; je vous embraſſe, et ſuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

P. S. Daun veut agir au commencement de mai: il nous reſte vingt jours; ſi nous les employons bien, toute la frontière ſera nettoyée.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Elſchnig, ce 11 d'avril 1759.

Ainsi ſoit, Sire, ſelon votre volonté, ſoyez perſuadé que nous entreprendrons courageuſement, ſans même nous flatter de réuſſir.

(*) Le maréchal Daun.

Vous aviez d'abord destiné sept bataillons, Sire, ensuite cinq, reste à présent quatre; il n'y a surement rien de trop en infanterie.

Voici mon plan en abrégé. Je laisse un bataillon avec un escadron d'houzards de Seidlitz à Neustadt, où j'ai quelque farine et fourrage ; un autre avec un semblable escadron à Leobschütz, où je compte en cas de besoin conduire pour trois jours d'avoine pour tout le corps.

Le lieutenant-général de Seidlitz avec sa cavalerie, deux ou trois bataillons et deux escadrons de houzards, conduira l'entreprise de Troppau.

Le lieutenant-général de Treskow aura l'avant-garde consistant en six bataillons, six escadrons de houzards de Werner et six escadrons de dragons de Bayreuth.

Je conduirai le reste du corps, le tout sous le voile de la fortune.

L'expédition faite, nous retournerons aussi promptement que nous serons allés.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 12 d'avril 1759.

JE vous ai envoyé tout ce que j'ai pu, mon cher ami ; vous aurez deux bataillons de Neifs, deux de Bornstædt, et quatre que je vous envoie. Mon détachement de Glatz m'a affaibli de sorte qu'avec prudence je ne pouvais vous rien envoyer de plus. J'ai ici ce gros corps vis-à-vis de moi, et pour lui

donner le change, je me ſuis avancé ici avec tout mon monde, où j'attendrai tranquillement quelle ſera votre fortune : ſi elle eſt bonne, comme je le ſouhaite et l'eſpère, je pourrai enſuite, avec votre ſecours, nettoyer cette frontière-ci ; mais ſi cela ne réuſſit qu'en partie, je ſerai obligé de prendre mes meſures en conſéquence.

Le prince Ferdinand continue à faire des progrès de ſon côté ; ainſi ſi tout proſpère, nous aurons les coudées franches pour l'ouverture de la campagne, ou les choſes deviendront plus difficiles et plus ſérieuſes.

Adieu, mon cher, je vous embraſſe de tout mon cœur, vous ſouhaitant mille proſpérités, et eſpérant d'entendre bientôt de bonnes nouvelles de votre part.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Elſchnig, ce 15 d'avril 1759.

SIRE,

J'AI réuni ce ſoir le corps de cette contrée, comptant me mettre en marche demain matin, le 16, pour l'expédition dont il a plu à V. M. de me charger. N'ayant point d'obus, j'ai fait venir de Neiſs deux mortiers de cinquante livres.

Les Autrichiens ont paſſé la rivière avec quelques bataillons et occupé Bleiſchwitz, Peterwitz et pluſieurs autres villages en-deçà de l'Oppa.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 16 d'avril 1759.

Nos ennemis, mon cher ami, ne s'attendent à rien moins qu'à ce qui va arriver; je leur donne ici toutes les jalousies dont je suis capable.

Des régimens qui marchaient vers la Haute-Silésie, sont retournés à Kœnigsgrætz; en un mot, je vous seconde de tout mon pouvoir.

Mon frère Henri doit être entré aujourd'hui en Bohème pour y faire ravage. Je tiens la grosse masse en suspens; et je me flatte que votre habileté, jointe à la sécurité de l'ennemi, vous procurera les succès les plus brillans.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Troppau, le 17 d'avril 1759.

SIRE,

Le corps entier a passé aujourd'hui l'Oppa à Kreutzendorf et à Dirschkowitz, et la cavalerie a tâché de renfermer Troppau.

Les troupes d'Ulans et de Pandoures qui se sont voir ça et là, n'ont pas fait de résistance.

La garnison de Troppau, composée de trois bataillons d'infanterie hongroise et de Pandoures, a

pris la fuite du côté de Grætz deux heures avant notre arrivée, ne l'ayant pas apprise plutôt.

La cavalerie de notre avant-garde l'a rejointe; mais l'infanterie n'ayant pu la suivre assez tôt, on n'a fait prisonniers que deux capitaines, deux lieutenans et deux cents-onze soldats. Il y en a eu beaucoup de tués sans aucune perte de notre part.

Demain le corps continuera sa marche, et nous ferons tout notre possible pour nous rendre maîtres du magasin.

Le lieutenant-général de Seidlitz demeurera ici avec la cavalerie.

L'ennemi s'étant retiré de tous côtés, il est à présumer qu'il se sera posté sur les hauteurs au-delà de la Mora, où il est impossible de l'attaquer, comme le sait Votre Majesté.

Si cela est, je serai obligé de m'en retourner faute de vivres, puisque nous n'avons trouvé ici aucun magasin, et que le corps n'a de fourrage que pour trois jours.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 20 d'avril 1759.

J'AI reçu votre rapport du 17 de ce mois, et j'ai été charmé d'apprendre que votre expédition a si bien réussi jusques-là; je suis seulement fâché que vous n'ayez pas encore trouvé de magasin.

Cependant je sais certainement qu'il y en a de considérables à Jægerndorf, vu que ce lieu a gardé

la neutralité. Vous pouvez toutefois les prendre et les faire conduire à Neifs, pour profiter du moins de quelque chofe, fi on ne vous en permet pas davantage.

Si vous pouvez pouffer les ennemis dans les montagnes, vous trouverez çà et là des occafions de faire des prifonniers. Au refte, je vous envoie un court extrait de l'expédition favorable de mon frère en Bohème. Je fuis votre affectioné roi.

FÉDÉRIC.

P. S. S'il plaifait au ciel que vos gens de vis-à-vis fiffent quelques fottifes, peut-être auriez-vous occafion d'en profiter.

EXTRAIT de l'expédition du prince Henri de Pruffe en Bohème.

de Linay, ce 17 avril 1759.

Le prince arriva le 15 au camp de Hellendorf: les hauteurs derrière Peterswald étaient occupées par mille hommes de pandoures et d'infanterie hongroife poftés derrière un abatis confidérable.

Après que les bataillons francs les eurent chaffés, une partie de notre avant-garde arriva le même foir à Aufsing, et l'autre à Tœplitz; on détruifit la farine et le dépôt de fourrage que l'ennemi avait abandonné.

On marcha le 16 à Lipay, et on s'empara du magafin de Lowofitz et de Leutmeritz, où l'on a

trouvé beaucoup de farine. L'on fit brûler tous les bateaux sur l'Elbe, et un corps poussé en avant s'empara du dépôt que l'ennemi avait abandonné à Budyn.

Le général Hülsen marcha le 15, suivant la disposition faite, sur Basberg. L'ennemi a été tourné par notre cavalerie qui a passé par Bresnitz. Les deux régimens Autrichiens d'Andlau et de Kœnigsek ont voulu maintenir leur poste ; mais le lieutenant-colonel Belling et les régimens du corps ont donné sur les pandoures, et le général Renard, cinquante officiers et deux mille hommes ont été faits prisonniers ; on a pris deux étendards, deux drapeaux et trois canons. Nous n'avons eu tout ensemble en tués et blessés que soixante-six hommes. L'ennemi a laissé au-delà de deux cents morts sur la place.

Le général-major Aschersleben s'est emparé du magasin de Saatz. En calculant ensemble tout ce que nous avons pris en fourrage et farine, on peut en former un magasin considérable.

Nous apprenons dans le moment qu'on a trouvé à Libochowitz un magasin d'avoine considérable, où l'on a fait quatorze prisonniers du régiment de Schmertzing. Nous avons brûlé tous les ponts sur l'Eger et détruit tous les magasins le long de cette rivière. Nous apprenons dans l'instant qu'on a trouvé mille tonneaux de farine à Worwizschan.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Kunzendorf, ce 18 avril 1759.

SIRE,

Pour continuer mon rapport d'hier, j'annonce à V. M. que le corps est arrivé aujourd'hui sans obstacle à Hartau près de la Mora, où le pont était rompu.

L'ennemi, comme je l'avais supposé, s'était posté sur les hauteurs au-delà de la rivière entre Hertzogswalde et Heidenpiltsch.

Ayant passé la Mora pour reconnaître sa situation, je l'ai vu rangé sur deux lignes, entre lesquelles s'en avança une troisième. La cavalerie couvrait les ailes.

J'examinai si on ne pourrait le prendre en flanc sur le chemin de Bautsch; mais ce projet ne pouvait pas non plus être exécuté à cause des hauteurs et des ravines qu'on trouve dans cette contrée.

Selon le rapport des déserteurs, le général de Ville lui-même défend avec un corps de troupes le passage de Bautsch; un troisième corps est posté dans les bois à notre droite près de Spakendorf: il a rompu les ponts et fait des abatis.

Ne pouvant donc rien entreprendre ici, et n'ayant plus de fourrage que pour deux jours, je commencerai demain la retraite.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 20 avril 1759.

VOTRE rapport du 18 n'eſt pas autrement ſatisfeſant. Vous me mandez que vous n'avez pu pouſſer l'ennemi que juſqu'aux bords de la Mora. Peutêtre ſera-t-il aſſez hardi pour vous ſuivre, quand vous vous mettrez en marche. En ce cas, vous auriez ſans doute l'occaſion de lui jouer un joli tour, qui répondrait peut-être à tous nos ſouhaits. Je ſuis votre bien affectionné roi.

FÉDÉRIC.

P. S. Tout ne peut pas réuſſir à nos ſouhaits, mon ami. Cependant il faut tenter la fortune. Quelquefois on la trouve lorſqu'on s'y attend le moins; quelquefois auſſi la drôleſſe trop volage nous plante-la après nous avoir fait ſes perfides agaceries.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Troppau, le 20 avril 1759.

SIRE,

COMME il m'a été impoſſible d'attaquer les Autrichiens dans leur poſte au-delà de la Mora, ainſi que j'ai eu l'honneur de le mander à V. M. je me ſuis retiré hier avec mon corps juſqu'ici.

Les Autrichiens se mirent en marche en même temps que moi. Je les ai vu moi-même marcher en deux colonnes vers Hoff, sans doute dans le dessein d'y mieux couvrir leur magasin.

Selon le rapport des déserteurs, le général Marschall est arrivé avant-hier après-midi auprès du corps et en a pris le commandement.

Les quatre régimens de cavalerie et les quatre bataillons de Münchow et de Lindstædt, de même que les huit pontons et la moitié de la grosse artillerie, qu'il a plu à V. M. de m'envoyer, sont partis aujourd'hui d'ici sous les ordres du lieutenant-général de Seidlitz, pour se rendre au corps d'armée de V. M. Ils arriveront aujourd'hui jusqu'à Leobschütz et demain jusqu'à Zültz.

Je laisse reposer aujourd'hui mes troupes ici; mais le manque de vivres m'oblige à suivre moi-même demain. Le reste de la grosse artillerie qui appartient à l'armée de V. M., je l'enverrai demain au lieutenant-général de Seidlitz.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leobschütz, ce 21 d'avril 1759.

SIRE,

En arrivant ici je viens de recevoir la lettre de V. M. en date du 20 de ce mois.

Je vous félicite, Sire, du coup excellent que le prince Henri vient de faire en Bohème, et suis mortifié de n'avoir point trouvé moyen de pouvoir

exécuter le projet principal, et ruiner quelques magasins.

J'ai détaché en marchant de Leobschütz à Troppau, un parti de trois cents hommes à Jægerndorf; mais ils n'y ont point trouvé de magasin ; ils ont seulement détruit et ruiné les chaussées et les palissades, ce qu'on a fait aussi à Troppau.

Dans ce dernier lieu, je n'ai trouvé que quarante tonneaux de farine, qu'on a fait cuire d'abord.

Tandis que le corps du prince Henri a eu le bonheur de trouver divers magasins, nous avons été obligés de nous en retourner faute de vivres ; et si nous avions pu remédier à ce besoin, nous serions encore aux bords de la Mora.

Nous n'avons pas eu un grain de fourrage en arrivant à Leobschütz.

En tout nous avons fait prisonniers deux capitaines, trois lieutenans et deux cents soixante-un soldats, n'ayant de notre côté que deux hommes de tués et dix de blessés.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 22 d'avril 1759.

IL faut, mon cher, vous mettre au fait de notre situation actuelle.

Mon frère Henri a chassé tout ce qu'il a trouvé d'ennemis devant lui ; il a enlevé de gros magasins aux Autrichiens, etc.

Cela a tellement dérangé les projets du général

béni du pape (*) qu'il a détaché Harſch avec ſeize bataillons vers Leutmeritz.

Mon frère va marcher à préſent ſur les troupes des Cercles vers Bamberg; et nous, quoique ma poſition m'empêche de faire grand'choſe, je crois que, tout bien compté, nous pourrions faire une excurſion, et chaſſer les Autrichiens de Nachod et de Braunau. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en penſez; et ſi vous êtes de mon avis, il faudra, mon cher, que vous me ſecondiez dans cette entrepriſe, à laquelle je ne puis employer que vous principalement.

Prompte réponſe. Adieu, mon cher.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leobſchütz, ce 23 d'avril 1759.

SIRE,

La gracieuſe lettre de V. M. du 22 de ce mois, me fait entrevoir le deſſein qu'elle a de chaſſer les Autrichiens des environs de Nachod et de Braunau, en m'ordonnant d'en dire mes ſentimens.

Selon les indices du lieutenant-colonel d'O, il doit y avoir aux environs de Braunau douze mille hommes.

(*) Le général comte Daun, qui avait reçu au mois de janvier 1759 du pape Clément XIII, un chapeau et un glaive bénis, eſt ſouvent déſigné dans les lettres du roi par les noms de *général béni du pape*, *homme à toque papale*, *créature bénite*.

Je crois donc, que ſi V. M. pouvait marcher de Landshut ſur Friedland et Braunau, en feſant garder à ſes flancs les chemins qui conduiſent de Trautenau, Starckſtadt et de Politz, l'on pourrait ſe rendre maître de ce corps, ſi en même temps je marchais vers Braunau par Wünſchelburg, pour le prendre de ce côté, où il ne lui reſterait d'autre iſſue que les chemins qui vont de Wernersdorf et de Dittersbach à Starckſtadt, et de Weckersdorf à Politz.

Ceci fait, Sire, il ne tiendra qu'à V. M. d'aller par Politz ou Starckſtadt vers Nachod, pendant que je marcherai par Reinerts et Levin, où je rebrouſſerai chemin ſelon les circonſtances, et comme V. M. le jugera à propos.

Tout ceci dépendra de l'ordre de V. M. et il ne s'agirait que de compaſſer les jours de marche, pour ſe rendre en même temps de côté et d'autre vers ce corps de Braunau.

Selon les avis que j'ai recu, Sire, (avis confirmés par tous les déſerteurs) le corps de de Ville conſiſte en trente-ſept bataillons, ſix régimens de dragons, un régiment de houzards, 3000 pandoures et deux poulks d'ulans, qui montent à 30000 hommes.

Tout ce corps ſe trouvait encore avant-hier devant Hoff au camp près de Maywalde. Depuis hier après-midi ils ont pouſſé en avant toutes leurs troupes légères et des dragons, qui ſe ſont fourrés dans le bois entre ici et Jægerndorf, et ont pouſſé juſqu'à Zuckmantel.

J'ai renvoyé à Votre Majeſté les régimens de

Münchow et de Landſtædt; celui de Moſel eſt retourné à Neiſs, il me reſte avec la garniſon de Neuſtadt dix-ſept bataillons et le bataillon franc de Lüderitz.

Si V. M. m'ordonne de marcher, il faut que j'abandonne toute cette partie, en ne laiſſant que deux bataillons avec un eſcadron de houzards à Patſchkau. En marchant à Wünſchelburg, je placerai trois bataillons à Schwedelsdorf ou Reinerts, pour occuper cette trouée. Avec les douze bataillons reſtans je pourrais être à Wünſchelburg en cinq jours de bonne marche; ſi les chemins ſont mauvais, il m'en faut ſix, et deux de repos fait huit jours.

Diſpoſez, Sire, de votre très-humble &c.

L. M. FOUQUÉ.

P. S. Des dix canons neufs, que V. M. me deſtinait, je n'en ai eu que ſix, et on m'écrit de Breslau que les quatre autres ſont envoyés à Votre Majeſté.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 25 avril 1759.

J'AI reçu votre réponſe, mon cher ami; depuis que je vous ai écrit, les choſes ont changé, en ce que Beck, qui était à Bergitz et à Braunau, eſt marché en hâte vers Prague avec ſon corps; de ſorte qu'il ne ſe trouve que peu de troupes dans ces environs. Cependant ſi nous tournons Brau-

nau, Politz et Nachod, nous obligerons Laudon à faire de grands mouvemens, et peut-être le rejeterons-nous en arrière, après quoi nous sommes les maîtres de nous en retourner. Si vous m'amenez trois bataillons, deux de Mosel, et un encore, ce sera autant qu'il en faudra.

J'en ai quatre à Franckenstein, quatre à Wartha, Arnheim à Glatz; voilà tout ce qu'il faut avec le Noble.

Le régiment de dragons de Würtemberg, et cinq escadrons de Nœhring pourront vous joindre. À présent il est impossible de passer par les chemins de Gersdorf et de Tannhausen; mais dans sept ou huit jours ils se remettront.

Je suis d'opinion alors, que si vous envoyez deux bataillons contre Braunau, tandis que nous viendrons par St. Jean, cela sera suffisant pour chasser un millier de pandoures, et que vous marchiez droit sur Nachod; ceux de Braunau tourneront alors le poste de Bergitz, et pourront aller jusqu'à Politz; cela nous procurera des prisonniers et attirera l'attention de l'ennemi vers ces côtés-ci, tandis que mon frère battra les troupes de l'Empire.

On a pris et ruiné en Bohème des magasins de toute espèce, pour fournir pendant sept mois une armée de cinquante mille hommes.

Treskow pourra vous remplacer pendant votre expédition, et cela fait, nous nous tiendrons tranquilles, en attendant l'événement.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

P. S. Votre artillerie, mon cher, doit être de trente canons de douze livres et deux obus; il y a encore dix obus à Glatz, faites-en transſporter quelques-uns à Neiſs, pour les avoir à votre portée en cas de beſoin.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leuber, ce 28 avril 1759.

SIRE,

TOUT le corps du géneral de Ville s'étant avancé hier jusqu'au-delà de Bladen, je me ſuis vu par là dans l'impoſſibilité de faire venir les convois néceſſaires de Coſel: j'ai été obligé de repaſſer la Hotzenplotz, et de me poſter avec mon corps d'armée aux environs de Neuſtadt, pour continuer à obſerver les mouvemens des ennemis, ſur-tout ayant détaché les quatre régimens de cavalerie, deux regimens d'infanterie à l'armée de V. M. le régiment de Moſel à Neiſs, et le bataillon franc de Lüderitz à Polniſchwetta.

Le corps de de Ville a conſiſté jusqu'à préſent en trente-ſept bataillons; mais ſelon le rapport de quelques déſerteurs, il a été renforcé par ſix bataillons de la garniſon d'Ollmütz: ce que néanmoins je ne ſaurais affirmer avec certitude. Je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 25 avril 1759.

Mon cher général, j'ai appris par votre rapport du 25 que le corps de de Ville eſt marché plus en avant; vous avez donc très-bien fait en vous retirant à Neuſtadt. Selon toutes les apparences, il y aura quelque choſe à faire de ce côté-là. Je regarde comme mon devoir de tenter au moins la poſſibilité; et quoiqu'on ne puiſſe dire à quel degré de fortune la choſe réuſſira, il faut néanmoins la tenter.

Je vous dirai donc quel eſt mon deſſein. Outre les quatre bataillons que vous avez avec vous, je vous joindrai avec ſix autres bataillons, en y ajoutant encore les deux bataillons de Neiſs. Après nous tomberons ſur ces gens-là pour chercher fortune; du moins nous les rechaſſerons dans les montagnes.

Le 29 de ce mois tout cela pourra être arrivé à Neiſs, et moi je me rendrai auprès de vous le 30. Je crois que vous avez encore les pontons; vous n'avez donc qu'à faire vos arrangemens à l'égard des chemins, comment et en combien de colonnes nous pourrons marcher droit à Bladen où l'ennemi s'eſt poſté. Sans doute vous aurez une petite carte de ce terrein, vu que vous y avez été ſi long-temps.

Le projet que je m'étais propoſé ici, n'aurait pas trop bien réuſſi, et c'eſt pourquoi nous le tenterons de votre côté.

Je ſuis votre affectionné roi.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leuber, ce 26 avril 1759.

SIRE,

La lettre de V. M. du 25 courant m'a été remise en mains propres, et j'attends les ordres ultérieures de V. M. à ce sujet.

Le passage de la Hotzenplotz s'est exécuté hier sans avoir été inquiété par les partis autrichiens. Mais vers les cinq heures du soir, le major de Rosenbusch, commandant deux escadrons d'houzards, a été attaqué dans le village de Deutsch-Rasselwitz situé sur le rivage de la Hotzenplotz, où javais passé, par un corps de huit cents ulans qui l'ont mis en déroute. On envoya aussi-tôt à leur secours deux autres escadrons qui chassèrent entièrement ce détachement ennemi, et s'emparèrent de nouveau de Deutsch-Rasselwitz. Cependant à ces deux premiers escadrons manquent le major de Rosenbusch, le capitaine de Pannewitz, le lieutenant Winter et quatre-vingt-six houzards, qui probablement seront faits prisonniers.

D'ailleurs le corps du général de Ville est encore posté, selon les nouvelles d'aujourd'hui, au-delà de Bladen, et ses troupes légères s'étendent d'ici à Meydelberg le long des montagnes. Je suis &c.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 26 avril 1759.

Mon cher général de Fouqué, je réponds à vos lettres du 26 de ce mois, que vous devez faire à préſent toutes les démonſtrations comme ſi vous vouliez vous retirer encore plus en arrière. Par-là nous aurons le loiſir de tromper l'ennemi d'autant plus ſurement et, s'il eſt poſſible, de le battre comme il faut. Demain à midi je ſuis à Neiſs. Vous pouvez donc me mander après mon arrivée tout ce qui ſe paſſe. Je ſuis votre affectionné roi.

FÉDÉRIC.

P. S. Il faut à tout prix que je me débarraſſe d'un des corps de l'ennemi. L'opération de mon frère a rejeté Daun ſur la défenſive; ainſi je profite de ce moment pour tomber ſur de Ville. Si nous pouvons venir ſur lui avant qu'il en ſoit bien averti, il y perdra furieuſement.

Adieu, mon cher; demain à midi je ſerai à Neiſs.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leuber, ce 27 avril 1759.

SIRE,

Le corps de de Ville s'eſt avancé hier juſqu'aux environs de Meydelberg, ayant pouſſé ſes troupes légères en-deçà des montagnes et des bois qui ſont devant Neuſtadt.

Le

Le soin qu'il prend de cacher ses mouvemens, me fait juger qu'il ne peut avoir d'autre dessein que de couvrir sa marche pour se glisser derrière les montagnes avec le corps, et pour tâcher de me séparer ou de m'ôter la communication avec Neiss, d'où je tire ma subsistance.

Je crois ce sentiment d'autant plus fondé, qu'il n'a point paru de patrouilles sur sa droite dans les plaines vers Glogau.

L'incertitude de ses démarches me fait prendre le parti d'occuper un camp convenable (où je marcherai demain) ce sera à peu-près vers Heydau et Deutsch-Kamnitz, à un mille de Neiss. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

P. S. En finissant ma lettre, je reçois celle de V. M. par le capitaine Wendessen. Je n'ai point de pontons ici, parce que je les ai renvoyés avec les canons par le lieutenant-général de Seidlitz.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutsch-Kamnitz, ce 28 avril 1759.

SIRE,

LE corps étant aujourd'hui arrivé ici, a occupé son camp entre ici et Heydau.

L'infanterie y était déjà entrée, comme l'arrière-garde, sous le commandement du général Werner, fut attaquée par quatre régimens de dragons, ulans

et houzards ; mais qui ont été d'abord repouſſés et chaſſés par Dittersdorf ſans aucune perte de notre côté.

J'ai reçu hier une lettre du général de Ville datée de Liebenthal derrière Meydelberg.

Comme il a détaché aujourd'hui beaucoup de cavalerie pour nous ſuivre, je préſume qu'il eſt intentionné d'avancer encore.

Tant mieux, il chantera j'eſpère le cotillon, deux ou trois petits pas en avant, cinq ou ſix pas en arrière. Je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutſch-Kamnitz, ce 29 avril 1759.

SIRE,

SELON les ordres de V. M. j'ai fait le projet ci-joint d'une marche de l'armée en trois colonnes; je n'ai point de connaiſſance des chemins, ſi ce n'eſt de celui que j'ai pris à la dernière marche.

Je me ſers de la carte que V. M. a fait lever de ces environs, et qu'elle aura ſans doute à Neiſs.

Les patrouilles avancées juſqu'à Schnellendorf n'ont point trouvé d'ennemis; c'eſt pourquoi je crois que le général de Ville eſt encore dans ſon camp près de Meydelberg.

J'en attends des nouvelles aujourd'hui, dont je ferai d'abord mon rapport à V.M.

Sous prétexte de parler à des officiers des houzards prisonniers, j'ai envoyé un trompette par Neustadt aux ennemis; dès qu'il sera de retour, on apprendra jusqu'où il a pu pénétrer, et ce qui se passe.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutsch-Kamnitz, ce 29 avril 1759.

SIRE,

SELON le rapport des patrouilles et d'autres avis, le général de Ville s'est campé de l'autre côté de Neustadt: son camp est situé près de Capellenberg. Il s'est emparé des villages de Lindewiese, Greysau et Dittmansdorf de ce côté-ci de Neustadt. Ses vedettes sont postées dans la forêt d'Oppersdorf vis-à-vis des nôtres.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

à Neiss, ce 29 à une heure après-midi.

JE viens d'arriver dans ce moment, mon cher. J'ai reçu trois de vos lettres; je suis fort de votre avis, que pour peu que M. de Ville avance encore, il sera obligé de faire de prodigieux soubresauts. Mes régimens n'ont pas tous joint encore; cepen-

F 2

dant je crois qu'il faut marcher demain, pour que l'ennemi n'ait pas le temps d'apprendre ce qui se paſſe.

J'amène d'ici douze bataillons; vous en avez quinze: *facit* vingt-ſept. J'amène, outre les canons de Bülow, encore douze de ces gros ſeigneurs, et huit régimens de cavalerie. Je ne puis diriger ma marche que ſur vous et ſur Neuſtadt, à moins que l'ennemi n'ait la bonté d'approcher davantage, de quoi je doute.

Il s'agit donc de ſavoir comment nous tournerons Meydelberg, et je crois qu'il faudra prendre par Telzſtein.

Tou snos grenadiers, houzards et dragons feront l'avant garde.

Dans ce moment je reçois votre dernière lettre. Cet homme eſt fou par la tête, et nous le battrons ſurement après-demain; cela étant, nous pourrons avancer le plus près qu'il nous ſera poſſible de l'ennemi.

N. B. Faut-il des pontons pour paſſer la Hotzenplotz? j'en ai ici; mais ſi nous pouvons nous en paſſer, je les laiſſerai. Marquez-moi encore ſi vous avez des ponts pour les colonnes; ſi non j'en prendrai d'ici. Répondez-moi s'il vous plaît promptement. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutſch-Kamnitz, ce 29 avril 1759.

SIRE,

Je viens de recevoir la lettre de V. M. à nos poſtes avancés, où ſelon que je puis juger des allées et menées des troupes légères et hongroiſes des ennemis, ils occupent entre ici et Neuſtadt la plupart des villages.

J'ai vu marcher environ deux mille hommes de ces troupes mêlées, qui venaient de Dittmansdorf, traverſaient les bois, et marchaient vers Neuwalde.

Votre Majeſté me marque qu'elle veut diriger ſa marche demain ſur Neuſtadt. Cela étant, Sire, je pouſſerai les grenadiers, les houzards et les dragons en avant juſque vers Lindewieſe: le corps ſuivra. J'attends les ordres de V. M. par le lieutenant Treskow, pour ſavoir à quelle heure elle ordonne que je marche, pour lui laiſſer le chemin débarraſſé et libre.

Permettez-moi, Sire, de vous dire mes ſentimens. Si nous marchons tous ſur le même chemin, nous chaſſerons le corps de de Ville ſans lui faire que peu ou point de mal, au lieu que ſi nous marchons en trois corps, nous le dérangerons et profiterons en mettant le déſordre et la confuſion dans les troupes ennemies.

Pour tourner Meydelbeg et Füllſtein, s'ils ſont occupés par un corps des ennemis, il faut paſſer

près de Hotzenplotz, par Carsberg, Trenkau, Matzdorf, Raufen et Roben. Cela eft bon pour le corps ou la colonne qui doit le tourner; mais nous ne pourrons les empêcher de fe retirer par Olbersdorf et Jægerndorf, fans que nous leur faffions peut-être le moindre mal, au lieu que fi un corps paffe fur la droite de Neuftadt par Langenbruch, l'autre par Neuftadt et le troifième par Dittersdorf, ils feront tête aux deux premiers en-deçà des montagnes, et donneront lieu et le temps au troifième de pouvoir marcher jufqu'aux endroits ci-deffus mentionnés.

Nous n'avons pas befoin de pontons pour paffer la Hotzenplotz. J'ai deux ponts, fi V. M. en amène autant, cela fuffit.

On vient de me faire rapport que ceux qui font entrés à Neuwalde, ont pouffé jufqu'à Langendorf, conduifant leur marche vers Ziegenhals.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

à Neifs, ce foir à fept heures.

JE n'ai point reçu votre réponfe à ma lettre; je marche demain avec toute ma troupe; je ferai à cinq heures et demie chez vous, mon cher. Qu'aucun régiment ne forte, ni ne faffe femblant que j'y fois; je choifirai mon camp pour le cacher à l'ennemi, et nous réglerons tout pour ce que nous aurons à faire le premier de mai.

Je ſuis d'avis de marcher ſur Leſſen avec tout le corps pour tourner l'ennemi et le prendre en flanc. Vous devez connaître ce chemin par cœur ; ainſi nous pouvons tout arranger en conſéquence. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe.

Dans ce moment votre aide de camp arrive et m'apporte votre lettre ; il faut, mon cher, que je vous parle et que nous convenions de tout avant de nous mettre en mouvement. S'il eſt certain que de Ville ſoit à Neuſtadt avec tout ſon corps, il ſerait téméraire de ſe partager en tant de corps différens pour le déloger ; et en ce cas-là, il faut y aller en règle ; mais ſi le corps de Neuſtadt eſt une avant-garde, alors ce que vous propoſez eſt excellent.

FÉDÉRIC.

Le 30 d'avril au matin, Sa Majeſté vint avec ſon corps d'armée à Oppersdorf, où elle établit ſon quartier général. Son intention était d'attaquer le général de Ville, et elle avait fait ſa diſpoſition en conſéquence ; mais comme l'on apprit que l'ennemi avait changé de diſpoſition, et s'était poſté ſur les hauteurs de Zuckmantel, où il était impoſſible de l'attaquer avec tout le corps, on détacha tous les houzards, quinze eſcadrons de dragons, cinq bataillons de grenadiers et un bataillon franc.

Le 1 mai, Sa Majeſté ſe mit en marche avec ce corps vers Zuckmantel, attaqua en perſonne le corps du général de Ville, et fit priſonniers ſix

officiers et cent ſoixante-ſix croates, en tua un grand nombre, et chaſſa l'ennemi juſqu'à Hermſtædt.

Le 2, le roi avec ſon corps décampa pour retourner à Landshut.

Le général Fouqué reſta juſqu'au 24 avec ſon corps près de Deutſch-Kamnitz, marcha enſuite vers Franckenſtein, et le 6 juillet il entra, après le départ du roi, dans le camp de Landshut.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutſch-Kamnitz, le 6 mai 1759.

SIRE,

Le corps du général de Ville eſt encore dans la même poſition auprès de Hermſtædt. Il a détaché le général Renard avec les croates et les ulans dans les montagnes et forêts au-delà de Neuſtadt, s'étant poſté avec le reſte vers Johannisthal et Hennersdorf.

Hier matin le général Werner me propoſa de tenter quelque choſe ſur le corps, en tâchant de le tourner par Arnoldsdorf et Johannisthal; je lui dis de s'informer de la force du ſuſdit corps et de l'emplacement de ſes poſtes avancés, de m'en faire rapport, et puis que nous arrangerions le tout enſemble; qu'en attendant je ferai travailler un officier-ingénieur à la route par où nous pourrions y parvenir.

Je lui envoie ce matin cet officier avec le plan et la diſpoſition, dans l'intention de mettre l'exécution en œuvre cette nuit.

Mais tout ceci a été inutile, et le général Werner, ſans attendre les ordres et ces arrangemens, eſt parti hier au ſoir à onze heures avec tous les houzards et trois bataillons de grenadiers.

Je n'héſiterais pas un moment à lui donner les arrêts et ſupplier Votre Majeſté d'en ordonner un conſeil de guerre, ſi ce n'était que nous ne pouvons nous paſſer de ce vaillant homme, d'autant plus qu'il n'y a ici aucun officier de houzards en état de le remplacer, et qu'il a réuſſi en partie, ayant fait priſonnier le lieutenant Kochzizki aide-de-camp du général Renard, et vingt-cinq ulans, raitzes et croates, tous bleſſés, autant de ſabrés, et enlevé une quarantaine de chevaux.

Je laiſſe à la diſpoſition de Votre Majeſté de lui témoigner ce qu'il aurait mérité. Il y a eu trois houzards de tués et cinq ou ſix de bleſſés.

En attendant j'ai mis bon ordre qu'il ne diſpoſe plus, ni des houzards en corps, ni des grenadiers à ſa fantaiſie.

Le nombre des déſerteurs autrichiens s'eſt augmenté juſqu'à cent-vingt-trois.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutſch-Kamnitz, le 16 mai 1759.

SIRE,

Je ne puis apprendre dans quelle partie des montagnes rode le corps du général Jahnus, qui ne ſe découvre pas juſqu'ici. Le corps de de Ville ſe tient

encore dans le même poste, et rien ne remue de part ni d'autre; enfin la guerre ira son train tel que Votre Majesté et le sort en décideront, et je souhaiterois, Sire, que vous puissiez mettre tout aussi bon ordre à votre malheureuse colique.

Je vous supplie, Sire, de prendre un verre de vin, de l'huile de Provence, avec une rôtie de pain et un verre d'eau; et vous serez guéri dans une heure de temps.

Dans ce moment la nouvelle vient de se répandre que le prince Henri a remporté une victoire sur l'armée de l'Empire près d'Asch et Oelsnitz, aux environs de Hoff.

Je serai charmé d'en apprendre la confirmation pour en faire part à mes voisins.

L. M. FOUQUÉ.

Les réponses du roi aux deux lettres précédentes manquent.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenstein, le 1 juin 1759.

SIRE,

LA conduite que vous tenez, Sire, toute différente de l'ouverture des autres campagnes, où vous avez toujours prévenu les Autrichiens, ne peut qu'embarrasser le général Daun.

C'est ce qui lui a fait avancer ses corps et même toute son armée sur leurs frontières pour vous en disputer l'entrée.

Votre inaction les déconcerte sans doute, et il y a apparence qu'il tâchera de vous engager par des

diversions à faire des détachemens, ou qu'il attendra l'approche des Russes.

Point de nouvelles ici.

Le général Treskow me marque que de Ville tient le même poste d'où V. M. l'a chassé, ayant son quartier à Zuckmantel et poussant ses patrouilles jusque vers Neiss.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI

ce 3 juin 1759.

SELON mes nouvelles, mon cher ami, et tout ce que je puis combiner du plan de mes ennemis, il paraît qu'ils en veulent découdre.

Ce que d'O m'écrit aujourd'hui, et ce qu'il vous aura sans doute communiqué, le confirme également; si bien que j'attire Seidlitz, Platen et Sydow à moi. Pour vous, s'il arrive, comme il est apparent, que Daun me rende visite, que Beck, et peut-être Laudon veuillent pénétrer par Friedland, je vous les abandonne. Il faut en ce cas que vous attiriez Ramin à vous, et que vous joignant avec Bülow, vous preniez ces gens en flanc, par derrière et de toutes les façons pour les rejeter en Bohème; cela fait, et de Ville et Harsch et Jahnus ne montreront plus la crête, et s'enfuiront dans les monts sans coup férir.

Je commence à me persuader que cela tournera ainsi. Les Russes sont en mouvement, et il n'est

plus temps de temporifer. Pour Daun, il faut qu'il donne le branle à la machine ; ainfi pour prendre la Siléfie, il faut rifquer quelque chofe, tout l'indique.

De Ville eft obligé de détacher quatre régimens pour la Bohème, figne certain que c'eft de ce côté-ci que l'on veut frapper le grand coup. A la bonne heure, j'en accepte l'augure. Dès que j'aurai des nouvelles, je vous les communiquerai, et vous marquerai en même temps ce que je crois qu'il faudrait faire en pareil cas.

Le détachement de Marck-Liffa s'eft replié fur la Bohème; il n'était que de fix cents hommes.

Mon frère Henri eft aujourd'hui à Zwickau; Seckendorf a battu avec trois bataillons, fix bataillons autrichiens, quatre cents croates, et neuf cents houzards ; Kleift a attaqué un corps qui pourfuivait l'arrière-garde de mon frère auprès de Hoff, a pris deux canons et cent prifonniers à l'ennemi.

Cette canaille n'eft point invincible, pourvu que ce ne foient pas des coyons qui les attaquent, et qu'ils n'aient pas fix cents canons en batterie.

Adieu, mon cher, je vous embraffe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenſtein, le 3 juin 1759.

SIRE,

LE général de Ville a occupé un camp près de Kalkau aux environs de Weydenau avec un corps composé de quinze bataillons et de quatre régimens de dragons ſaxons, outre les croates, les ulans et les houzards. Ses patrouilles avancent juſqu'à Patſchkau et Ottmachau, et l'on dit qu'il eſt ſur le point de ſe camper au-delà de Patſchkau. Le magiſtrat de cette ville a eu ordre de livrer une quantité conſidérable de pain et de viande au corps de de Ville.

Pluſieurs rapports confirment la nouvelle que quelques régimens de ce corps ont marché vers la Bohème par Altſtadt.

J'ai vu ces jours paſſés la poſition du général Ramin près de Wartha et l'ai trouvé très-bonne.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, le 4 juin 1759.

MON cher général, j'ai reçu votre rapport du 3 de ce mois ; vous avez autant de forces que le général de Ville en a encore après le détachement qu'il a dû faire ; vous le ſurpaſſez même en cavalerie, vous êtes donc bien en état de lui tenir tête, en cas qu'il voulût entreprendre quelque choſe.

Cela étant fait, il n'enverra pas ſes patrouilles trop loin.

Je ſuis etc.

La comédie commencera bientôt ici ſelon tout ce que je puis apprendre. Daun ſe propoſe de forcer mon poſte. A la bonne heure, il trouvera à qui parler. J'ai attiré à moi tout ce que j'ai pu de troupes, et je ſuis dans la meilleure poſition que le permettent mes affaires.

Je vous avertirai à temps de ce qui vous regarde. Juſqu'à préſent il ne faut pas remuer; car la grande affaire eſt de voir bien poſitivement à quoi l'ennemi ſe déterminera.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenſtein, ce 4 juin 1759.

SIRE,

Le détachement que le général de Ville a fait, conſiſte dans les ſept régimens de Molk-Wallis, Alt-Colloredo, Collowrath, Deutſchmeiſter, Anger et Durlach, y compris les deux compagnies de grenadiers de chaque régiment, comme V. M. aura vu par le rapport du lieutenant-colonel d'O, et ce que le général Treskow confirme, en y ajoutant les deux régimens de dragons de Saxe-Gotha et de Modène.

Le général de Ville occupe encore ſon camp près de Kalkau avec le reſte de ſon corps.

J'ai bien reçu les ordres de V. M. et je n'attends que celui de mettre tout en exécution. En cas de marche et que le général Ramin me joigne, souhaitez-vous, Sire, que je laisse le bataillon franc de le Noble pour couvrir le pont de Wartha?

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 5 juin 1759.

J'AI bien reçu votre rapport du 4 de ce mois; vous pouvez laisser le bataillon franc de le Noble à Wartha; mais il faut qu'il soit bien alerte pendant l'absence des autres; en cas qu'il se trouve trop pressé, c'est-à-dire, de trop près, il pourra toujours se jeter dans Glatz. Quant à vos bataillons, tâchez de faire filer imperceptiblement quelque chose devant Reichenbach, ne fût-ce qu'une brigade d'infanterie, pour avoir d'abord un corps en état de se joindre à Bülow.

Vous pourriez aussi y envoyer du canon; ce serait autant de gagné.

Je crois que l'ennemi commencera ses opérations dans trois ou quatre jours.

Vous pourriez aussi envoyer le bataillon franc de Lüderitz droit à Bülow pour le joindre; il pourra en tirer un bon parti dans ces montagnes, et j'ai ordonné au lieutenant-général de Treskow de vous envoyer le bataillon de grenadiers de Rath. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Il faut au moins que quatre bataillons, les houzards de Gersdorf et de Lüderitz joignent demain Bülow dans son poste de Beersdorf, et que vous fassiez filer encore des troupes vers Reichenbach; par exemple, cinq bataillons et le régiment de Bayreuth, pour que le tout soit en état de joindre Bülow au plus vîte.

Cachez leur marche à l'ennemi, et employez-y toute votre habileté. Voici ce qui arrivera à peu-près.

Lorsque Daun se mettra en mouvement, un gros corps viendra sur moi, et j'en fais mon affaire. Une autre colonne passera par Friedland pour pénétrer dans ce pays, et Beck marchera sur Tannhausen pour amuser le corps que j'y ai. Un corps pénétrera dans votre contrée pour vous y atterrer; de Ville passera la Neifs pour vous arrêter de ce côté; mais que tout cela ne vous embarrasse pas; marchez à Bülow, et joints ensemble, il faut vous porter sur la colonne de l'ennemi, soit à Tannhausen, Gottesberg, ou vers Vallenbourg.

La carte de ces contrées sera faite ce soir, et je vous l'enverrai d'abord. Retirez le major Hauchwitz à vous; Ramin pourrait aussi prendre poste à Silberberg, pour être plus à portée de Treskow. En un mot, il ne faut point ici prendre le change, mais nous attacher au projet principal de l'ennemi, et tâcher de le faire échouer; et alors de Ville et tous ses gens fuiront d'eux-mêmes.

Mon pauvre et ancien ami le maréchal de Kalkstein vient d'expirer.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 5 juin 1759.

Je vous envoie par le préſent porteur le plan en queſtion que je vous ai annoncé dans ma lettre d'aujourd'hui matin, et vous ferez bien de m'en accuſer la réception ; ſur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

Avec ce plan et votre bon eſprit vous ferez de la bonne beſogne ſi le cas arrive ; de quelque côté que vous tourniez ces b.... cela eſt égal ; l'homme à toque papale ne remue ni pied ni patte.

Le détachement de de Ville n'a joint aucun de ces corps qui nous menacent ; je ne puis donc juger de ſa deſtination. Les Ruſſes ne peuvent être que le 12 au plutôt aux environs de Glogau ; de ſorte qu'il pourra très-bien ſe faire que ceci traîne plus long-temps que nous ne nous y attendons ; mais cela ne fait rien ; allons notre train et donnons de bons coups d'étrivières aux premiers qui ſe préſenteront. Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenſtein, ce 6 juin 1759.

SIRE,

Les ordres d'hier de V. M. avec le plan me ſont parvenus aſſez vîte pour les exécuter promptement. La nuit paſſée le bataillon franc de Lüderitz

avec ſix eſcadrons de houzards de Gersdorf, et aujourd'hui dès la pointe du jour le général Schenkendorf avec deux bataillons du margrave Henri et deux de Ramin avec la moitié de la groſſe artillerie, ſavoir cinq pièces de gros canons de douze livres et quatre obus, ſe ſont mis en marche pour joindre le général Bülow. Outre cela, cinq bataillons, ſavoir un bataillon de volontaires de Pritwitz, un bataillon de grenadiers de Carlowitz, un bataillon de grenadiers de Buddenbrock, deux bataillons de Queiſt, de même que le régiment de dragons de Bayreuth, ont marché aujourd'hui à Peterswalde, où ils ſont à portée du poſte du général Bülow.

Le général Ramin, avec les deux régimens de Kalkſtein et Manteufel, arrive aujourd'hui à Silberberg et aux environs.

Le bataillon franc de le Noble eſt reſté pour couvrir le paſſage près de Wartha.

Avec les quatre bataillons reſtans, ſavoir le bataillon de Naumeiſter, le bataillon-grenadier d'Unruh, deux bataillons de Fouqué, les trois régimens de cavalerie et les houzards de Werner, j'attendrai ici les ordres ultérieures de Votre Majeſté.

Les bataillons de Naumeiſter et d'Unruh avec les houzards de Werner ont occupé Gœllenau, Stolzen, Kuntzendorf et Camenz. Je n'ai pas voulu dégarnir ces villages pour cacher la marche au général de Ville.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenſtein, ce 6 juin 1759.

SIRE,

AYANT entretenu jusqu'ici une correſpondance continuelle avec le général Bülow, je lui ai fait ces queſtions.

1°. Combien il lui faudrait encore de troupes pour maintenir ſon poſte ?

2°. Au cas que l'ennemi quittât ſon poſte, en ſuivant le grand chemin par Alten-Reuſſendorf et Hohen-Giersdorf, s'il pourrait l'attaquer en flanc ?

A la première queſtion le ſusdit général répond, qu'il ne prétendait que quatre eſcadrons d'houzards et dragons, et quatre bataillons pour maintenir ſon poſte ; que plus lui ſeraient inutiles, ne les pouvant placer.

Quant au ſecond article, il croit qu'il ne pourrait pas détacher de troupes vers Reuſſendorf et Dittmansdorf au cas qu'il fût menacé et attaqué en même temps par devant du côté de Tannhauſen et Charlottenbrun.

Il n'y a pas non plus grand'choſe à faire de ce côté-là, vu pluſieurs défilés, et parce qu'il ſerait difficile de paſſer par le village : paſſage que l'ennemi pourrait facilement diſputer s'il occupait les hauteurs qui dominent de l'autre côté dudit village.

Tout ceci eſt confirmé par un officier des ingénieurs à qui j'ai fait reconnaître ce terrein-là.

Ne pouvant donc agir avec le corps auprès du général Bülow, je me poſterai avec les treize

bataillons reſtans (y compris les quatre de Ramin et le bataillon de grenadiers de Rath) ſur les hauteurs devant Hohen-Giersdorf, où j'ai le terrein libre pour les mouvemens néceſſaires, et où je puis faire uſage de la cavalerie; afin que ſi l'ennemi voulait pénétrer par le ſuſdit grand chemin ſur Neu-Reuſſendorf, je le puiſſe recevoir par devant, et le général Bülow l'inquiéter en flanc autant qu'il ſera poſſible et juſqu'à l'arrivée de Votre Majeſté.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 6 juin 1759.

J'AI reçu vos deux rapports du 6 de ce mois, et j'approuve le gros des meſures que vous avez priſes. Si l'ennemi fait un effort, il faut que vous raſſembliez toutes vos troupes et les treize bataillons que vous avez encore et que Bülow a, parce que ſi vous êtes enſemble vous êtes ſurement en état de tomber ſur une des colonnes des Autrichiens et de les harceler; mais ſi vous n'êtes point enſemble, vous ne pourrez rien faire, et tout ce que vous entreprendrez ſera faible.

Les Ruſſes ne pourront entrer dans la Siléſie que vers le 12, 13 ou 14 de ce mois.

Daun veut agir en même-temps, il n'a pas fait le moindre mouvement juſqu'à préſent, il n'y a pas même de patrouille qui ait paſſé la frontière. Hier ſa droite était encore à Jaromirz et ſa gauche à

Schurtz. J'attends la nouvelle de son premier mouvement pour juger quel peut être son véritable dessein, et pour vous avertir des mouvemens positifs que vous devez faire : tant qu'il ne se remuera point, je ne pourrai pas vous donner d'ordres précis.

Mais il ne s'agit que d'avoir encore un peu de patience; et vous ferez bien de répandre la nouvelle tantôt que je marche à vous avec un corps d'infanterie et que nous passerons la Neifs à Camenz ou à Patschkau, ou là où il vous plaira, pour attaquer de Ville dans son camp de Kamnitz; tantôt que vous allez vous poster du côté de Glatz, afin de donner des inquiétudes à ces gens de tous les côtés.

Vous pourrez encore leur donner des attentions du côté de Silberberg, comme si on avait dessein de marcher sur Neurode; tantôt répandre des bruits que vous êtes obligé de marcher du côté de Breslau pour vous opposer aux Russes qui fesaient des incursions, et cela afin de les amuser et de leur donner le change de toutes les manières possibles.

Nous sommes à la veille de l'événement, c'est encore une affaire de cinq ou six jours qui éclaircira le dessein de l'ennemi, mais dès qu'il s'agira de faire quelque chose, pour l'amour de Dieu, ne détachez rien et agissez avec toutes vos forces ensemble, j'entends avec vingt-un bataillons d'infanterie, le bataillon franc de Lüderitz, vingt-cinq escadrons de cuirassiers, de dragons, et seize escadrons de houzards.

Vous savez à peu-près quelles sont mes idées. Il serait impossible de vous dire tout ce qui peut

arriver ; mais dès que l'ennemi aura fait un mouvement qui m'éclaircira davantage de ſon deſſein, je ſerai en état de vous donner des inſtructions plus préciſes. Si le gros de l'armée ennemie ſe poſte contre moi, vous ſerez fort en état de réſiſter à un détachement, pourvu que votre corps ait toujours pour neuf jours de pain avec ſoi; en cas de néceſſité, il faut que la cavalerie fourrage.

Si l'ennemi ne fait qu'un maſque de ce côté-ci, et que je m'aperçoive que ſa plus grande force ſe poſte du côté de Friedland, je m'y porterai auſſitôt, non pour lui diſputer le paſſage, mais pour le couper de la Bohème. Cela l'obligera, ou bien de venir m'attaquer dans un poſte déſavantageux pour lui, ou bien de gagner la plaine, pour ſe joindre le plutôt qu'il pourra au corps de de Ville afin d'avoir du pain.

Dans le premier cas, ſi vous le cotoyez à une certaine diſtance, vous ſerez toujours en état de le prendre en flanc ou par derrière pendant que nous en ferons aux mains; et dans le ſecond cas, il faut que vous le harceliez, pour qu'au débouché des montagnes du côté de Reichenbach, nous puiſſions engager une affaire d'arrière-garde avantageuſe.

Vous pouvez encore faire gâter le chemin de Silberberg à Neurode, en y feſant jeter des épines et en le rendant impraticable pour les voitures, afin que s'il voulait faire paſſer une colonne de ce côté-là, il lui devînt abſolumemt impoſſible d'y traîner de l'artillerie, ſans laquelle vous ſavez bien qu'il ne marche point.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

Dans ce monent je recois une lettre de Bülow, qui me marque que le corps de Beck eſt prêt à marcher. Un houzard arrivé dans ce moment de Politz dépoſe que des pandoures, des houzards et quelque infanterie allemande étaient arrivés avant-hier vers Politz ; de plus, des officiers autrichiens ont été hier matin parler à des payſans des environs de Politz, et leur ont promis beaucoup d'argent pour les mener ſur une montagne, d'où ils veulent cette nuit voir notre camp. Un autre déſerteur dépoſe que l'armée a dû marcher aujourd'hui; mais je n'ai point de nouvelles juſqu'ici de ſa marche, ſans quoi je vous l'écrirais. Dès que j'apprendrai quelque choſe d'ultérieur, je vous le marquerai, mais nous touchons au dénouement, et c'eſt l'affaire de deux fois vingt-quatre heures. Il faut être alerte en attendant et prêt à faire le plus vîte que poſſible les mouvemens néceſſaires.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 9 juin 1759.

Vous aurez appris que les quatorze bataillons de de Ville ont marché de Senftenberg à Jaromirz; vous ſaurez de même que cinq bataillons de pandoures ſont partis du corps de Beck pour la grande armée. Tout ceci, mon ami, nous éclaire dans

le projet que peut avoir formé l'homme à toque papale. Je vois que ses forces vont toutes du côté de Trautenau, et que par conséquent il viendra m'attaquer ici dans mon fort.

Voilà le raisonnement que je fais au cas que cela se confirme; c'est primo, que vous fassiez tous vos arrangemens pour vous joindre aussi vîte que possible avec Bülow au premier signal.

Je conclus donc à ce que, si toutes les forces de l'ennemi se portent ici, vous marchiez avec tout votre corps de Friedland à Griffau, et que vous épauliez ma gauche, quitte, après avoir bien battu l'ennemi, de chasser de Silésie le reste de gens qui nous incommode.

Le premier signal sera : marchez à Tannhausen; le second : détachez d'abord les neuf bataillons qui y sont pour Griffau, et suivez-les dès que vous pourrez.

Mais s'il arrivait qu'une colonne de l'ennemi voulût pénétrer par Friedland, je m'en tiens toujours aux idées que je vous ai déjà expliquées dans ma précédente.

Je vous envoie par précaution les itinéraires sur deux colonnes, pour que vous puissiez vous en servir au besoin, supposé que Daun vienne ici avec toutes ses forces et que vous me veniez joindre; en ce cas, vous pouvez prendre votre camp sur la hauteur de l'Anna derrière Griffau, l'abbaye devant vous, face vers Schœnberg, le village de Neune au pied de votre gauche, Zieder au pied de votre droite.

Voilà, mon ami, à quoi il faut vous préparer.

Si vous pouvez encore faire filer imperceptiblement quelques troupes du côté de Reichenbach, pour que les autres mouvemens vous deviennent plus faciles, ce n'en sera que mieux.

Je vous écrirai par courrier, et vous manderai tous les mouvemens de l'ennemi qui parviendront à ma connaissance; et à mesure que l'ennemi en fera qui m'éclairciront davantage de ses desseins, je vous en ferai faire en conséquence.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenstein, le 9 juin 1759.

SIRE,

Je viens de recevoir les ordres de Votre Majesté avec la marche sur deux colonnes de Tannhausen à Landshut.

Supposé, Sire, que l'ennemi se porte avec toutes ses forces du côté de Votre Majesté et que je doive me rendre entre Griffau et Sainte-Anne, pour épauler sa gauche, je ferai un grand détour en marchant vers Landshut, et crois que de Schwartzwalde je puis prendre sur la gauche vers le château de Conradswalde, et de-là traverser les bois pour occuper ce poste.

Je supplie Votre Majesté d'en faire reconnaître

les chemins, pour ſavoir ſi j'y pourrai marcher ſur deux colonnes et avec l'artillerie, ce qui racourcirait de beaucoup ma route. Il y a environ neuf milles juſque-là.

Il n'y a rien ici de nouveau, ſi ce n'eſt que le général Werner me mande que le général de Ville a fait avancer une partie de ſon corps du camp de Weidenau juſqu'à Sorgsdorf près de Johannisberg.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 10 juin 1759.

Je vous envoie, mon cher, le changement des colonnes, qui devient poſſible, parce que je fais accommoder le chemin de Feldhammer, qui ſera prêt ce ſoir.

On nous a reconnu avant-hier; mais on n'a rien vu ni pu apercevoir, qu'un bout de montagne avec peu de tentes, ce qui n'a pas peu embarraſſé ces Meſſieurs.

Laudon a été mandé à Schurtz: il y a été hier, et on y a tenu conſeil.

Juſqu'à préſent la grande armée reſte immobile. Il faudra bien, malgré bon gré, que l'homme à toque bénite faſſe quelque choſe. J'attends tranquillement ce qu'il lui plaira de réſoudre, pour prendre mon parti en conſéquence.

Je me ſers de toutes les ruſes et ſtratagèmes poſſibles pour en avoir des nouvelles, et en combinant tout, je devine par-ci par-là quelque choſe.

Notre incertitude ne durera pas long-temps : et dès que les armées ſe mettront à agir, il faudra bien en découdre, ce qui donnera bientôt jour aux affaires.

Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenſtein, le 10 juin 1759.

SIRE,

POUR faciliter la marche que je ferai peut-être obligé de faire, j'ai fait avancer aujourd'hui le bataillon de grenadiers de Rath à Silberberg, le général Ramin avec les quatre bataillons de Kalkſtein et de Manteufel à Weigelsdorf, et les trois régimens de cuiraſſiers de Seidlitz, Bredow et Vaſold à Mittel et Nieder-Peile.

Le général Meyer avec quatre bataillons et le régiment de dragons de Bayreuth, eſt poſté à Péterswalde; il ne reſte donc plus ici aux environs que le régiment de Fouqué, deux bataillons de grenadiers et les houzards de Werner, qui en cas de marche ont le plus grand chemin à faire.

Auſſitôt que ces troupes-ci quitteront auſſi cette contrée; le général de Ville paſſera probablement la Neiſs et fera avancer ſon corps d'armée.

Il a fait lever hier ſon camp près de Weidenau et en a poſé un autre près de Sorgsdorf dans le voiſinage de Johannisberg. Son quartier principal eſt à Wildſchütz.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenſtein, ce 11 juin 1759.

SIRE,

LES Autrichiens ont pour coutume d'expoſer et de faire battre leurs alliés.

Le prince Charles ſuivit cette maxime à Strigau avec les Saxons ; Grün en fut le ſpectateur à Keſſelsdorf; ils les virent tranquillement réduits à votre diſcrétion à Pirna ; et vous verrez, Sire, que Daun ſuivra les mêmes principes : il fera avancer les Ruſſes, fera quelques démonſtrations, mais les laiſſera battre.

De Ville a avancé ſon corps de Sorgsdorf à Weisbach et Gostitz au-delà de Patſchkau, toujours adoſſé aux montagnes; ſur quoi j'ai fait rompre cette nuit les ponts de Patſchkau et d'Ottmachau.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 12 juin 1759.

JE ne ſais ce que feront tous nos ennemis, mais je commence à croire, mon cher, que nous ferons encore trois ſemaines dans la poſition où nous ſommes.

Daun n'a point encore raſſemblé ſes grenadiers en corps ; Laſci ne nous a point reconnu.

On fait des marchés à Schurtz avec les propriétaires des champs pour fourrager les ſemailles.

Fermer s'eſt avancé à Konitz, un gros de ſon armée, qui avait pris le chemin de Tempelburg, a tourné vers Posnanie; je crois que l'armée y arrivera vers le 16.

Voyons donc alors ce qu'entreprendra notre créature bénite.

Pour moi je crains pour la Luſace, et je parierais preſque que notre homme ira du côté de Friedberg et de Greiffenberg.

Attendons patiemment; et ſi entre-ci et ce temps-là vous avez beſoin de plus de troupes, vous pouvez les attirer à Franckenſtein; pourvu que le poſte de Tannhauſen reſte. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenſtein, ce 13 juin 1759.

SIRE,

Ce n'eſt que pour envoyer à Votre Majeſté trois de ſes chaſſeurs, ayant l'honneur de lui dire que tout eſt encore dans le même état.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Reichs-Hennersdorf, ce 14 juin 1759.

J'AI reçu votre lettre du 13 de ce mois. Les nouvelles que je reçois dans ce moment, mais que je ne vous garantis pas, font que Daun a ordre de pénétrer à tout prix en Siléfie, et qu'en conféquence il a détaché quinze mille hommes d'infanterie pour joindre Laudon à Trautenau.

Je n'en crois pas le mot, parce que cela ne me paraît pas vraifemblable, et fi ces gens tentent quelque chofe de ce côté-ci, foyez perfuadé qu'ils n'en feront pas bons marchands.

Un déferteur qui eft parti il y a quatre jours, dit qu'à la grande armée tous les grenadiers font encore dans leurs régimens: cela ne reffemble point à une entreprife, ni à une marche prochaine. Si Daun voulait tenter quelque chofe contre ce pofte-ci, il mettrait certainement tous fes grenadiers en avant, et encore n'en aurait-il pas affez.

D'ailleurs Lafci n'eft pas venu nous reconnaître, et tant que je n'entendrai pas le nom de cet homme-là fur nos frontières, je ne me perfuaderai pas que ce foit le férieux de l'ennemi de venir ici.

Vous pouvez compter d'être inftruit du moindre détail qui m'arrivera.

Raffemblez toujours vos treize bataillons et votre cavalerie auprès de Franckenftein, pour être en cas de befoin à portée de Wartha; je tiens Bülow entre nous deux avec fes huit bataillons et fes fix efcadrons de houzards, pour vous l'envoyer en cas

que cela ſoit néceſſaire, ou pour l'attirer à moi en cas que je prévoie que l'ennemi fera ſon grand effort de ce côté-ci; je vous inſtruirai de tout à meſure que je verrai que les deſſeins de l'ennemi s'éclairciront.

D'O rend de bons ſervices dans l'occaſion préſente; et je trouve que parmi toutes les nouvelles que je tente de me procurer, en ne négligeant pas l'argent, les ſiennes ſont les meilleures.

Il eſt indubitable que l'intention des Autrichiens eſt d'inonder le comté de Glatz par les trois débouchés qui y entrent; et je commence à croire que le corps de de Ville eſt deſtiné pour boucher le paſſage de Wartha.

Si vous trouviez que vous ne puiſſiez point vous ſervir de vos cuiraſſiers, vous n'avez qu'à me le mander, et je ferais aſſez porté de les envoyer à Dohna qui en pourrait faire un meilleur uſage dans l'occaſion préſente contre les Ruſſes.

Je vous mande à cette occaſion-là que Dohna eſt à Landsberg, et qu'il paraît que les Ruſſes veulent ſe partager en deux corps, dont le plus conſidérable paraît ſe raſſembler du côté de Poſnanie, et le plus faible du côté de Tempelbourg. Dohna n'a que trente-cinq eſcadrons de cavalerie et vingt-deux de houzards. Si nous en avons qui nous ſoient inutiles ici, ſoit à vous ou à moi, il eſt juſte de les lui envoyer; c'eſt ſur quoi j'attends votre réponſe, et ſur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 14 juin 1759.

SELON toutes les nouvelles que je reçois, je dois croire que le projet de nos ennemis eſt de faire le ſiège de Glatz; ainſi raſſemblez un peu vos forces, mon ami, du côté de Franckenſtein ', pour être toujours à portée d'occuper le poſte de Warta.

J'écris aujourd'hui à Treskow de vous renvoyer ce bataillon de Blankenſée que vous avez toujours eu avec vous.

Bülow reſtera dans ſon poſte juſqu'à ce que la grande armée de l'ennemi ſe ſoit déterminée dans ſes mouvemens.

Voilà les ſuites d'une guerre défenſive; il faut penſer à cent mille choſes, et faire des projets pour tous les événemens.

Ramin peut retourner à Wartha ſi vous le jugez à propos.

Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenſtein, le 15 juin 1759.

SIRE,

LES treize bataillons et les trois régimens de cavalerie ſe trouveront aujourd'hui à portée ſelon les ordres de Votre Majeſté.

Le

Le général Ramin avec ſes quatre bataillons au poſte de Wartha; le général de Bredow avec les trois régimens de cavalerie à Olbersdorf et Peterwitz.

Le général Schenkendorf avec ſes cinq bataillons et les houzards de Gersdorf reſte près du général Bülow.

Le général Meyer avec ſes dragons et ſes quatre bataillons à Frankenberg et à Baumgarten.

Je ſuis bien aiſe, Sire, que le zèle, la probité et le mérite de d'O vous ſoient connus. Les gens de cette ſorte ſont d'autant plus eſtimables qu'ils ſont rares. Il ſuivra l'exemple de Phocion, s'il a un jour beſoin de cigue *).

Je ne ſaurais vous dire, Sire, ſi j'aurai dans la ſuite beſoin de cuiraſſiers, puiſque je ne ſais ſi le deſtin me conduira à une action de montagne ou de plaine. Je m'en rapporte à votre prévoyance, Sire; ſi vous l'ordonnez, je détacherai un régiment, et vous n'avez qu'à m'indiquer la route qu'il doit tenir.

L. M. FOUQUÉ.

(*) Il eſt difficile de deviner au juſte ce que le général Fouqué a eu en idée en citant l'exemple de Phocion. Il eſt connu que ce général athénien fut condamné à la mort. Ses amis condamnés à partager ſon ſort, burent les premiers dans la coupe qui renfermait le poiſon, & y en laiſſèrent trop peu pour Phocion. Le geolier ne voulut en fournir qu'à raiſon de douze drachmes. Phocion pria donc un de ſes amis de les lui payer, ſe plaignant de ce qu'on ne pouvait pas même mourir à Athènes ſans payer ſa mort. Peut-être que le général Fouqué prévit déjà alors la ſituation périlleuſe où d'O ſe trouva, lorſqu'en 1760 il fut condamné à la mort pour avoir livré Glatz aux ennemis. Il obtint ſa grâce ſur l'échafaud même & fut exilé.

LETTRE DU ROI.

Je ferais bien embarraffé, mon cher ami, de vous dire ce qui arrivera. Tant que l'ennemi refte dans l'inaction, il eft impoffible de le deviner.

Je vois que le but qu'il fe promet de fes opérations eft de prendre Glatz.

Je devine les moyens dont il pourrait fe fervir pour y parvenir; mais il y en a de très-différens, et il ferait très-facile de m'y tromper. Dans cette incertitude il eft difficile de rien démêler, et il faut attendre jufqu'à ce qu'il plaife à fa groffe Excellence*) de déclarer fon projet.

J'attends avec patience quel fera le projet dont cette bénite créature accouchera.

Nous fommes alertes, et nous avons dans notre camp l'oreille dreffée comme un lévrier qui attend que la bête parte de fon gîte.

J'ai beaucoup de mauvaifes nouvelles, un ramas de contes des cabarets de l'armée ennemie, dont je ne vous importune pas. Dès que je faurai des vérités, je vous les manderai.

Fermer avance comme un régent de collège fuivi de fes pédans; peut-être attend-on après lui; mais quoi qu'il en foit, force nous eft de trouver les moyens de nous tirer d'embarras.

Je fais que vous penfez comme moi, et je ne vous dis rien de nouveau.

Adieu, mon cher, je vous embraffe.

FÉDÉRIC.

(*) Le maréchal Daun.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz, ce 24 juin 1759.

SIRE,

Le corps a occupé aujourd'hui matin le camp près de Peterwitz sur un terrein qui n'eſt point enſemencé; la droite vers Peterwitz et la gauche vers Franckenſtein, Baumgarten et Riegersdorf devant le front.

Le général de Ville ſe trouvant encore auprès de Wildſchütz, a détaché quelques troupes de ſon corps par les montagnes vers Landeck.

On débite que ce détachement eſt de cinq mille hommes; mais probablement il n'eſt pas ſi fort.

Pour maſquer la marche il a fait avancer quelques ulans et croates juſqu'à Weiſswaſſer et Reichsſtein. Lorſqu'on fut les reconnaître, on a vu qu'ils ſe retiraient dans les montagnes; mais ils ont enſuite repris leur poſte. Ils ont auſſi occupé Patſchkau.

Selon les avis du général de Treskow, de même que du lieutenant-colonel de Saſs, le général Renard avec ſes troupes légères a enfermé Coſel en-deçà et au-delà de l'Oder.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz, ce 25 juin 1759.

SIRE,

J'ATTENDS avec une extrême impatience l'accomplissement des bonnes nouvelles que V. M. me fait espérer.

Se pourrait-il bien, Sire, que le fils de feu Christian voulût entrer en lice? ne fût-ce d'abord que dans ses parages, encore serait-ce bon. Le premier pas fait conduirait bientôt à un autre.

J'envoie la *Tage-Liste* à V. M. Les brigades de Ramin, Schenkendorf et de Bülow y sont comprises. Il ne manque que 144 hommes au calcul que vous avez fait, Sire, de 60000, en comptant le bataillon Lattorf et ceux de le Noble et Lüderitz.

J'espère que Tauenzien, à qui j'écris, les rendra bientôt complets.

Les *Monats-Listes* suivront demain au colonel Krusemarck.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 25 juin 1759.

J'AI reçu votre lettre du 25 juin, et je vous remercie des listes que vous m'avez envoyées.

Je trouve d'après ce calcul, en comptant officiers, bas-officiers, tambours et artilleurs, que nous fesons ensemble soixante-quatre mille hommes.

L'ennemi a marché, ou du moins il a fait un mouvement aujourd'hui. Je cherche à m'en inftruire, et entre-ci et demain matin je compte favoir exactement de quoi il eft queftion ; rien ne me preffe ni ne m'oblige de me précipiter.

Je ne fuis pas fûr que l'armée de Daun marche et je ne le fuis que d'une partie du corps de Laudon.

A préfent il faut être prêt à tout moment. Je compte apprendre par vous les mouvemens de de Ville, par d'O ceux de Harfch, et par Bülow ceux de Beck; quand j'aurai combiné tout cela, je me déterminerai fur le parti qu'il faudra prendre.

Les bonnes nouvelles que je crois pouvoir vous annoncer, ne viendront jamais de Danemarc.

Je ne fuis pas encore affez au fait de ce qui a marché, et du chemin que cela aura pris; avant de bien éclairer le tout, je ne remue pas, d'autant plus que, quoique l'ennemi faffe, rien ne me preffe. Votre rapport du 24 de ce mois m'a été rendu, et je ferais curieux de favoir fi c'eft de la cavalerie ou bien de l'infanterie que le général de Ville vient de détacher.

Il me paraît au refte qu'il pourrait bien encore s'écouler une quinzaine de jours avant que l'ennemi commençât fes opérations, et ce ne fera qu'alors que nous pourrons nous orienter fur fes véritables vues. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en fa fainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 25 juin 1759.

Beck, à ce que l'on dit, veut tenter fortune du côté de Bülow. Que cela ne vous inquiète pas; c'eſt notre affaire.

Mais je crois que malgré les projets de Daun, il ſe verra obligé de ſe mettre en mouvement le 28 ou le 30.

C'eſt alors que je ſerai attentif à la première marche qu'il fera; elle me découvrira ſon deſſein et me mettra à portée de vous écrire poſitivement ce qu'il faudra faire.

Au moins vous ne m'accuſerez ni d'être inquiet ni impatient, car on nous lanterne bien.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz, ce 26 juin 1759.

SIRE,

Le corps de de Ville occupe encore le camp près de Wildſchütz; il y a de ſes poſtes avancés à Weiſswaſſer, environ de cinq cents croates, quelques houzards et ulans. Patſchkau eſt dégarni de troupes autrichiennes; les patrouilles y vont de part et d'autre.

On dit que le détachement envoyé vers Landeck eſt compoſé d'infanterie, de houzards et de croates, quelques-uns le ſont fort de 5000, les autres de 3000 hommes.

Les déſerteurs arrivés en dernier lieu diſent qu'il n'était que de trois bataillons; mais ils ne ſavent ni les nommer ni dépoſer quelque choſe avec ſureté.

Le fourrage qu'ils font exiger dans la Haute-Siléſie, doit être amaſſé à Neuſtadt.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 27 juin 1759.

Le mouvement de l'ennemi dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre ſe trouve abſolument faux. Les payſans et les marchands de filaſſe l'avaient débité; une groſſe pluie qui empêchait nos patrouilles de voir, les avait ſéduits; quelques officiers crurent voir ce qu'ils ne voyaient point, et leur imagination ſuppléa à la vérité.

Toutes ſes troupes ſont préciſément dans l'endroit où elles ont été; il n'y a rien qui ait remué. Je les amuſe par toutes ſortes de balivernes, que je fais débiter ſelon mon plaiſir; mais je prévois quelque changement vers les derniers jours de ce mois, ou les premiers du prochain.

Dans peu de jours je ſerai en état de vous donner une grande nouvelle. L'ennemi s'était propoſé de commencer ſes opérations le 15 juillet.

Je me flatte que son plan sera bouleversé, et qu'il sera obligé d'en faire encore plus d'un avant de gagner la fin de la campagne.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 29 juin 1759.

L'ENNEMI a marché hier; la grande armée est allée à Jung-Buntzlau; Laudon est campé à Prausnitz; Beck doit être à un endroit qu'on nomme Horzitz; le général Harsch a marché à Jaromirz; leur boulangerie est allée à Teuschbrod.

Je vous avoue que j'ai de la peine à m'imaginer ce que tout cela signifie.

En attendant vous pouvez envoyer une couple de centaines de dragons et autant de houzards à Glatz pour éclaircir davantage tout ceci.

Je pousserai demain une avant-garde auprès de Trautenau pour être informé de ce qui se passe et pour tâcher de tenir ces gens-ci en échec autant que cela durera.

Dohna a marché contre les Russes; ceux-ci forts de quelques trente mille hommes sont partagés en trois corps.

Dohna marche sur celui du milieu à Nakal, et comme son opération me paraît infaillible, je vous annonce d'avance les bonnes nouvelles qui doivent arriver.

Je viens de prendre Schatzlar, où nous avons fait prisonniers un capitaine de cavalerie, trois hou-

zards, quelques officiers et environ cent pandoures.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz, ce 30 juin 1759.

Je vous félicite, Sire, de la retraite de l'armée autrichienne et de l'avantage que Votre Majesté a eu d'avancer et d'occuper Schatzlar.

Si elle ne me donne pas la clef de cette énigme, je pourrai bien moins la deviner.

Cependant, selon mes conjectures, je crois que le maréchal Daun cherche à éloigner V. M. du poste avantageux qu'elle occupe, ou que le prince Henri a fait diversion en Bohème, ce que V. M. saura mieux que moi.

J'ai détaché promptement le capitaine Szaley avec cent-vingt houzards et deux cents dragons vers le comté de Glatz, et je l'ai pourvu des directions nécessaires par rapport aux nouvelles qu'il doit nous donner.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI

ce 30 juin 1759.

Je vous envoie tout le détail de la marche que l'ennemi a faite. Vous verrez de quelle ruse grossière il se sert pour nous tirer de notre poste, mais il ne réussira pas.

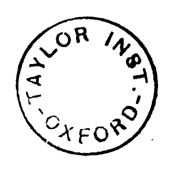
J'ai envoyé aujourd'hui Wedel à Trautenau pour l'observer et apprendre les nouvelles de ce qu'il fait; et je pousse Seidlitz jusqu'à Lahn, pour enlever le détachement des ennemis qui marche par Bœhmisch-Eiche.

J'ai cru qu'il était nécessaire de vous mettre au fait de tout ceci, pour que vous soyez au fait de tout ce qui se passe.

Dans cette situation Bülow n'étant pour rien à Tannhausen, je l'ai fait venir ici, laissant cependant le bataillon franc et le colonel Gersdorf au même poste, qui a ordre de faire ses rapports à vous et à moi.

Adieu, mon cher, dès qu'il y aura quelque chose qui en vaudra la peine, je vous le marquerai incontinent. Je vous embrasse de tout mon cœur.

FÉDÉRIC.



LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz, ce 1 juillet 1759.

SIRE,

APRÈS tous les mouvemens que les Autrichiens viennent de faire, je crois que de deux partis ils en prendront un, ou peut-être tous les deux à la fois, ſavoir, de marcher à toute force vers la Saxe, ou de détacher un corps vers la Marche de Brandebourg.

Le tout ira au mieux pourvu que Dohna puiſſe bientôt parvenir à battre les Ruſſes.

Suivant le rapport des déſerteurs du corps de de Ville, on y a reçu depuis huit jours trente canons de douze, ſix et trois livres, cinq obus, mais point de mortiers.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 2 juillet 1759.

IL ne faut pas s'impatienter ſitôt, mon cher. Le projet de Daun a été combiné avec les manœuvres que les Ruſſes doivent faire; or je compte qu'hier Dohna aura renverſé un de ces corps; je n'en puis être inſtruit que le 3 ou le 4.

Ceci dérange tout le grand plan de Daun; il marche ſur Reichenberg; Jahnus eſt à Prausnitz, Harſch à Jaromirz, Beck à Skalitz.

J'ai envoyé Seidlitz à Lahn ; les ennemis prendront le chemin de Marck-Liſſa.

J'ai deux points principaux à obſerver, l'un eſt de couvrir Landshut, l'autre eſt d'empêcher qu'on me coupe de Glatz : voilà ce qui m'occupe à preſent ; cela eſt très-difficile, mais ni plus ni moins il faut tâcher d'en venir à bout.

Les canons de de Ville ne ſont que de l'artillerie de campagne. Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz, ce 2 juillet 1759.

SIRE,

Les trois régimens de cavalerie de Seidlitz, Bredow et Vaſold, ſe ſont mis en marche, et entreront aujourd'hui à Bœgendorf près de Schweidnitz.

Les détachemens du margrave Henri et de Ramin ſe ſont pareillement retirés et marcheront aujourd'hui juſqu'à Hohen-Giersdorf ; demain ils arriveront à Landshut.

Le capitaine de Szaley avec cent-vingt houzards de Gersdorf et le détachement de deux cents dragons qui ont été envoyés il y a deux jours à Glatz, ont pareillement reçu ordre de retourner à leurs régimens.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 3 juillet 1759.

J'AI reçu, mon cher, votre rapport du 2 de ce mois. C'est très-bien que vous m'envoyez les régimens entiers, selon ce que je vous ai écrit moi-même; car s'ils étaient affaiblis par des détachemens, ils ne rendraient pas de trop grands services.

Vous avez le régiment de Werner que vous pourrez employer pour les détachemens nécessaires. Au reste le général Laudon est arrivé à Reichenberg, et s'y est joint au général Wehla.

Je compte apprendre aujourd'hui, si la grande armée ennemie a suivi le général Laudon, ou si elle se trouve encore près de Jung-Buntzlau.

Dans cette circonstance, il ne faut aller que pas à pas: la précipitation serait très-périlleuse. J'attends du lieutenant-colonel d'O des nouvelles précises, s'il y a quelques troupes aux environs de Jaromirz.

Nos gens ont été hier jusqu'à Kœnigshoff; ils ont trouvé à peu-près huit à dix régimens.

Beck se tient auprès d'Arnau; et c'est pourquoi je pense qu'il ne sera pas trop difficile au lieutenant-colonel d'O de découvrir si le général Harsch a laissé quelque chose derrière lui près de Jaromirz, ou si tout son corps a marché avec lui à Kœnigshoff. Il est très-nécessaire que je sache tout cela pour pouvoir m'y régler; car dès que je vois que l'ennemi s'approche de Kœnigshoff et que le fort de l'armée

ennemie marche vers Friedland, il faudra dans ce cas attirer à vous les bataillons qui se trouvent dans la province de Glatz. Si c'est moi qui me réunis à d'O, vous camperez de nouveau près de Landshut au même lieu que vous avez occupé autrefois. Mais avant de rien entreprendre, attendez des ordres plus positifs. Je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 4 juillet 1759.

COMME je suis certain à présent que les forces des Autrichiens se sont tournées du côté de Kœnigshoff, il sera nécessaire de prendre nos arrangemens d'après tout ceci.

Vous aurez la bonté d'attirer à vous toute la brigade de Ramin et de marcher de façon que vous soyez ici le 7.

Il y a une chose que j'ai sur le cœur et que vous pourriez faire exécuter encore : ce serait d'envoyer le Noble à Scharffeneck et à Politz, pour faire détruire toutes les fortifications de ces gens-là à Hutberg ; et en revenant de-çà il pourra détruire toutes les redoutes et abatis qui sont auprès de Bergicht et de Wernersdorf.

Je prends ces précautions d'avance, afin qu'ayant ruiné tous ces postes-là, supposé que l'ennemi voulût faire le siège de Glatz, nous puissions avoir l'entrée du côté de Braunau libre.

Je partirai demain d'ici pour Lahn avec ma grosse avant-garde, et je vous laisserai ici encore quatre bataillons, savoir : la brigade de Schenkendorf, avec les bataillons francs d'Angenelli et de Lüderitz.

Le poste que j'ai occupé avec l'armée ne vous convient pas, parce qu'il est trop étendu, et je crois que vous reprendrez vos anciennes redoutes.

Je vous laisserai demain ici des obus et du canon. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Les forces de l'ennemi étant à Kœnigshoff, il faut que vous veniez ici : vous pouvez marcher ce soir.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz, le 4 juillet 1759.

SIRE,

SUIVANT les ordres de V. M. j'attire à moi aujourd'hui la brigade de Ramin.

Demain à la pointe du jour je partirai, après-demain, le 6, je serai avec l'avant-garde à Landshut, le corps suivra et s'y trouvera le 7.

Les patrouilles qui ont été à Weisswasser rapportent que le corps de de Ville est sorti aujourd'hui du camp de Wildschütz, et a pris sa marche vers Goldenstein.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Waldenburg, ce 5 juillet 1759.

SIRE,

Je viens d'arriver ici avec deux bataillons de grenadiers et quelques houzards : demain vers midi je ferai à Landshut. Le corps qui eſt aujourd'hui aux environs de Leutmannsdorf, prendra demain ſes quartiers ici, et ſe rendra après-demain, le 7, au camp de Landshut.

La lettre reçue de V. M. j'ai d'abord envoyé le Noble avec ſon bataillon vers Braunau et Politz, pour détruire dans ces contrées les abatis et retranchemens des Autrichiens : cent houzards de Werner l'accompagnent.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, les 7 et 8 juillet 1759.

SIRE,

Je ſuis arrivé ici hier matin à 8 heures avec mon avant-garde ; tout le corps a occupé ce camp aujourd'hui à midi.

Il eſt encore entré hier des Autrichiens à Schatzlar, et tout le corps de de Ville a pris route vers Freywalde..

J'entretiens

J'entretiens une correſpondance continuelle avec le général de Treskow et le lieutenant-colonel d'O. Ils m'ont écrit hier tous les deux, ce que le premier a marqué à Votre Majeſté du général de Ville; ce qui eſt encore confirmé par d'autres nouvelles; et l'on y ajoute que le même corps doit ſe joindre au général Harſch.

On dit qu'une partie du corps de ce général s'eſt avancée juſqu'à Trautenau.

J'en attends des nouvelles plus certaines par des exprès que l'on a envoyé.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI

au camp près de Lahn, ce 10 juillet 1759.

J'AI reçu, mon cher général, votre rapport du 8 juillet, et je vois à préſent bien clairement que j'ai très-bien fait de vous envoyer le régiment de Neifs, parce que rien ne ſe paſſera de votre côté, et qu'en cas qu'il y fallût des troupes, nous aurons toujours le chemin ouvert pour y en renvoyer.

Daun eſt à Marck-Liſſa, Laudon auprès de Greiffenberg. Je ſerai obligé de raſſembler toutes mes forces pour les combattre; ainſi vers le temps de la déciſion, que je mets juſqu'au 15, je ſerai hors d'état de vous aſſiſter.

Je compte à de Ville 10,000 hommes, et à Harſch 12,000; ainſi, avec le renfort du régiment de

Mofel, vous aurez à peu-près 19,000 combattans; et par la bonté de votre pofte, vous pourrez leur réfifter.

Je fuis votre bien affectionné roi.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 9 juillet 1759.

SIRE,

Le colonel le Noble eft arrivé ce matin dans notre camp de fon expédition de Friedland.

Il a détrüit toutes les fortifications et abatis qu'il a trouvés aux environs de Politz, Hutberg, Potifch et Bergicht.

Mais plus de deux mille pandoures et houzards s'étant montrés hier fur les hauteurs de Politz, et quelques partis ennemis avançant jufqu'à Wernersdorf, pour le couper du côté de Halbftadt, il s'eft retiré la nuit paffée, et a été obligé d'abandonner une redoute d'où l'ennemi a chaffé les ouvriers.

On rapporte de Friedland qu'on y a vu ce matin quatre cents pandoures, dragons et houzards, qui ont pris le bourguemaître et deux fénateurs, parce qu'on n'a pas pu leur livrer d'abord la quantité de vin, de brandevin et de viande qu'ils demandaient.

Dix à douze régimens campent auprès de Trautenau fous les ordres du général Harfch, qui y eft arrivé le 6.

Des gens de Starckſtadt ont aſſuré qu'il eſt paſſé hier un corps par Starckſtadt pour aller à Politz.

Il paraît par ces rapports que le corps de Harſch approche de nous.

Ces nouvelles viennent d'être confirmées par une lettre que le général Jahnus m'a envoyée hier de Schatzlar par un trompette.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

au camp de Schenk-Seiffen,
ce 10 juillet 1759.

MON cher général, j'ai reçu votre rapport du 9 de ce mois; il faut à préſent que vous ſongiez comment vous pourrez chaſſer les pandoures et les houzards de ces contrées, pour les empêcher de nous prendre en flanc.

Il me ſemble que l'ennemi perdrait bien l'envie d'avancer ſi vous aviez un poſte léger contre lui. Je ſuis, etc.

Il faut que vous faſſiez plus le méchant, et que vous ne ſouffriez pas que l'ennemi ſe loge à votre barbe à Friedland.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 10 juillet 1759.

SIRE,

Le poste que le corps occupe est très-bien situé, et il y a espérance qu'il pourra se maintenir contre le général Harsch. Supposé qu'il envoyât un détachement du côté de Braunau et de Friedland, les circonstances ne permettront point d'y opposer un détachement contraire et de séparer le corps; ce détachement étant toujours exposé à être coupé, il faudrait que je le renforçasse.

Cependant suivant les ordres de Votre Majesté, j'ai posté près de Friedland trois cents hommes des bataillons francs, et cent houzards sous le commandement du lieutenant-colonel Lüderitz.

J'apprends par différents rapports, que le parti ennemi qui a été hier à Friedland, s'est retiré du côté de Schœmberg; et qu'il a reçu hier un renfort d'infanterie et de cavalerie.

Un exprès a rapporté que les villages limitrophes situés dans le Braunau, Adersbach, Merkelsdorf, Wackelsdorf, Wernersdorf, Neusorge, Halbstadt et Ruppersdorf sont occupés par l'ennemi.

Trois houzards autrichiens ont annoncé ce matin à Schœmberg qu'il y entrerait aujourd'hui un bataillon de pandoures et quatre cents houzards qui étaient à Bartelsdorf.

On a rapporté encore de Liebau que les Autrichiens postés au Rehhorn, se renforcent toujours plus.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 11 juillet 1759.

Vous voulez, mon cher, attirer l'ennemi dans le piège; mais vous vous y tromperez; il ne vous attaquera pas, et veut vous bloquer.

Il faut faire le méchant, et à la première occasion tomber sur le corps d'une troupe mal postée, et lui bien frotter les oreilles.

On m'assure aujourd'hui que Daun se retranche auprès de Marck-Lissa. Je ne sais pourquoi; car certes, je n'ai aucune intention de l'attaquer là-bas.

Si l'ennemi veut pénétrer avec toutes ses forces par Friedland, marchez-lui à dos. Vous avez le chemin par Conradswalde libre, et vous avez les hauteurs de Friedland dans les bois jusqu'à Cider.

Vous ne pouvez rien faire à Rehhorn, mais du côté de Schœmberg le cas est très-différent. Enfin je vous laisse maître de faire ce que vous jugerez convenable, et je vous dis mes idées, parce que le terrein de ces contrées m'est fort connu.

J'ai ici un camp très-fort; en cas de nécessité je puis détacher quatre bataillons et dix escadrons, sans que ni plus ni moins de cent mille hommes puissent m'entamer; ainsi n'ayez point d'inquiétudes pour moi.

Les Russes crient comme des enfans; les pauvres petits n'ont que quarante mille hommes, et Dohna, à ce qu'ils assurent, les empêche de se remuer.

On dit que Daun veut envoyer par la Lusace un détachement à leur secours; mais on oublie

que mon frère eſt très à portée d'échiner ce détachement avant qu'il arrive.

Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 13 juillet 1759.

SIRE,

On vient dans ce moment de me rapporter de Schœmberg que les Autrichiens ſont dans l'intention de s'avancer demain en trois colonnes, et d'attaquer le poſte que j'occupe.

L'une de ces colonnes doit venir par Friedland, l'autre par Schœmberg, et la troiſième par Liebau.

Les villages limitrophes ſont remplis de houzards, d'ulans et de pandoures.

Le lieutenant-colonel de Lüderitz me fait ſavoir de Friedland que plus de deux mille hommes, houzards, pandoures et infanterie hongroiſe, s'avancent pour l'attaquer. Je lui ai ordonné de ſe retirer ſans attendre leur attaque. Je les recevrai de mon mieux, s'ils viennent de ce côté-ci.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 14 juillet 1759.

SIRE,

Le résultat de tous les mouvemens des Autrichiens est, qu'hier au soir vers six heures ils ont attaqué de trois côtés à la fois le poste de Friedland. Le lieutenant-colonel de Lüderitz a été averti de leur arrivée.

Quoique je lui eusse dit de bouche et fait savoir par écrit et à lui et au capitaine de Rosenkrantz, que si un parti plus fort d'ennemis les attaquait, ils eussent à se retirer par le bois; il a cependant attendu l'attaque dans son poste et a voulu se défendre.

Les Autrichiens de leur côté l'ont attaqué subitement par devant et par les deux flancs; ils ont entièrement dispersé le détachement de trois cents hommes des bataillons-francs et en ont fait plusieurs prisonniers: peu s'en sont retrouvés jusqu'à présent. On dit que le colonel Lüderitz a péri.

Le détachement de houzards du capitaine de Rosenkrantz est presque tout entier chez nous: il n'en manque que six hommes.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

au camp de Schmottseiffen,
ce 17 juillet 1759.

Je suis fâché, mon cher général, d'apprendre par votre rapport du 12 de ce mois, que le lieutenant-colonel Lüderitz a si mal exécuté vos ordres dans son poste auprès de Friedland.

Ne souffrez nullement que l'ennemi occupe ce poste; au contraire, il faut absolument le rechasser loin de vous. Vous pourrez le prendre en flanc par le chemin de Conradswalde, et l'envoyer se promener autre part.

Il me paraît que l'ennemi vous a fait accroire qu'il allait vous attaquer aujourd'hui pour vous empêcher de secourir le poste auprès de Friedland. Sans doute que par cet accident les deux bataillons francs de Wide sont devenus inactifs pour deux ou trois mois. Faites frayer un chemin aux bataillons francs et abattre le reste des passages, de sorte qu'on ne puisse les attaquer par derrière.

Au reste, je n'ai laissé dans ce poste que cent hommes, qu'il sera d'autant plus commode de retirer. Je suis, etc.

Il faut absolument avoir revanche, et laver cet affront dans le sang des ennemis.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 15 juillet 1759.

SIRE,

Les Autrichiens n'ayant point occupé le poste de Friedland, se sont retirés avant-hier dans leurs villages limitrophes Merkelsdorf, Adlersbach, Weckelsdorf et Wernersdorf.

Je ne puis pas les empêcher de pousser leurs patrouilles jusqu'aux environs de Friedland; mais Votre Majesté peut être persuadée que je ne souffrirai point que l'ennemi occupe ce poste, et que je profiterai de toutes les occasions où je pourrai faire quelque bon coup.

Si cependant un détachement ennemi voulait pénétrer près de Friedland pour marcher dans les montagnes, je ne m'y opposerais point, je tâcherais plutôt de les couper dans leur retraite.

Du détachement des bataillons francs, deux officiers, cinq bas-officiers et cent quarante hommes sont arrivés ici; peut-être s'en trouve-t'il encore beaucoup de cachés dans les montagnes. Les six houzards qui manquaient ont aussi reparu.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, le 16 juillet 1759.

SIRE,

Si les ennemis commencent à ſe retrancher et à tirer des parallèles du côté de Votre Majeſté, ils font des démonſtrations différentes de ce côté-ci.

Ils ont ordonné des travailleurs ſur ma droite vers Kölben et les Græntzbauden vis-à-vis de Schmiedeberg pour en faire ouvrir les abatis, feſant courir le bruit d'y vouloir pénétrer.

Jahnus et Simbschen ſe trouvent à Golden-Elſe, Schatzlar et environs, d'où le premier m'a envoyé une lettre du lieutenant-colonel de Lüderitz, qui eſt priſonnier à Trautenau, où Harſch et de Ville ont leur quartier avec la plus grande partie de leurs troupes.

Ils y ont reçu un renfort d'artillerie de trente pièces. Ils ont détaché un régiment de dragons et deux bataillons de pandoures qui ſe tiennent aux frontières de Merkelsdorf et Weckelsdorf. Ils commencent à ouvrir les chemins pour y conduire du canon, et à réparer les abatis et les retranchemens que le Noble y avait détruits en partie, et pouſſent leurs patrouilles juſqu'aux environs de Friedland.

J'ai été reconnaître ce matin au-delà de Schœmberg vers Bertelsdorf et Adlersbach, et j'ai trouvé qu'il n'y a pas moyen d'y parvenir. Nous y avons trouvé des poſtes de dragons, houzards et pandoures ſur la hauteur des montagnes ; rien n'en eſt deſcendu pour nous pourſuivre.

Je crois, Sire, que par ces mouvemens ils tâchent de m'engager à des détachemens, pour attaquer ensuite ce poste avec leurs forces, dont je n'appréhende rien, tant que le corps qui y est l'occupera. Le régiment de Mosel est arrivé ce matin.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

au camp de Schmottseiffen,
ce 18 juillet 1759.

J'AI reçu votre rapport du 16 de ce mois. Quand je calcule bien les forces de l'ennemi, et les comptant bien haut, je ne saurais faire monter tout ce corps qu'à dix-huit mille hommes; or, dix-neuf mille hommes qui se défendent contre dix-huit mille hommes dans un bon poste, doivent y trouver certainement de grands avantages.

Je connais votre position, parce que j'y ai été assez long-temps, et j'en ai étudié tous les détails; vous ne pouvez attaquer ni le poste de Schatzlar, ni celui de Trautenau; vous ne pouvez point pénétrer par Altdorff: c'est un coupe-gorge.

L'ennemi a si bien détruit le chemin qui va à Bœhmisch-Johrsdorf par de grands carreaux de pierres qu'il y a jetés, que vous n'y sauriez monter, sans que les houzards mettent pied à terre et conduisent leurs chevaux par la bride.

Le poste de Bergicht pourrait à toute force se prendre; mais cela coûterait du monde, et le jeu ne vaudrait pas la chandelle. Il n'y a pour vous

que des embuſcades; mais il faut les faire fortes, afin que ſi l'ennemi tente quelque choſe, comme il ne manquera pas de le faire, on puiſſe le bien frotter.

Si quelques troupes vont du côté de Paſs, il faut d'abord leur en envoyer à dos.

Vous êtes plus fort en infanterie que ces gens-là. Leur cavalerie ne peut preſque point agir dans toutes ces contrées; s'ils viennent avec deux mille hommes, détachez-en quatre mille à leur dos.

Les embuſcades que l'on peut dreſſer, ſont premièrement dans ce chemin qui va de Liebau à Lindenau, dans la trouée des quatorze Nothhelfer aux environs de Scherffenberg, et dans les bois qui ſont du côté de Friedland.

Vous êtes obligé d'avoir néceſſairement quelques poſtes mobiles.

Par exemple: vous ne pouvez pas vous diſpenſer d'en avoir du côté de Weiſsbach ſur les hauteurs.

Imprimez bien à ces poſtes qu'ils ne ſont que pour avertir, et qu'un officier qui y attendra l'ennemi mal à propos ſera mis au conſeil de guerre et puni.

Pour vous mettre au fait du projet de l'ennemi et de ſes retranchemens, je vous expliquerai ce que cela ſignifie.

Daun a attiré Gemingen à lui, qui avec environ ſept mille hommes avait été détaché à l'armée de l'Empire, et il s'eſt fait retrancher un camp entre Lauban et Marck-Liſſa.

Je crois qu'il y entrera ce ſoir. Quoique Dohna ſe ſoit fort mal conduit vis-à-vis des Ruſſes, ſon paſſage de la Wartha a fait jeter les hauts cris à Soltikow, qui ſe croit coupé de Thorn. Il demande des ſecours à toute force.

La cour de Vienne a résolu d'envoyer un détachement de treize mille hommes à son secours.

Laudon doit commander ce détachement-là, et doit marcher par Sagan sur Crossen, y passer l'Oder, et tâcher ainsi de se joindre aux Russes.

J'ai détaché hier le prince de Würtemberg avec six bataillons, deux régimens de dragons et de houzards de Buntzlau.

Mon frère Henri marchera en droiture à Sagan pour peloter ce détachement en chemin, et l'envoyer promener par le chemin qu'il est venu.

Tant que Daun restera à Lauban et que je tiendrai ce camp ici, je serai suffisamment en force pour me soutenir.

Mais si on lui renvoie Laudon battu, je crois qu'il voudra tenter de ce côté-ci l'entrée en Silésie. Si cela arrive avant que le prince de Würtemberg puisse me joindre, je serai obligé d'emprunter de vous trois bataillons d'infanterie et le régiment de dragons, dont je vous réponds que je ferai un bon usage.

Mais si Daun veut se borner à rester dans ses retranchemens, je ne vous demanderai pas un chat. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Vous voyez à présent, mon ami, de quoi il est question; Daun n'entreprendra rien, à moins qu'il n'ait dégagé les Russes et c'est de quoi je me flatte de l'empêcher.

Alors la cour de Vienne, ou peut-être le désespoir, l'obligera à prendre d'autres mesures.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 17 juillet 1759.

SIRE,

Je crois qu'il s'agira ici d'une attaque générale, et que Harſch, de Ville et Jahnus tenteront l'affaire.

Jahnus eſt arrivé cette nuit à onze heures près de Schœmberg et du Liebau avec un corps de deux bataillons de grenadiers, deux mille pandoures, quatre eſcadrons de houzards, un poulk d'ulans, le régiment de cuiraſſiers de Birkenfeld, les régimens de dragons de Modène, Saxe-Gotha et Saint Ignon, et un eſcadron de prince Charles dragons.

J'ai été les reconnaître ce matin: et j'ai pouſſé d'un côté au-delà de Liebau et de Dittersbach, et de l'autre côté de Gruſſau, juſqu'à Ullersdorf, où il a appuyé ſa gauche dans les montagnes d'Ullersdorf, et ſa droite derrière Schœmberg.

Mon projet était fait pour l'attaquer demain par ſa gauche, mais tout continue à marcher par deux colonnes, la première par Petersdorf et Bertelsdorf vers Schœmberg et l'autre par Schatzlar vers Liebau.

Le détachement qui était entre Merkelsdorf et Weckelsdorf derrière Friedland, s'eſt avancé aujourd'hui, et a pris poſte près de Conradswalde.

Par ces diſpoſitions je me vois un peu reſtreint; je tâcherai de reconnaître demain ce qui en eſt, et de profiter de ce que l'occaſion préſentera.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 18 juillet 1759.

Il y a grande apparence que ce ne ſont que des démonſtrations de l'ennemi que cette bravade de marcher à Liebau, Schœmberg et Conradswalde.

Je parie que Harſch ne vous attaquera pas, et ſe retirera après-demain.

Ces gens ne ſont pas aſſez en force pour bruſquer un poſte auſſi redoutable que le vôtre.

Ceci ſe fait dans l'intention de m'obliger à vous envoyer un détachement, et à ne rien envoyer contre Laudon, qui eſt parti hier au ſoir pour Sagan.

Le Prince de Würtemberg le dévancera, et je ne ferai pas un mot de ce que Daun voudrait me faire faire.

Adieu, mon ami, vous aurez une bonne affaire d'arrière-garde avec ces gens-là.

Pour ceux de Schœmberg, il ne faut les ſuivre qu'eu peu au-delà de Schœmberg, et non pas juſqu'à Bertelsdorf, ceux de Liebau juſqu'à la croix, et juſqu'à Schwartzwaſſer par les deux plateaux, ſavoir par le gibet Liebau et par les hauteurs à gauche de Dittersbach, pour ceux de Conradswalde vous pouvez les maltraiter plus que les autres.

Adieu, mon cher, voilà tout ce que je puis vous dire, je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

P. S. J'apprends que vous dites à tout le monde que l'ennemi eſt fort de quarante mille hommes; cela me déplaît fort: 1°. parce que cela n'eſt point

vrai, et qu'il ne l'eſt que de dix-huit mille hommes; 2°. parce qu'il ne faut point intimider nos gens, qui ne ſont que trop timides naturellement.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 18 juillet 1759.

SIRE,

Les corps combinés des généraux Harſch, de Ville, Jahnus et Simbschen ſont tous poſtés près de Schœmberg, l'arrière-garde y eſt arrivée cette nuit.

Selon le rapport des déſerteurs, ce corps doit monter à 40,000 hommes, et être pourvu d'un train d'artillerie de 60 pièces.

Selon mon calcul ce corps des ennemis ne peut monter qu'à 30,000 hommes.

Aujourd'hui à deux heures du matin, je me ſuis mis en marche avec les bataillons francs et deux bataillons de grenadiers pour reconnaître la poſition des ennemis, mais un brouillard aſſez épais, qui dura juſqu'à neuf heures, m'a empêché de faire une exacte découverte de leur camp.

Les poſtes avancés de l'aile gauche ont été repouſſés juſque dans leur camp; l'on en a pris quelques-uns.

Les grenadiers et 2000 pandoures ſont venus pour les ſoutenir, mais mon intention n'étant pas de m'engager avec eux, nous nous ſommes retirés en bon ordre dans notre camp.

Quelques déſerteurs ont rapporté que l'intention du général Harſch était de nous attaquer demain

dans

dans notre poste ; d'autres au contraire pensent que son intention est de couper à notre corps d'armée la communication avec Schweidnitz.

Le détachement qui s'est avancé jusqu'à Conradswalde, y est encore posté, et a été renforcé, à ce qu'on dit, par trois régimens de dragons saxons.

S'ils fesaient quelques détachemens pour nous couper la communication de Schweidnitz, je ne me trouverais pas en état de rien détacher de mon corps d'armée, sans me dégarnir soit d'un côté ou d'autre.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 20 juillet 1759.

L'ENNEMI a fait de ce côté-ci beaucoup de mouvemens; je ne puis encore vous dire positivement à quoi il vise.

Cela m'oblige d'agir avec circonspection pour être en force et en état de lui tomber sur le corps, s'il veut entreprendre quelque chose.

Laudon a été détaché; j'ai fait courir après lui; il est revenu et le prince de Würtemberg le repousse de même.

On ne saurait vous couper de Schweidnitz; quelques partis qui se glissent dans les montagnes, ne sont pas une affaire importante; ils ne peuvent nuire; il faut penser ici aux grandes choses, et négliger les bagatelles.

Je parierais presque ma tête que l'ennemi ne vous attaquera pas, et tant que vous êtes dans ce poste, il y pensera plus d'une fois avant de vouloir pénétrer à votre barbe vers Schweidnitz.

Je ne puis rien détacher sans risquer toute la boutique.

Vous verrez dans peu de jours que tout ceci s'éclaircira.

Adieu, mon cher, ne voyez pas tant de forces; l'ennemi ne peut avoir, en comptant au plus fort, que 20,000 hommes.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 21 juillet 1759.

Le général Laudon est retourné à l'armée autrichienne, et le prince de Vürtemberg est revenu à Buntzlau. Selon mes nouvelles, l'armée autrichienne manque de fourrage, parce qu'elle fourrage le verd. La contrée où elle se trouve n'est pas assez abondante pour qu'elle puisse y subsister long-temps; ainsi je crois qu'en prenant encore huit jours de patience, leur grand train de chevaux les obligera de décamper. On prélude déjà près de Landscron. Dès qu'ils se retireront, j'enverrai d'abord un bon détachement à vos voisins de Friedland.

Voilà tout ce que je puis vous dire jusqu'à présent de ce qui se passe de ce côté.

L'ennemi ne vous attaquera point, ni ne viendra

à moi tant que nous resterons dans notre position actuelle ; mais il faut se tenir ensemble, et nous n'avons garde de rien détacher. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 21 juillet 1759.

SIRE,

Tout le corps du général Harsch s'est mis en marche la nuit passée ; et ce matin il a pris sa route vers Conradswalde, Schwarzwalde et Witgendorf.

J'ai aussi-tôt détaché le général Ramin avec deux bataillons, quelques dragons et houzards vers Forst ; mais il n'y a pu parvenir, tous les environs de Forst de ce côté-ci étant occupés par les ennemis.

J'ai détaché le général Schenkendorf avec un bataillon et cent chevaux du côté de Liebau, il a dirigé sa marche par Ullersdorf et Schœmberg.

Je les ai suivis en personne avec deux bataillons et trois cents chevaux jusqu'au-delà de Gürtelsdorf ; mais l'arrière-garde était si bien postée au-delà de Gürtelsdorf, qu'il m'a été impossible de l'entamer.

Nous nous sommes canonnés pendant une couple d'heures avec perte de quelques hommes, et nous avons fait de notre côté une vingtaine de prisonniers.

En général ils ont su si bien couvrir leur marche, qu'on ne saurait deviner si leur dessein est d'aller à Freybourg, ou à Friedland.

En cas qu'ils marchent ſur Friedland, je crois qu'ils ſont intentionnés d'aller à Glatz.

Il ſe peut auſſi qu'ils s'y arrêteront dans le deſſein d'attaquer ce poſte du côté de Hartmannsdorf. Dans ce cas auſſi je m'attends à les bien recevoir.

Je ſouhaiterais d'avoir un plus grand nombre de canons à leur oppoſer, leur arrière-garde m'ayant attaqué avec un train de quinze pièces, pendant que je n'en avais que ſix. Ildoit y avoir à Schweidnitz ſix canons de douze livres.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 22 juillet 1759.

J'AI reçu votre lettre du 21 de ce mois. Les mouvemens que l'ennemi fait ne peuvent tendre qu'à vous faire ſortir de votre poſte ; leur deſſein n'eſt certainement pas d'aller à Glatz.

Mais je crois qu'ils ont intention de ſe mettre avec toutes leurs troupes entre vous et Schweidnitz.

Mais ils pourraient en être la dupe, car ſi un corps tant ſoit peu conſidérable de vos troupes ſe met dans un poſte inattaquable ſur de hautes montagnes, entre Friedland et Griſſau, vous pouvez leur intercepter toute la communication de leurs magaſins ; leur armée ſans pain ſera bien obligée de décamper.

Mais avant de prendre ce parti, il faut voir s'ils n'auraient pas intention de vous attaquer du côté de Hartmannsdorf.

N'allez point avec des détachemens si faibles. Deux bataillons et trois cents chevaux, cela est trop peu pour entamer une arrière-garde ; il faut du moins prendre six bataillons, sept ou huit canons, et cinq ou six cents chevaux.

Voilà du moins ce qu'il faut pour cela. Les canons de six livres sont à Schweidnitz ; mais je ne crois pas que vous puissiez les faire venir actuellement, ce serait trop hasarder.

Si cela paraît en venir à une action là-bas, et qu'il ne paraisse point qu'il se passe quelque chose ici, je pourrais vous prêter Krokow avec ses trois bataillons et deux escadrons pour quelques jours.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

P. S. Je crois que nous aurons bientôt la nouvelle d'une bataille avec les Russes.

LETTRE DU ROI

ce 22 juillet 1759.

L'ENNEMI a détaché aujourd'hui le général Beck avec 4000 hommes à Neustadt.

Comme je suppose qu'il marchera de-là à Trautenau, je fais partir d'ici ce soir un détachement qui relevera Krokow à Hirschberg, savoir trois bataillons d'infanterie et deux escadrons de houzards pour occuper le poste de Landshut, et vous donner, en

ças que cela puiſſe ſe faire, la facilité de marcher avec tout votre corps pour attaquer l'ennemi et déranger ſes projets ; vous pourrez au moins lui venir à dos, et lui couper les ſubſiſtances du côté de la Bohème ; ou peut-être pourrez-vous tomber ſur un de ſes corps qui ſera le plus à votre portée, et le battre comme il faut. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 22 juillet 1759.

SIRE,

AUTANT que j'ai pu reconnaître ce matin, le corps du général Harſch s'eſt poſté ſur les hauteurs près de Schwarzwalde et Conradswalde vers Friedland. Les hauteurs et les bois ſont tellement garnis de pandoures et d'autres troupes légères qu'il eſt impoſſible d'y aller reconnaître ou d'y faire avancer les patrouilles.

On ne ſaurait juſqu'à préſent deviner leur deſſein.

On dit qu'une partie de pandoures et de houzards eſt reſté poſtée près de Schatzlar et de Golden-Elſe. On dit encore qu'il s'y joindra de l'infanterie ; mais j'attends que cette nouvelle ſe confirme.

Le général d'Angenelli vient dans ce moment de me rapporter qu'il a trouvé un détachement ennemi fort d'environ dix bataillons campé derrière Kœnigshayn près de Schatzlar.

Le magiſtrat de Liebau me mande que cinq régimens d'infanterie et de cavalerie réguliers campent ſur les hauteurs de Reiſſen derrière Schatzlar, ſans compter les troupes qui ſont à Kriensdorf, Schatzlar et Lampersdorf.

Un autre corps doit être poſté ſur les hauteurs derrière Bernsdorf près d'Elſe, s'étendant juſque vers Trautenau, ce qui vient d'être confirmé par un rapport de Schœmberg. Votre Majeſté pourra le voir plus en détail dans l'incluſe ci-jointe.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 22 juillet 1759.

SIRE,

Le corps ennemi du général Harſch eſt décampé cet après-midi de Schwarzwalde et Conradswalde, et eſt marché ſur deux colonnes.

J'ai été d'abord reconnaître ce qui ſe paſſait aux environs de Witgendorf, Forſt et Hartau, et j'ai vu qu'une de leurs colonnes marchait vers Gottesberg et l'autre vers Friedland ; demain j'attends là-deſſus des rapports plus circonſtanciés.

Une lettre du général Wolfersdorf au général de Ville, interceptée par nos houzards près de Conradswalde, m'apprend que le général Harſch ſe trouvant malade, eſt parti pour Jaromirz et ſe rendra enſuite à Kœnigsgrætz.

Le général de Ville a pris le commandement du corps ennemi.

Suivant le contenu de la même lettre, le général Wolfersdorf avec un corps de huit mille hommes, s'eſt poſté près de Golden-Elſe, et a envoyé un détachement à Friedland.

Comme je viens d'être averti que les ennemis font venir leurs vivres de Trautenau par Patſchdorf, Bertelsdorf et Friedland, j'ai détaché ſur le champ le général Goltz avec deux bataillons francs, trois bataillons de grenadiers, le régiment du margrave Henri, quatre eſcadrons de dragons, quatre eſcadrons de houzards et dix canons vers Friedland, pour couper les convois à l'ennemi. Il ſe poſtera aujourd'hui ſur les hauteurs qui ſont au-delà de Conradswalde près de Trautliebersdorf, et fera avancer ſon avant-garde jusqu'à la pointe du grand bois de Friedland.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ

Landshut, ce 23 juillet 1759.

SIRE,

JE crois qu'il eſt très-convenable dans les circonſtances préſentes de couper à l'ennemi par derrière la communication des munitions et des vivres. Dans ce deſſein j'ai détaché le général Goltz pour ſe poſter ſur les hauteurs au-delà de Conradswalde près de Trautliebersdorf. Mais le général de Wolfersdorf

„ se trouvant posté avec 8000 hommes près de Golden-Else, selon le contenu des lettres interceptées, et comme le général Beck joindra probablement ce corps avec le détachement de 4000 hommes qu'il commande, le général de Krokow n'ayant que trois bataillons et deux escadrons de houzards, se trouverait trop faible pour soutenir ce poste, quand même je lui laisserais encore en partant trois bataillons pour le renforcer. J'attendrai les ordres de V. M. pour savoir si je dois dégarnir ainsi ce poste.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 23 juillet 1759.

SIRE,

J'ai l'honneur de présenter à V. M. la liste du corps des Autrichiens de ces environs : elle est aussi exacte que j'ai pu la faire sur le rapport des prisonniers et des déserteurs qui se trouvent ici au nombre de quatre-vingt, parmi lesquels il y a un canonnier. Comme ce corps est accompagné d'un grand nombre de cavalerie, il paraît que son intention est de s'étendre dans la plaine.

Selon le rapport d'un déserteur arrivé la nuit passée, ils sont en pleine marche, dirigeant leur route vers Schweidnitz.

Je viens de recevoir aussi une lettre du général Zastrow, par laquelle il me mande que toute l'armée est en marche vers Gottesberg et Waldenbourg

pour ſe rendre à Schweidnitz, et qu'elle n'en eſt plus éloignée que d'un demi-mille.

Le général Krokow m'a fait dire par ſon aide-de-camp qu'il ſe rendrait ici avec ſes trois bataillons cet après-midi à une heure.

J'attends les ordres de V. M. pour ſavoir ſi je dois me mettre en marche avec mon corps ; en tout cas je pourrais laiſſer ici au général Krokow le régiment de Moſel et le quatrième bataillon de Lettorf, auſſi bien que le général Angenelli avec ſon bataillon franc, pourvu que ce nombre de troupes ſoit ſuffiſant.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

ce 24 juillet 1759.

J'ai reçu vos deux rapports du 23 juillet. Tant que vous tenez Landshut, il eſt impoſſible que l'ennemi faſſe des progrès en Siléſie.

Cinq bataillons reſtans auprès de Landshut, vous pourriez facilement marcher avec dix-huit et vous poſter entre Conradswalde et Friedland, vous rendre maître en même temps du poſte de Friedland pour enlever les troupes ennemies qui y ſont et intercepter leurs convois de quelque côté que ce ſoit. Si ces gens-là ſortent tout-à-fait des montagnes, il ſera toujours temps de leur tomber ſur le corps.

Mais à préſent il y a tant de choſes dans la criſe, qu'il faut attendre qu'il y ait une occaſion chez les Ruſſes avant de donner ſur les oreilles de ces gens-

ci, à moins qu'ils ne deviennent téméraires, et ne se mettent tout-à-fait dans la plaine.

En ce cas-là, je verrai s'il y a moyen de faire d'ici un petit détachement, et de marcher alors sur eux pour les battre d'importance.

Quant à la liste des troupes ennemies que vous m'avez envoyée, elle n'est pas tout-à-fait juste; car déjà les régimens de cavalerie saxonne ne sont qu'à quatre escadrons, et il n'y a qu'un bataillon du régiment de Toscane qui soit là-bas; mais j'examinerai cette liste avec attention, et je vous écrirai ce qui en est vrai ou faux.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 24 juillet 1759.

Je peux vous mander avec assez de sureté et d'après mes listes, que l'armée autrichienne consiste en cent-deux bataillons.

Il y en a soixante-six bataillons ici, et vingt-neuf là; cela fait quatre-vingt-quinze bataillons. Gemmingen se trouve encore avec six ou huit bataillons auprès de Bornstædt; il faut donc qu'on ait envoyé ses bataillons d'ici à Wolfersdorf qui est auprès de Trautenau, et que le corps qui était près d'Arnau ait été détaché de même. Simschen ne peut être que d'un seul bataillon, Toscane au con-

traire en a deux. Preyſach ne fait non plus qu'un ſeul bataillon ; mais il manque ſur vos liſtes un bataillon de Wallis et un du Vieux-Coloredo.

En général vous avez devant vous vingt-huit bataillons de fuſiliers et cinq bataillons de grenadiers avec trente-huit eſcadrons ; cela fait donc quatorze mille hommes d'infanterie, deux mille cinq cents grenadiers, quatre mille quatre cents hommes de cavalerie, cinq cents houzards, et quelques mille pandoures, total vingt-trois mille quatre cents hommes.

En vous poſtant entre Friedland et Conradswalde, vous coupez tous les vivres à l'ennemi. Mais il faudra vous poſter ſur des montagnes, et ſi Wolfersdorf allait tenter quelque coup ſur Landshut, vous n'êtes éloigné que d'une petite lieue de Conradswalde, et vous pourrez fondre ſur lui avec tout votre corps pour le renvoyer.

Enfin, ſi vous privez l'ennemi de ſes tranſports de farine, il ne pourra ſe ſoutenir long-temps. De plus, il ſera néceſſaire que vous eſpionniez tous ſes détachemens, pour le harceler par-tout où cela ſera poſſible. Dès que je remarquerai que l'ennemi quittera les montagnes, je tâcherai de faire un détachement et de le battre comme il faut. Je ſuis, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 24 juillet 1759.

SIRE,

A l'approche du général Goltz vers Friedland, les deux bataillons de Toſcane et deux eſcadrons de houzards et de dragons ont eu le temps de ſortir de cette ville et d'échapper; néanmoins notre détachement s'eſt emparé de preſque tous leurs équipages de campagne, de deux cents chaiſes et chariots de bagage avec les chevaux d'attelage; de quarante mulets et de vingt mille écus argent comptant, et a fait outre cela une vingtaine de priſonniers en les pourſuivant.

Le général Goltz occupe encore le poſte de Friedland, pour couper à l'ennemi tout ſecours de ce côté-là.

Si l'ennemi, faute de vivres, était obligé de rétrograder, j'irais avec mon corps me poſter à Friedland, et je tâcherais de faire avancer le général Goltz juſqu'au Johannisberg.

On vient de m'avertir dans ce moment que les Autrichiens ſont poſtés entre Sorge et Kuntzendorf, ce qui m'engage à me mettre ſur le champ en marche, pour me rendre à Gottesberg. Je me réglerai d'ailleurs ſuivant les mouvemens que les ennemis pourront faire.

Je laiſſe ici dans les retranchemens le général de Krokow avec les trois bataillons et les deux eſcadrons d'houzards qu'il m'avait amenés; outre cela

je lui laisse encore le régiment de Mosel, un bataillon de Lattorf et le bataillon franc d'Angenelli.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Gottesberg, ce 24 juillet 1759.

SIRE,

CET après-dîner je suis arrivé avec mon corps près de Gottesberg. J'ai laissé Krokow près de Landshut avec sept bataillons.

Le général Goltz est encore posté avec son détachement près de Friedland; il a envoyé aujourd'hui trente-cinq prisonniers qu'il a faits sur les ennemis.

A mon arrivée ici, j'ai trouvé postés de l'autre côté de Gottesberg sur des hauteurs plus de mille pandoures et dragons, qui ont été aussi-tôt repoussés par l'avant-garde des houzards et poursuivis jusqu'au-delà de Waldenbourg; nous avons fait à cette occasion une vingtaine de prisonniers.

J'ai très-bien pu examiner du haut de nos montagnes le camp des ennemis. Il s'étend depuis Fürstenstein le long de Liebichau jusqu'a Kuntzendorf.

Le général de Ville a établi son quartier à Fürstenstein. Le camp de l'ennemi est situé de façon qu'on ne saurait faire aucune tentative pour l'attaquer.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 25 juillet 1759.

J'AI reçu, mon cher, vos deux rapports du 24 de ce mois, et j'ai été bien aise d'apprendre que vous avez eu quelques succès sur l'ennemi.

Je ne saurais comprendre comment le général de Ville prétend faire subsister son corps.

On dit ici que vous avez coupé l'ennemi de son artillerie; mais j'ai peine à le croire, ne présumant pas que de Ville se soit avancé sans canon.

Je voudrais bien vous envoyer du renfort, si cela pouvait se faire; mais ma situation actuelle ne le permet pas.

Quand vous verrez que de Ville se tournera du côté de Reichenbach, il faudra tâcher de jeter quelques bataillons dans la ville de Neiss. Je suis, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Conradswalde, ce 26 juillet 1759.

SIRE,

J'AI pris aujourd'hui le camp entre Conradswalde et Friedland, celui de Gottesberg n'étant d'ailleurs pas avantageux pour la situation.

Notre arrière-garde a été poursuivie de quelques centaines de dragons ennemis; nos houzards en

ont pris une douzaine avec leurs chevaux : ils étaient des régimens d'Albrecht et d'Arnheim.

De Ville, depuis qu'il se tient près de Fürstenstein, va fourrager, et subsiste du pain que le pays est obligé de lui livrer.

Les nouvelles et lettres interceptées de leur commissaire Astfeld nous apprennent que leurs transports doivent passer par Jaromirz, Trautenau et Friedland ; comme nous lui avons coupé ce passage, il n'a rien pu attendre de ce côté-là.

Si de Ville trouve moyen de demeurer plus longtemps dans le poste qu'il occupe, et d'y subsister, ce qui est peu vraisemblable, je me trouverais plus embarrassé que lui.

Le corps a du pain et de la farine jusqu'au 9 d'août; la caisse est à Schweidnitz. Comme on en tire aujourd'hui les dernières sommes, je supplie V. M. de donner ordre à la caisse de guerre, de m'envoyer au moins cinquante mille écus pour la moitié du mois d'août.

Le régiment de Mosel va joindre aujourd'hui à Friedland le général Goltz. Au cas que de Ville prenne son chemin du côté de Reichenbach, le général Goltz détachera ce régiment par Glatz pour dévancer l'ennemi et occuper Neiss.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Conradswalde, ce 27 juillet 1759.

SIRE,

Les convois que nous avons arrêtés à de Ville l'ont forcé d'abandonner ce matin ſon camp de Fürſtenſtein, pour rentrer en Bohème.

Il a voulu pénétrer avec tout ſon corps ici près de Conradswalde, mais il a été battu et obligé de reculer jusqu'à Gottesberg. La canonnade a duré depuis le matin à dix heures jusqu'au ſoir. Il y a environ ſoixante tués ou bleſſés des nôtres, mais les ennemis ont perdu plus de quatre cents hommes. Nous avons fait quelques priſonniers dont je ne ſais pas encore au juſte le nombre. Le corps d'armée ennemi vient de ſe placer ſur les hauteurs de Gottesberg; j'obſerverai ſes démarches pour prendre mes meſures en conſéquence.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 28 juillet 1759.

J'AI appris, mon cher général, avec beaucoup de ſatisfaction, par votre rapport d'hier, que vous avez rechaſſé jusqu'à Gottesberg le général de Ville qui en voulait à votre poſte. Je ſuis charmé que cela vous ait réuſſi. Vous n'avez qu'à ordonner au général-major de Krokow, qu'en cas que des troupes ennemies vouluſſent paſſer par Schœmberg, il faut qu'il couvre vos derrières. De Ville, à ce que

je crois, tâchera d'aller à Friedland s'il vous trouve toujours dans ſon chemin. Ce ne ferait donc pas mal fait, ſi vous feſiez détruire les chemins qu'il doit ſuivre, afin de rendre ſa marche d'autant plus difficile. Du moins vous pourriez engager de bonnes affaires d'arrière-garde ; car puiſque de Ville doit paſſer par des chemins ſi mal frayés, vous pourrez l'incommoder furieuſement avec votre canon. Je ſuis, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Conradswalde, ce 28 juillet 1759.

SIRE,

AUJOURD'HUI le général Jahnus avec les régimens Simbschen et Preyſach, un bataillon de grenadiers, deux bataillons de pandoures et quatre eſcadrons de dragons de Saxe-Gotha, a voulu pénétrer auprès de Friedland.

A peine en eus-je la nouvelle, que je tâchai de renforcer le général Goltz de quatre bataillons et quatre eſcadrons. Cependant quelques douzaines de coups de canon ont ſuffi pour faire reculer l'ennemi, ſans qu'il ait trouvé bon de revenir à la charge.

Il y a bien apparence que de Ville ſe verra obligé de faire ſa retraite par Braunau, où il trouvera les chemins fort gâtés.

Je ſuis prêt à toute heure à le ſuivre.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

au camp de Schmottseiffen,
ce 29 juillet 1759.

VOTRE rapport du 28 m'a fait beaucoup de plaisir, mon cher.

Vous me mandez que le général Jahnus, détaché du général de Ville, ayant voulu pénétrer aussi auprès de Friedland, a été bien renvoyé par le général de Goltz.

Je juge, comme vous, que ces gens-là ont envie de se rendre à Braunau; mais j'espère qu'avant d'y arriver, ils auront perdu leur canon et quantité de choses pareilles.

En ce cas, quand ils passeront par ces chemins détruits, vous ne pouvez mieux faire que de tomber sur leur arrière-garde.

Le général-major de Goltz peut occuper quelques montagnes, dans lesquelles ils seront nécessités de défiler; ainsi ils passeront, pour ainsi dire, par les verges.

Je m'imagine qu'en deux ou trois jours vous en serez délivré, et que vous vous trouverez en état de les harceler impitoyablement avant qu'ils arrivent.

Demain je m'en vais à Sagan, et mon frère le prince Henri viendra ici; mais je vous défends d'en parler à personne.

Je suis, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Langen-Waltersdorf, ce 29 juillet 1759.

SIRE,

La nuit paſſée le général de Ville a fait partir tout ſon corps d'armée, et a pris la fuite par Langen-Waltersdorf et Reinswalde, d'où par pluſieurs chemins détournés et par des routes dérobées, il eſt allé à Johannisberg dans le Braunau.

Il avait fait précéder le bagage le ſoir précédent et ſu tellement cacher ſa marche, que je n'en fus inſtruit que ce matin.

Je marchai auſſi-tôt avec mes troupes à Gottesberg. J'envoyai le général Ramin avec ſept bataillons et quatre eſcadrons par Waldenbourg vers Tannhauſen; je pourſuivis moi-même l'ennemi par Reinswalde jusqu'à Langen-Waltersdorf, où nous fimes quelques priſonniers.

La promptitude et le déſordre de la retraite de l'ennemi, lui a fait perdre beaucoup de monde par la déſertion; les priſonniers et les déſerteurs en font monter le nombre jusqu'à quinze cents hommes.

Je me retirerai demain à Conradswalde; je marcherai après-demain à Landshut avec mon corps d'armée, après avoir tâché de faire décamper le général Wolfersdorf de Schatzlar, où il eſt encore poſté.

L. M. FOUQUÉ.

Le 30 juillet, le général Fouqué rassembla son corps d'armée près de Conradswalde, pour occuper de nouveau le poste de Landshut.

Comme le général autrichien Wolfersdorf se tenait près de Schatzlar à Kœnigszeyn avec neuf bataillons d'infanterie et cinq escadrons de dragons et de houzards, le général Fouqué résolut de le surprendre.

La nuit du 31 juillet, à onze heures, il fit partir et avancer son corps par trois colonnes contre l'ennemi, qui prit la fuite à son approche. Le camp entier, presque tout le bagage, beaucoup de chevaux et deux cents mulets devinrent leur butin; près de deux cents prisonniers leur tombèrent entre les mains; beaucoup d'ennemis furent tués.

Après avoir exécuté cette entreprise avec tant de succès, le général Fouqué fit camper ses troupes au poste de Landshut.

Les renforts qu'il avait eus de l'armée du roi et de Neiss furent renvoyés, et il fut obligé de borner ses mesures à défendre son poste, comme le roi le lui avait fortement recommandé.

Le général Fouqué resta dans cette position jusqu'à la fin du mois d'octobre, sans qu'il se passât rien de remarquable.

Sa vigilance et la sagesse de ses mesures firent échouer toutes les entreprises des ennemis et rendirent inutiles tous les mouvemens qu'ils firent pour l'attaquer.

Le roi informé de la perte de la bataille de Züllichow, et que les Russes étaient à Francfort sur l'Oder, où ils se retranchaient, résolut de leur livrer bataille.

Il fit donc partir le 30 juillet ses vingt et un bataillons et ses trente-trois escadrons du camp de Schmottseiffen. Le 4 août il se réunit à l'armée du général Wedel à Mühlrose, d'où il marcha vers Lebus, où il passa l'Oder le 11. Le 12, après plusieurs mouvemens qu'il fit sur tout le front des ennemis, il se détermina à attaquer leur aile gauche sur les onze heures du matin.

Toutes les redoutes qui couvraient le village de Cunnersdorf furent successivement emportées, et le roi était maître de soixante et douze pièces de canon, après cinq heures du combat le plus opiniâtre.

Peut-être eût-il bien fait de se contenter de cet avantage et de se rappeler l'histoire du grand Condé à Senef.

La situation dans laquelle il se trouvait, le décida sans doute; il fallait frapper un coup décisif, et c'était le moment.

Quoiqu'il en soit, la fortune paraissait s'être déclarée pour lui, et c'est dans cette brillante circonstance qu'il écrivit, dit-on, le billet suivant à la reine.

« Nous avons chassé les Russes de leurs retran-
» chemens; j'espère que dans deux heures la victoire
» sera complette ».

Mais ses espérances furent trompées. Le général Soltikof rallia ses troupes derrière Cunnersdorf, un nouveau combat s'engagea. Les Russes furent

forcés à se retirer jusqu'à leur dernière redoute, où le corps de Laudon s'était formé pour les secourir.

La position avantageuse de l'ennemi, les collines escarpées qu'il fallait escalader, le terrein trop coupé et trop étroit, toutes ces difficultés firent échouer les différentes attaques que le roi fit en personne.

Ses troupes accablées de fatigue après un combat de près de six heures, et épuisées par la chaleur du jour, ne purent résister au choc des troupes fraîches qui les chargèrent.

Le roi se vit donc obligé d'abandonner les avantages qu'il venait de remporter, et de quitter le champ de bataille.

Il fit retirer ses troupes par le défilé de Bischofsée et les forma sur les hauteurs qui dominent cette contrée.

On dit que le soir même de cette journée sanglante, il écrivit à la reine:

" J'ai hasardé un coup qui m'a manqué, mais
„ dont la mauvaise issue n'est point irréparable.
„ J'espère être bientôt en état de présenter une se-
„ conde fois le front à mes ennemis. Néanmoins je
„ conseille à V. M. de sortir de Berlin „.

Le 13 au matin, il retourna au camp d'Etscher et passa l'Oder à quatre heures après-midi, pour aller camper sur les hauteurs de Rentwein et de Polentzig; le 15, il se porta en avant et vint camper à Madlitz près de Fürstenwalde.

C'est dans cette position qu'il mit en usage toutes les ressources de son génie, pour réparer la perte de deux batailles.

L'inactivité de ses ennemis lui en fournit les

moyens; et dès qu'il fut en état de marcher, il entra en Lusace, d'où il passa en Silésie, où il empêcha les Russes de faire le siège de Glogau, et les obligea de repasser en Pologne, comme on le verra par la suite de la correspondance.

LETTRE DU ROI.

à Linderode, près de Sorau,
ce 20 septembre 1759.

Mon ami, mon frère a laissé passer douze mille Autrichiens, qui ont joint les Russes à Christianstadt; ils veulent faire le siège de Glogau, je marche à tire d'ailes pour les en empêcher; mais je suis faible, je n'ai que vingt-quatre-mille hommes, gens deux fois battus, vous m'entendez.

Je ne sais ni où vous êtes, ni dans quelles circonstances vous vous trouvez; mais si vous le pouvez, envoyez-moi du secours; la troupe pourra marcher sur Pridemast.

Je ne souffrirai point qu'on assiège Glogau, je me battrai plutôt, arrive ce qui pourra.

Voilà la façon de penser des anciens chevaliers et la mienne. Je serai demain au-delà de Sagan, après-demain près de Glogau.

Prompte réponse, mon ami, et que le secours fasse de grands pas. Adieu, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 22 septembre 1759.

SIRE,

Les ordres très-gracieux de V. M. du 20 de ce mois m'ont été remis.

Vis-à-vis de mon poste sont du côté des ennemis le général Harsch près de Trautenau, et le général Jahnus près de Schatzlar; ils ont un corps d'armée qui fait environ le double du mien.

Pour conserver le poste de Hirschberg, j'y ai détaché cinq bataillons et quatre escadrons. Suivant les ordres de V. M. le général-major de Meyer partira de Hirschberg demain à la pointe du jour, avec un bataillon de Buddenbrock, deux bataillons de Kalkstein, deux escadrons de dragons de Bayreuth et deux canons de douze livres de balle; il pressera sa marche par Goldberg, Haynau et Bolkwitz, pour arriver, s'il est possible, en trois marches à Pridemast.

Il reste donc encore à Hirschberg un bataillon de le Noble, un bataillon de Lattorf et deux escadrons des houzards de Werner.

Le prince Henri a gardé près de lui de ce corps-ci, un bataillon d'Unruh, deux escadrons de Bayreuth et un escadron de houzards de Werner. Le régiment de Mosel est à Neiss.

Il y a donc encore ici quinze bataillons, six escadrons de dragons et six escadrons de houzards de Werner.

Votre Majeſté verra donc que je ſuis hors d'état d'en détacher davantage, ſi je veux maintenir mon poſte.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Bonau, ce 25 ſeptembre 1759.

JE crois, mon cher, que les trois bataillons et les deux eſcadrons que vous m'avez envoyé ſous le commandement du général Meyer, ainſi que les ſix bataillons et cent houzards que mon frère a détachés, joindront l'armée demain matin.

Au reſte, je puis vous mander que l'ennemi a marché hier entre Freyſtadt et Neu-Salze: il eſt arrivé avec une groſſe cohue de Coſaques à Beuthen; et les Autrichiens avec leurs dix régimens de cavalerie ſe ſont poſtés vis-à-vis de nous, tout près d'un défilé.

Moi j'ai pris poſte près de Bonau, et j'ai paſſé toute la nuit ſous les armes.

A la pointe du jour j'ai reconnu l'ennemi, et j'ai vu les généraux ennemis aller de même à la découverte; après quoi ils ſe ſont retirés au petit pas.

Une heure après, l'ennemi a tendu ſes tentes; de ſorte que pour aujourd'hui on aura beau attendre une attaque.

S'il apprend que j'aurai demain des ſecours, il y a bien à ſuppoſer qu'enſuite il ſe paſſera encore moins d'affaires remarquables.

FÉDÉRIC.

Avec vingt-un mille hommes, votre ſerviteur battu et maltraité a empêché une armée de cinquante-mille hommes de l'attaquer et l'a obligée de ſe replier ſur Neu-Salze.

Nous avons ici un bon poſte, mais une ſeule ligne pour le garnir. Les ſecours arriveront demain.

LETTRE DU ROI.

au camp de Bonau, ce 26 ſept. 1759.

La journée d'hier a été critique, mon ami. L'ennemi avait levé le 23 ſon camp de Freyſtadt et s'était avancé vers Neuſtædel. Je me mis en marche auſſi-tôt, pour me poſter de façon à lui interdire les paſſages de Neuſtædel et de Beuthen.

Toute l'armée s'entend vingt-quatre mille hommes, a été poſtée le même ſoir à ſept heures; effectivement l'ennemi s'était porté avec toutes ſes forces vers le défilé de Rœhl et de Keltſch; leurs coſaques et houzards, au nombre de trois mille, avaient marché à Beuthen, et le 25 au matin toutes ces troupes étaient en mouvement.

Les généraux vinrent nous reconnaître, et apparemment que notre poſition leur parut trop avantageuſe, ou qu'ils n'avaient pas envie de ſe caſſer la tête, puiſque nous les vîmes ſe retirer doucement, et ils campèrent la gauche à Altſchau, la droite tirant vers Rœhl.

Hier au ſoir on m'avertit qu'un gros de leurs troupes paſſait l'Oder; mais juſqu'à préſent on voit encore leurs feux.

Aujourd'hui le reste de l'armée arrivera ici, et j'attends des nouvelles de l'ennemi, pour me déterminer sur les moyens les plus efficaces et les moins hasardeux, afin d'obliger ces infames incendiaires à quitter le pays.

Je soupçonne que leur dessein est d'éviter la bataille, ce qui doit s'éclaircir dans peu. Dans ce cas il faudra faire une guerre de parti, et cela des deux côtés de l'Oder, et bien fortifier notre camp pour faire des détachemens impunément et sans risque.

Voilà, mon cher ami, où nous en sommes. A présent que j'ai quelques bonnes troupes, je ne crains rien de tout.

J'avais détaché pour la Saxe tout ce qu'il y avait de mieux dans mes troupes ; la campagne allait finir à Guben, et les Russes voulaient partir ; ne voilà-t-il pas ce malheureux détachement de dix régimens de l'armée de Daun qui arrive ? ajoutez-y quelques trahisons, et ces misérables se déterminent au siège de Glogau.

Je crois que le projet en a manqué ; il n'est donc question à présent que de sauver le plat-pays de la ruine dont il est menacé.

Hier ces canailles ont brûlé deux villages à nos yeux sans qu'on pût l'empêcher.

Enfin je ne négligerai rien, et vous pouvez compter que tout ce qui dépendra de moi, sera mis en usage pour finir et dépêcher ceci le plutôt possible ; mais cela n'est pas aussi facile qu'on le croirait.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

FÉDÉRIC

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 25 ſeptembre 1759.

SIRE,

VINGT et un mille hommes et V. M. en font quarante-deux, ajoutez-y neuf bataillons de renfort; tout cela tient la balance avec les cinquante mille hommes de vos ennemis. Vous avez un bon camp, Sire, votre magaſin à dos et à portée; il n'y a donc plus apparence qu'ils vous attaqueront, mais qu'ils ſeront obligés de paſſer l'Oder pour tirer vers la Pologne et s'approcher de leurs magaſins.

En ce cas Laudon s'en ſéparera, ce qui d'un ou d'autre côté pourra procurer quelques avantages à V. M. Harſch a ſucceſſivement détaché quelques bataillons avec quelque cavalerie ſaxonne par Arnau et Hochſtædt, qui eſcortent des convois vers la Saxe.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 27 ſeptembre 1759.

SIRE,

JE rapporte très-humblement à V. M. la nouvelle que je viens de recevoir de Lœwenberg, Schmiedeberg et Hirſchberg, que le corps de Beck s'eſt approché de Bœhmiſch-Friedland, ce qui a été confirmé par les déſerteurs.

Le colonel le Noble qui ſe tient près de Hirſchberg avec trois bataillons et deux eſcadrons de houzards, me marque en même temps qu'un corps ennemi eſt arrivé près de Greiffenberg et occupe un poſte à Bartelsdorf en-delà de Hirſchberg.

J'enverrai donc encore un renfort d'un bataillon au colonel le Noble. Je dégarnirais trop mon poſte ſi j'en détachais davantage.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 28 ſeptembre 1759.

Je viens de recevoir vos lettres datées du 27 de ce mois. Les affaires ſont à préſent telles, que ſi vous bouchez ici un trou, vous en faites là un plus grand.

Ecrivez-moi pourtant ſi le colonel le Noble a de la cavalerie avec lui.

Moi, je me trouve ici dans la ſituation de pouvoir me paſſer de cinq cents chevaux, mais pas d'un ſeul homme de l'infanterie.

Si ces cinq cents chevaux vous peuvent être de quelque utilité, je vous les enverrai.

Vous n'avez qu'à dire au colonel le Noble, que puiſqu'il eſt près de Hirſchberg, il fera bien de m'écrire directement, pour que je puiſſe ſavoir d'autant plutôt ce qui ſe paſſe dans ces contrées.

D'ici je ne ſaurais rien vous écrire, car je n'ai

pas encore pris tous mes arrangemens. Tout ce que je puis vous mander d'avance, c'eſt que les deux armées ont tant de défilés au-devant d'elles, qu'elles ne ſauraient ſe faire grand dommage.

Je tenterai ici tout ce qui ſera poſſible, pour voir ſi je ne pourrai pas prendre quelque avantage ſur l'ennemi, bien que je prévoye que cela ſera très-difficile à exécuter.

Les régimens de Laudon ont, dit-on, manqué de pain pendant trois jours; mais qu'eſt-ce que cela leur fait; n'ayant point de pain, ils font un abatis d'autant plus grand de beſtiaux. Je ſuis, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 28 ſeptembre 1759.

Les Barbares ſont encore vis-à-vis de moi; je leur prépare un bon tour; s'il réuſſit, ils dénicheront bien vîte.

Je vous avoue que j'ai grande impatience d'en être délivré, pas pour moi, mais pour le pays qu'ils ruinent et qu'ils brûlent.

Je vous manderai tout ce qui ſe paſſe ici.

Mandez-moi, mon cher, et des vos nouvelles et ce qui ſe paſſe du côté de Gœrlitz.

Adieu, je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 28 feptembre 1759.

Je reçois la nouvelle, mon cher général, que le général Beck, qui était pofté avec un corps de quinze à dix-huit mille hommes auprès de Marck-Liffa, a deffein d'aller à Glogau.

Je vous en avertis, et ne fachant point s'il y a quelque troupe ennemie auprès de Neifs, ou non, vous n'avez, au dernier cas, qu'à attirer à vous le régiment de Mofel; puis vous pouvez renforcer le pofte du côté de Hirfchberg par deux bataillons.

Voyez auffi s'il n'eft pas poffible d'arrêter Beck. Pour moi, n'ayant que fept régimens de cavalerie, je ne peux me dégarnir que de trois cents chevaux, outre les deux efcadrons que vous m'avez envoyés. En cas que le général Beck veuille pénétrer dans vos environs, il faudra tâcher de harceler fon begage pour retarder fes deffeins.

Vous pouvez croire que ce nouvel incident m'a bien embarraffé, puifqu'il m'eft impoffible de rien détacher ici. Il fera donc d'autant plus néceffaire que vous attiriez le régiment de Mofel de Neifs à vous, lequel à tout événement y pourra bientôt retourner. Il me faudra auffi vous envoyer le général Meyer avec fix cents chevaux droit à Hirfchberg; mais ce général n'étant point un homme trop propre au commandement, vous devez le fubordonner à un autre.

Si

Si le général Beck a déjà paſſé pour aller à Glogau, envoyez ici le corps qui eſt à Hirſchberg, et je tâcherai de le renforcer, pour détourner par-là le général Beck d'aller à Glogau.

J'apprends que Beck veut marcher à Glogau; vous en ſentez la conſéquence. Jugez, s'il venait par derrière et les autres par devant, ce que deviendrait mon armée. Beck n'avait que dix mille hommes à Zittau. Je ne ſais ſi Harſch l'aura renforcé ou non. Je ſuis, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 28 ſeptembre 1759.

SIRE,

Les généraux Harſch et Jahnus ſont encore à Schatzlar et Trautenau. Le détachement qu'ils ont fait vers la Haute-Luſace, conſiſte dans les trois régimens Toſcane, Bayreuth et Würtzbourg. Quelques rapports diſent qu'ils doivent revenir, mais ſuivant d'autres avis ils ont joint le corps du général Beck, qui eſt poſté aux environs de Bœhmiſch-Friedland, et qui pouſſe ſes patrouilles juſqu'à Greiffenberg et même plus avant dans les montagnes. Ce corps eſt compoſé de ſix mille pandoures, du régiment d'infanterie Luzani, d'un bataillon de volontaires, de deux régimens de dragons, d'un régiment de cuiraſſiers et d'un régiment de houzards.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 29 ſeptembre 1759.

SIRE,

Je viens de recevoir les ordres de V. M. datés du 28 de ce mois, préciſément après avoir fermé ma précédente au contenu de laquelle je me rapporte.

Comme, ſans compter les partis volans ennemis répandus dans la Haute-Siléſie, il y a encore à Neuſtadt, Goldenſtein et ces environs, ſix bataillons d'infanterie et quelque cavalerie, qui ne ſont pas plus loin de Neiſs que de Glatz, je n'oſe pas attirer à moi tout le régiment de Moſel, et n'en ferai venir qu'un bataillon; cependant j'envoie ſur le champ le général Goltz avec un bataillon et deux eſcadrons de dragons à Hirſchberg, afin que ce poſte ſoit gardé par quatre bataillons et deux eſcadrons de houzards.

Si V. M. veut y envoyer de ſon armée les deux eſcadrons de Bayreuth et un eſcadron de houzards de Werner qui appartiennent à ce corps-ci, il y aura aſſez de cavalerie.

Le général Goltz tâchera de porter atteinte à l'ennemi de ce côté-là autant que poſſible, ce dont il fera ſes rapports à Votre Majeſté.

L. M. FOUQUÉ.

J'envoie le chaſſeur qui m'a rendu la lettre de V. M. à Hirſchberg au général Goltz, d'où il pourra rapporter à V. M. des nouvelles plus certaines des mouvemens du corps du général Beck. Je compte bien qu'il perdra l'envie de pénétrer plus avant.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 2 octobre 1759.

SIRE,

Je vous félicite du départ des Russes. Il y a bien apparence que la retraite du général Laudon lui coûtera cher.

Selon les avis du général Goltz, le corps du général Beck se trouve près de Marck-Lissa et de Gœrlitzheim. Un déserteur à Hirschberg a annoncé que ledit corps a reçu ordre de se tenir prêt à marcher à toute heure.

Votre Majesté trouvera ci-joint quelques avis que je viens de recevoir par des exprès; quoique ces messagers aient été en partie à Trautenau et dans le camp même, leurs rapports sont pourtant tous différens.

En cas que la nouvelle fût confirmée, qu'un corps ennemi marchât vers la Haute-Silésie, je serais également embarrassé, soit à mettre un renfort à Neiss, ou faire occuper le poste de Wartha par trois ou quatre bataillons, à cause qu'ils peuvent tenter quelque entreprise, aussi bien de l'un que de l'autre côté.

Je soumets à la disposition de V. M. de garder ou de renvoyer les trois bataillons tirés d'ici.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Zerbau, auprès de Glogau,
ce 3 octobre 1759.

J'ai reçu votre rapport du 2 de ce mois, et je vais vous expliquer tout le dessein de l'ennemi.

Laudon couvre la marche des Russes. Dès que ceux-ci seront passés, il côtoyera les frontières de la Silésie jusqu'à Oppeln et Ratibor, pour mettre le siège devant Neiss ; et en même temps un corps marchera dans la province de Glatz, qui s'approchera du côté de Weidenau ou de celui de Jægerndorf.

Pour déranger ce dessein, j'enverrai d'abord un corps de cavalerie jusqu'à Cosel, pour chasser les pandoures qui s'y trouvent. Ce corps sera suivi des trois bataillons que vous m'avez envoyés et des six bataillons de mon frère.

Je pense aussi remplacer quelques bataillons que vous avez avec vous, et le corps auprès de Hirschberg, par un corps du reste de mon armée. Ce qui reste de troupes dans les environs de Landshut, sera sous le commandement du général-major de Goltz.

De plus, je vous donnerai le commandement du corps dans la Silésie supérieure, et moi je marcherai avec treize mille hommes à peu-près en Saxe.

S'il y avait des troupes du général Harsch qui s'approchassent dans la suite de Neiss, Goltz pourra détacher de plus en plus vers Schweidnitz; mais pour vous, il faudra que vous attendiez que je vous écrive des lettres plus précises. Ce ne sont là que mes idées préliminaires.

Mon frère m'à écrit lui-même du 26 du mois dernier, que le général Whela a été fait prisonnier, et que son corps entier a été dissipé pres de Hoyerswerda.

Laudon s'est posté ici dans la contrée de Ratlau derrière des bois et un triple défilé.

Les Russes défilent vers la Pologne. Six mille hommes, avec une partie de leur bagage, y sont déjà entrés, et aujourd'hui marche un autre corps de leur armée; mais je ne saurais déterminer encore combien de chemin ils feront.

Ceux que je vous enverrai en Silésie, arriveront en trois jours près de Breslau, en six ils seront à Neiss, et en sept dans les environs d'Oppeln, pour détruire le pont, afin que l'ennemi ne puisse passer. Dans huit jours ils attaqueront et chasseront le corps près de Cosel, dont la garnison n'est pas assez forte pour faire cette besogne.

Ce qui sera détaché d'ici à Hirschberg, y doit arriver en trois jours pour relever les bataillons.

Au reste, envoyez-moi au plutôt une liste des régimens et bataillons que vous avez à vos ordres.

Je suis votre affectionné roi.

FÉDÉRIC.

Voilà, mon cher ami, le petit raisonnement que je fais dans les circonstances présentes; l'ennemi est ma boussole, il faut que je me règle sur ses mouvemens; je crois qu'il prendra demain, ou au plus tard après-demain, le chemin de la Pologne; alors je vous écrirai positivement ce que je ferai; mais quoique les choses diffèrent, préparez-vous au com-

mandement des troupes de la Haute-Siléſie, vous êtes le plus digne à qui je puiſſe le deſtiner.

Je détacherai d'ici en droiture à peu-près neuf bataillons complets, dix eſcadrons de houzards, dix de cavalerie; enſuite je releverai tout le poſte de Hirſchberg avec mes troupes; et Goltz marchant à Landshut, vous procurera un détachement de la même force, qui marchera à Neiſs, dont vous pourrez tirer le régiment de Ramin, dès que vous marcherez en avant; de ſorte que vous aurez dix-huit ou dix-neuf bataillons avec vingt eſcadrons des miens, ſans ce que je pourrai laiſſer de cavalerie à Hirſchberg et à Landshut, car je voudrais volontiers que Werner pût être de l'expédition de la Haute-Siléſie, et pour le remplacer, je pourrai laiſſer Ruſch et Malakowski à Landshut; enſuite je marcherai en Saxe avec treize mille hommes à peu-près; j'en ai ici trente-neuf mille, de ſorte que j'en laiſſerai vingt-ſix mille en Siléſie.

Adieu, mon cher ami. Je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 5 octobre 1759.

SIRE,

Les ordres de V. M. du 3 de ce mois me ſont bien parvenus, et j'attends les ordres ultérieurs pour mettre tout en exécution.

Votre Majesté trouvera ci-jointe la liste de ce corps, selon laquelle je compte ici quinze bataillons, y compris les bataillons francs et un bataillon de Mosel qui est arrivé hier. Il y a quatre bataillons à Hirschberg, qui font ensemble dix-neuf bataillons. Si V. M. daigne agréer le projet, je laisserai, en cas que je marche, neuf ou dix bataillons au général Goltz, pour soutenir ce poste-ci.

Pendant que Harsch reste près de Schatzlar et Trautenau, et que les six bataillons ennemis se trouvent aux environs d'Altstadt et Goldenstein, je serai obligé de laisser trois ou quatre bataillons à Wartha. Il me resterait donc, avec les neuf bataillons de V. M. quatorze bataillons pour couvrir la Haute-Silésie.

Le général Werner aussi bien que son régiment, ayant la meilleure connaissance de toutes les contrées de la Haute-Silésie, il serait très-bon que Sa Majesté le nommât pour cette expédition.

Le général Beck vient de diriger sa marche vers Zittau.

On dit que le général Harsch est intentionné de marcher vers la Haute-Silésie, et que Jahnus attendra un renfort vis-à-vis de ce poste, ce qui vient d'être confirmé aujourd'hui par le rapport ci-joint du bourguemaître de Schatzlar.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 6 octobre 1759.

L'ENNEMI marchera je crois aujourd'hui, ce qui éclaircira nos doutes selon toutes les apparences.

Les Russes s'écarteront de la route de Thorn, et les Autrichiens marcheront par Rawitz le long de la frontière. En ce cas, voici ma disposition: le général Platen marchera à l'instant avec le régiment de Putkammer, dix escadrons de cuirassiers et le bataillon de Buddenbrog; il sera dans trois jours de marche près de Breslau, le quatrième repos, le sixième à Lœwen, le septième un détachement à Oppeln pour rompre le pont, le huitième rompre le pont de Kroppitz et chasser les pandoures de Cosel.

Huit bataillons avec douze pièces de douze livres de balle, et les généraux Queis et Gablenz partiront le même jour, trois marches à Langen-Oels, un jour de repos, le sixième jour à Neiss; le même jour, le général Thiele part avec cinq bataillons d'infanterie, le général Meyer avec un régiment de dragons, le général Malakowski avec les régimens de Rusch et de Malakowski, qui tous deux font six cents hommes; le quatrième jour ce corps sera à Landshut pour vous relever; vous pouvez donc prendre cinq escadrons de Bayreuth, le régiment de Werner à un escadron près, et les sept bataillons, et vous rendre en trois jours à Neiss.

Il ne faut point de détachement à Wartha; si vous voulez absolument y mettre quelque chose, que ce soit un bataillon franc.

Vous pouvez donc être avec vos sept bataillons dans trois jours à Neiss. Vous passerez la rivière, et chasserez le corps qui est à Neustadt.

Si Harsch détache pour la Haute-Silésie, il faut que Goltz détache à proportion pour Neiss. Les cinq bataillons que j'envoie, pourront en tout cas tenir le poste de Landshut, pourvu qu'il n'y ait que Jahnus qui reste à Schatzlar.

Dès que Platen aura expédié les gens de Cosel, vous pourrez vous rejoindre à Leobschütz et Neustadt, ou quelque part par-là. Laudon repassera par la Haute-Silésie, et c'est pour lui prêter la main que Harsch détachera du monde à Lübow; et si ces gens ne trouvaient personne vis-à-vis d'eux, ils seraient assez forts pour entreprendre ou le siège de Cosel ou celui de Neiss. Je dois ajouter, que s'il ne reste que Jahnus près de Schatzlar, vous pouvez vous servir de tout le régiment de Bayreuth. Votre grand objet est de prévenir Laudon, ce qui est immanquable; de détruire les magasins, si l'ennemi en fait à Troppau ou à Jægerndorf, et de harceler Laudon tant que vous pourrez. Le corps de Laudon monte à 18,000 hommes, consistant en dix régimens de cavalerie, dont trois sont très-faibles; vingt-sept bataillons, dont cinq sont mille hommes; les autres régimens à peu-près mille hommes aussi; 1200 houzards et 2000 croates. Voilà sur quoi vous pouvez compter.

Ce matin les Ruſſes et Laudon ſe trouvaient encore entre Schlichtingsheim et Strauwaſſer. Dès que je ſaurai qu'ils marchent et qu'ils ſe ſéparent, je ferai partir mes trois colonnes et vous en avertirai, pour que le ſeptième jour vous puiſſiez être près de Neiſs. Quant à moi, dès que je verrai que tout eſt parti d'ici, je prendrai le chemin de Bunzlau et de Gœrlitz, pour finir la campagne près de Dresde.

Voilà tout ce que mes facultés me permettent de faire en attendant. Si Harſch fait quelque détachement, envoyez toujours à bon compte des troupes à Neiſs en même proportion; car il eſt temps de penſer à la Haute-Siléſie.

Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe de tout mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 7 octobre 1759.

SIRE,

Je viens de recevoir les ordres et la diſpoſition de V. M. du 6 de ce mois, ſelon leſquelles je prendrai mes meſures.

Votre Majeſté ayant deſtiné au général Goltz un régiment de dragons et ſix cents houzards de Ruſch et Malakowski, qui à mon avis ſuffiſent dans les montagnes et aux environs de Hirſchberg, elle

voudra gracieusement permettre que tout le régiment de Bayreuth me joigne, et que je puisse attirer à moi les deux escadrons de houzards de Werner qui sont du détachement du major Seelhorst, d'autant plus que le général Laudon me surpasse de beaucoup en cavalerie.

Il pourrait arriver un cas qui me causerait de l'embarras.

Si Laudon se postait dans les environs de Cosel en même temps que j'y avancerai, et que Harsch voulût pénétrer près de Weydenau et Zuckmantel, je serais obligé alors d'envoyer un détachement à Oppersdorf, ou de me replier avec tout le corps, pour ne pas être coupé du magasin de Neiss.

En ce cas Laudon serait maître de cette partie de la Haute-Silésie.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Sophienthal, ce 9 octobre 1759.

VOUS ne concevez pas, mon cher, la combinaison de ces affaires-ci; Laudon ne peut passer l'Oder qu'à Ratibor ou à Oppeln; on dit que les croates assemblent des magasins de ce côté-là.

Il faut les détruire ces magasins, ou les enlever à l'ennemi, et faire ruiner le pont d'Oppeln et de Ratibor avant l'arrivée de Laudon. Il faut de plus chasser une troupe de gueux qui se donnent les airs de bloquer Cosel.

J'ai envoyé cinq escadrons de houzards à Breslau. Je leur ordonnerai d'aller à Lœwen; envoyez-y Werner incessamment avec cinq escadrons de son régiment.

Instruisez-le des projets de l'ennemi et des miens sur la Haute-Silésie. Peut-être qu'avec ces dix escadrons il pourra remplir ces trois objets; savoir, prendre les magasins, rompre les ponts et chasser l'ennemi des environs de Cosel.

Quant à moi, je ne peux ni séparer mon armée, ni faire des détachemens tant que les Russes et les Autrichiens sont ensemble.

Ils campent entre Mechau et grand Osten, ayant la Bartsch devant eux.

J'attends le moment de leur séparation. En peu de jours les Russes seront obligés d'aller à Posnanie, et Laudon de gagner la Haute-Silésie. C'est alors que je détacherai de l'infanterie pour Breslau; je les préviendrai toujours.

Mon détachement pour Landshut pourra y arriver en trois jours; si avec ce corps vous marchez droit à Neiss, et que vous vous joigniez à Neustadt avec les régimens que je destine pour la Haute-Silésie, vous serez toujours en état de harceler Laudon au passage de l'Oder, ou de donner sur son arrière-garde; et si Harsch détache en conséquence, vous vous fortifiez aussi à mesure que l'ennemi se fortifie.

Sachez qu'avec environ deux mille cinq cents houzards et trois mille cinq cents hommes de cavalerie, j'ai fait tête, pendant toute la campagne, à dix ou douze mille hommes de troupes légères,

à dix régimens de cavalerie autrichienne et à toute la cavalerie des Ruſſes; ainſi avec vingt eſcadrons de cavalerie et deux bons régimens de houzards, vous pouvez également faire tête à la cavalerie de Laudon, dont trois régimens ſont totalement ruinés et les autres ont furieuſement ſouffert. Il ne s'agit enſuite que de prendre des terreins où la cavalerie n'ait pas beau jeu pour agir.

Laudon n'a que huit mille hommes d'infanterie; ſes troupes ſe fondent tous les jours; elles ſont cinq à ſix jours ſans pain, et feront obligées de faire une terrible marche qui leur coûtera pour le moins trois mille hommes de déſertion; ajoutez à cela que ces troupes ont pris la dyſſenterie, et par conſéquent que la faibleſſe et la mauvaiſe nourriture obligeront Laudon de les ramener le plus vîte qu'il pourra en Moravie.

Ainſi, loin de vous préſenter de grandes difficultés, figurez-vous une nouvelle carrière de gloire qui s'ouvre pour vous. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 10 octobre 1759.

SIRE,

En vertu de l'ordre de V. M. du 9 de ce mois, j'ai détaché aujourd'hui de bonne heure le général Werner avec cinq eſcadrons de ſon régiment, et l'ai inſtruit de tout ce qu'il a à obſerver

Il preſſera ſa marche à Lœwen autant que poſſible, s'y joindra avec les cinq eſcadrons qui viennent de Breslau, et tâchera d'exécuter ſon expédition ſelon les ordres et l'intention de Votre Majeſté.

L. M. Fouqué.

Tout comme chez vous, Sire, il n'y a abſolument rien de nouveau ici.

Harſch et Jahnus ſe tiennent encore dans la même poſition à Schatzlar et Trautenau.

Ils font courir le bruit de vouloir marcher vers la Haute-Siléſie; mais juſqu'à préſent rien ne remue.

Dès qu'ils feront marcher, je ferai partir inceſſamment les trois bataillons deſtinés pour Neiſs, que je ſuivrai dès que le renfort de Votre Majeſté ſera arrivé.

Le général Beck ſe tient encore aux environs de Zittau.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

ce 26 octobre 1759.

L'ennemi, mon cher Fouqué, a marché hier à Bajanowa et Rawitz. Laudon et les Ruſſes ſont encore enſemble; malgré tout cela, je fais partir aujourd'hui le détachement qui ſera le 29 à Landshut.

Le général-major Thiele marche aujourd'hui avec ſes cinq bataillons, les houzards de Malakowski, et le général major de Meyer avec le régiment de Platen, en paſſant le pont près de

Kœber jusqu'à Rauden, le 27 à Liegnitz, le 28 à Ronstock, et le 29 à Landshut.

Si vous pouvez marcher le 29 au soir avec l'infanterie, Werner et Bayreuth pourront vous suivre par des marches forcées; vous marcheriez donc à petit bruit à Reichenbach, c'est-à-dire à deux milles de Landshut, et vous pourriez marcher le 31 de ce mois à Neiss.

Mes neuf bataillons sont à Trachenberg; je les envoie de-là tout droit par Brieg, où ils auront, je crois, cinq jours de marche.

Laudon marche par Kalisch et Czenstochow. Je les fais côtoyer jusqu'à Wartenberg; à cet effet je fais partir cinq escadrons de cuirassiers. Dès que Laudon se sera éloigné de cette contrée, nous marcherons en droiture par Brieg à Lœwen.

Je ne sais comment il se fait que Laudon est informé de la marche que vous faites. Ce n'est pas d'ici qu'il l'a appris; je ne me fie pas trop à votre secrétaire; comme l'ennemi emploie tant de trahisons, prenez un peu garde à sa conduite, vu que nous sommes dans un temps où il faut se méfier de tout.

Dès que vous serez arrivé à Neiss, vous recevrez, primò, des rapports du général de Queiss et de Gablenz, qui y sont avec de l'infanterie, ansi que de Podjurski et de Schmettau.

Seize bataillons seront tout ce qu'il vous faudra là-bas. J'ai fait détruire le pont d'Oppeln, et je sais que Laudon a dit: si le général Fouqué me prévient du côté de Cosel et de Ratibor, je passerai par la Jablunkau.

Si toutes ces opérations amènent les choses au point qu'il soit impossible à l'ennemi d'entreprendre un siège en Silésie, vous pourriez peut-être leur faire ressentir une partie du mal que ces gens nous ont fait ici en brûlant et en pillant ; le mal ne serait donc pas grand de leur brûler Jægerndorf et quelques villages dans ces environs-là de l'autre côté de l'Oppa ; ce qui les empêchera de tenir tant de troupes sur nos frontières.

FÉDÉRIC.

Je suis malade, mon cher, et cela m'empêche de vous écrire avec une certaine liaison sur toutes ces choses-là ; je m'en rapporte à votre habileté.

Laudon doit employer quatorze jours pour arriver à Oppeln, et quinze à Ratibor ; de-là, vous voyez que vous pouvez toujours le prévenir de beaucoup.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ

Landshut, ce 27 octobre 1759.

SIRE,

Je viens de recevoir les ordres de V. M. du 26 de ce mois, et j'ai appris que le général Thiele arrivera ici le 29 avec cinq bataillons, les houzards de Malakowski, et le général Meyer avec le régiment de Platen.

Je

Je partirai le même soir pour marcher vers Neifs. Il y a treize milles d'ici jusque-là. Je presserai la marche autant que possible; mais comme il est tombé quelque neige, et qu'il pleut tous les jours, je ne crois pas pouvoir parvenir le 21 jusqu'à Neifs. Je m'en approcherai le plus que je pourrai.

Le général Schenkendorf relève le général Goltz à Hirschberg, afin que Goltz ait ici le commandement.

Il reste quatre bataillons à Hirschberg, et Goltz en aura douze ici, y compris ceux du général Thiele, avec les houzards de Malakowski et les dragons de Platen.

Quant au corps du général Queifs, de neuf bataillons qui passeront à Lœwen, et les cuirassiers de Schmettau avec les houzards de Podjurski, nous pourrons, selon les nouvelles que je recevrai à Neifs, de la marche de Laudon, nous joindre aux environs d'Oppeln, Krappitz ou de Cosel.

Je n'ai aucun soupçon de l'indiscrétion de mon secrétaire, je le crois réservé et discret. Mais ce que je crois qui peut avoir donné lieu aux conjectures de Laudon, c'est que le général Werner a fait courir le bruit qu'un corps de huit à dix mille hommes était en marche vers la Haute-Silésie.

L'on attribue aux Russes les incendies et pillages qui se sont faits, et nous ne pouvons point jusqu'ici en convaincre les Autrichiens.

Permettez-moi, Sire, d'oser vous en dire mon sentiment.

Je crois que nous perdrions par représailles pour un Jægerndorf et quelques villages, dix fois

davantage dans la Haute-Siléſie, dans le comté de Glatz et dans toute l'étendue des montagnes.

Je ſouhaite du fond de mon cœur, Sire, que les douleurs de la goutte, dont Votre Majeſté vient d'être incommodée, ſe diſſipent le plutôt poſſible. Je n'y mets aucun doute, pourvu que que Votre Majeſté puiſſe ſe garantir du froid.

L. M. FOUQUÉ.

Il y a deux mois paſſés, Sire, que les deux capitaines Steiner et Watteville du bataillon franc de Lüderitz ont eu une affaire d'honneur enſemble, où le premier a eu le malheur d'être bleſſé.

S'étant très-mal gouverné pendant ſa bleſſure, il mourut le dixième jour après, ce qui obligea le capitaine de Watteville de ſe réfugier à Kœnigsgrætz.

Comme ce Watteville eſt un très-digne et brave officier, rempli de zèle pour le ſervice de Votre Majeſté, j'oſe prendre la liberté, Sire, de vous demander ſa grâce; ou ſi Votre Majeſté juge plus convenable de vouloir ignorer le fait, je pourrais le faire revenir.

Sur quoi j'attends les ordres de Votre Majeſté.

L. M. FOUQUÉ.

Les réponſes du roi à cette lettre et aux ſuivantes nous manquent.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Neifs, ce 1 novembre 1759.

SIRE,

J'AI reçu à mon arrivée ici la gracieuse lettre de Votre Majesté datée du 31 du mois passé.

Je me vois obligé de laisser reposer demain le corps et de le pourvoir de pain, de fourrage et d'autres provisions.

Après-demain je continuerai ma marche selon les ordres de Votre Majesté. Je tâcherai d'être en trois jours à Breslau.

L. M. FOUQUÉ.

Je suis charmé, Sire, de vous savoir rétabli. Quant à la faiblesse des jambes, elle se perdra bientôt.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Hundsfelde, ce 5 novembre 1759.

SIRE,

JE suis parti aujourd'hui avec mon corps d'armée d'Olau, j'ai passé Breslau et l'Oder et pris mon quartier ici, près de Hundsfelde. Le général de Schmettau m'a fait savoir que Laudon s'est encore retiré plus avant dans la Pologne, et qu'il n'y a rien à craindre pour Militsch; c'est pourquoi je ferai marcher mon corps vers Wartenberg et laisserai le général de Schmettau à Militsch, en

poſtant quelques bataillons et quelques eſcadrons dans l'intervalle près de Goſchütz. Je me verrai par-là plus à portée d'obſerver les mouvemens du général Laudon, et de le côtoyer le long des frontières, en cas qu'il ſoit intentionné d'avancer plus près de la Haute-Siléſie.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Oels, ce 9 novembre 1759.

SIRE,

En arrivant ici le 7, j'ai pouſſé d'abord l'avant-garde de mon corps juſqu'à Wartenberg.

Comme je viens d'apprendre que le géneral Laudon eſt décampé de Zduni et des environs pour prendre ſa marche par Kaliſch ou Czenſtochow, ayant laiſſé quelque cavalerie et coſaques à Salmirſchütz vis-à-vis d'ici, je marcherai ce matin par Brieg le long de l'Oder et par Coſel, et me poſterai aux environs de Gros-Strelitz ou de Toſt, et chercherai par-là à prévenir l'ennemi.

Le général Schmettau reſtera avec la moitié du corps dans les environs d'Oels, tant que les ennemis feront vis-à-vis d'ici, et ſuivra dès que les circonſtances le permettront.

L. M. FOUQUÉ.

Le maréchal Daun témoigne bien l'attention et le reſpect qui vous eſt dû, Sire, puiſqu'il commence déjà à ſe replier de ſi loin. Je vous ſouhaite, Sire, ſanté et bonne fortune.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Cosel, ce 20 novembre 1759.

SIRE,

Comme il m'a paru que le général Laudon était intentionné de prendre directement le chemin de Beuthen et Tarnowitz par le comté de Plesse; j'ai posté sur les frontières de ces contrées-la des dragons et des houzards, et à Tarnowitz des grenadiers. Avec le reste de l'infanterie je me suis posté dans les environs de Cosel, pour être plus à portée.

Laudon s'est vu obligé par-là de diriger sa marche à Czenstochow et Cracau, et on présume qu'il ira par le Zipserland en Hongrie. Cependant j'ai détaché le général Werner avec ses houzards et deux cents hommes d'infanterie du régiment d'Alt-Sidow à Troppau pour y faire une expédition.

Il y a surpris le 18 la garnison consistant en cavalerie et croates, et l'a chassée hors de la ville, la fesant poursuivre avec chaleur. Cent quatre-vingt hommes ont été tués; onze officiers et trois cents quatre-vingt-quatre soldats faits prisonniers, quatre-vingt chevaux ont été pris; on en choisira les meilleurs, pour les distribuer parmi les dragons et houzards.

Trois officiers et cent dix-sept soldats d'entre les prisonniers sont tellement blessés qu'on n'a pas pu les transporter; on a été obligé de les laisser à Troppau contre un revers. Toute notre perte consiste en trois morts et onze blessés.

J'ai envoyé en même temps le colonel de Bülow avec six escadrons de dragons et trois escadrons de houzards vers Czenstochow, et encore un autre parti à Biala et Bielitz ; ils ne sont pas encore de retour.

Dès que je serai maître de ces contrées, je verrai ce qu'il y aura à entreprendre.

J'ai laissé le général Schmettau avec cinq bataillons, le régiment de Schlaberndorf et quatre escadrons de houzards aux environs de Militsch et Trachenberg, pour y empêcher les ravages des ennemis.

Comme il vient de me marquer que les Russes se répandent de nouveau le long des frontières et font de nouvelles incursions, j'ai écrit au général Goltz de renforcer le général Schmettau par le régiment de Ramin.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Ratibor, ce 8 décembre 1759.

SIRE,

Le général Laudon décampa le 20 du mois passé de Czenstochow et marcha vers Cracau. Le colonel de Bülow y fut détaché et arriva le 21 à Czenstochow, y fit huit prisonniers, enleva quelque bagage avec l'apothicairerie de campagne et poursuivit l'ennemi au-delà d'un mille.

Le major de Rosenkrantz du régiment de Werner a fait en même temps un tour à Kent, Biala et Bielitz, où il a trouvé quantité de bagage de l'ennemi.

Suivant les avis que Laudon était intentionné d'aller de Cracau à Bielitz, j'ai envoyé le colonel Bülow avec les dragons et le général-major le Grand avec deux bataillons de grenadiers aux environs de Beron et Plesse, de même pour les soutenir, le général Ramin avec deux bataillons vers Loslau.

Laudon tenta le 27 de pénétrer près d'Oswienczien et Gottschallkowitz, où il fut repoussé par le colonel Bülow et le général le Grand. Le dernier chassa le 29 les postes avancés de l'ennemi de Dziedzitz et Czechau entre Plesse et Bielitz, et fit une couple de prisonniers.

Lorsque les Autrichiens défilèrent à gauche, les détachemens susdits les suivirent à droite.

Je marchai le 30 avec six bataillons dans les environs de Ratibor pour être à portée; c'est pourquoi j'ai fait aussi réparer le pont sur l'Oder.

Le même jour le corps ennemi tenta de nouveau de pénétrer près de Plesse, mais il fut repoussé par le général Werner.

L'intention du général Laudon était d'aller par le Teschen en Moravie pour y prendre les quartiers d'hiver.

Pour couvrir sa marche, le général Draskowitz s'était posté le long des frontières avec douze bataillons, qui occupaient aussi Haltschin et Beneschau près de l'Oppa en deçà des frontières.

Le 6, ces deux lieux furent attaqués en même temps chacun par deux de nos bataillons; les garnisons en furent chassées, un grand nombre tué, et un officier et soixante-sept hommes ont été faits prisonniers. Le général Laudon est à présent aux environs de Teschen, et doit avoir perdu, d'après les nouvelles que nous en avons eues, par désertion pendant sa marche par la Pologne, plus de quatre mille hommes.

Comme il fait à présent ses arrangemens pour prendre les quartiers d'hiver en Moravie, je formerai aussi peu à peu, avec le corps, la chaîne comme l'année passée.

L. M. FOUQUÉ.

LA campagne de 1759 se termina dans la Haute-Silésie, par un accord que les généraux Fouqué et Laudon conclurent entre eux, pour régler la manière dont ils garderaient les frontières.

Les Autrichiens entrèrent en quartiers d'hiver dans la Moravie, et formèrent une chaîne le long des frontières depuis Grulisch jusqu'à Bielitz. Le corps d'armée du général Fouqué couvrit les frontières de la Haute-Silésie, et plaça ses quartiers d'hiver, comme l'année précédente, dans la contrée qui s'étend de Neustadt à Ratibor. Le quartier général fut établi à Leobschütz.

Le 18 janvier 1760, le général Fouqué se mit en marche à la tête de huit bataillons et de huit escadrons, et partit de Leobschütz pour Lœwenberg.

Il fit avancer le général Schmettau, poſté alors avec un détachement près de Lauban juſqu'à Gœrlitz; le général Goltz fut chargé du commandement des troupes qui reſtèrent dans la Háute-Siléſie, et le général Schenkendorf reſta avec quelques troupes dans le poſte de Landshut.

Tous ces corps d'armée, ſoumis aux ordres du général Fouqué, n'eurent durant tout l'hiver aucune occaſion de ſe diſtinguer. Il ne ſe paſſa rien de remarquable avant le mois de mars, où le général Laudon eſſaya inutilement d'attaquer la garniſon de Neuſtadt.

Ce fut alors que le général Goltz donna des preuves éclatantes de courage et de valeur *).

Car ayant reçu le 14 mars une déclaration par écrit du général Laudon, comme quoi il renonçait à la convention qu'il avait faite avec le général Fouqué au mois de décembre, il ſe mit en marche le lendemain à la tête du régiment de Manteufel et d'un eſcadron de dragons de Bayreuth, pour aller joindre le reſte de ſon corps près de Steinau.

Mais à peine fut-il ſorti des portes de Neuſtadt, qu'il ſe vit environné par l'ennemi. Devant lui, près de Buckelsdorf, ſur le chemin de Steinau, le général Jaquemin avait rangé le régiment de dragons de Lœwenſtein; mille houzards des régimens de Nadaſti et Kalnucki étaient poſtés du côté de Zültz: il avait au dos le général Laudon, qui le ſuivait avec le régiment de cuiraſſiers de Palfy, deux mille croates et quatorze compagnies de grenadiers.

(*) Ce récit eſt tiré du rapport original du général Goltz.

Malgré la supériorité de l'ennemi, il fit, avec la plus grande intrépidité, les meilleurs arrangemens pour sa défense, et forma une espèce de quarré avec ses troupes et une centaine de charriots.

Laudon ne soupçonnant pas qu'un aussi petit corps d'armée pût faire résistance, le fit sommer deux fois par un trompette de se rendre; mais après deux refus, il donna ordre à ses troupes d'attaquer les Prussiens de tous les côtés à la fois. L'attaque fut répétée six fois, et chaque fois les Autrichiens furent repoussés avec une perte considérable.

En un mot, le général Goltz se fraya heureusement un passage au travers des ennemis, n'ayant perdu que trente-cinq hommes qui furent tués, quarante qui furent faits prisonniers, et trente-neuf qui ne se sont pas retrouvés.

Il fit deux officiers et vingt-cinq soldats ennemis prisonniers. Les Autrichiens perdirent outre cela vingt-huit officiers et plus de mille soldats tués ou blessés.

Le roi témoigna son approbation au général Goltz dans la lettre suivante:

« Mon cher lieutenant-général de Goltz, j'ai vu » avec autant de plaisir que de satisfaction le con- » tenu de votre lettre, et l'action que vous avez » eue avec l'ennemi a été des plus belles et très- » bien conduite. Aussi vous en ferai-je sentir ma » reconnaissance. Vous pouvez également assurer » tous les officiers de votre petit corps qui ont été » présens à cette action, de mon gracieux souvenir.

« Quant à la perte qu'ils peuvent avoir faite à » cette occasion en équipage, vous n'avez qu'à en » dresser un compte que vous m'enverrez.

« J'espère que les autres officiers prendront exem-
» ple sur cette action et le suivront dans les oc-
» casions pareilles. Car c'est-là l'ancienne méthode
» des Prussiens, de se défendre avec succès contre
» une armée beaucoup plus nombreuse que la
» leur; méthode très-bonne et qui doit être suivie.
» Je suis votre affectionné roi ».

Il y ajouta de sa propre main:

« Faites, en mon nom, compliment aux officiers
» de Manteufel: ils ont combattu à notre ancienne
» manière, où il y a de l'honneur, et non pas selon
» les infames exemples modernes, auxquels il m'a
» encore fallu survivre à la honte de la nation et
de l'armée ».

FÉDÉRIC.

Au mois d'avril 1760, le roi conféra d'une manière très-gracieuse au général Fouqué la prévôté de l'église cathédrale de Brandebourg, par la lettre suivante.

Freiberg, ce 22 avril 1760.

LA prévôté de l'église cathédrale de Brandebourg se trouvant vacante et à ma disposition par la mort du feu prince Maurice d'Anhalt, je profite de cette occasion, pour vous témoigner à quel point je suis satisfait de votre zèle et de votre attachement inaltérable pour mon service.

Voilà le motif qui me porte à vous conférer le bénéfice en question, avec tous les droits et revenus

qui s'y trouvent attachés. En conséquence de quoi j'ai donné les ordres nécessaires au ministre d'Etat le baron de Dankelmann.

Mais comme il y a encore un article à régler au sujet d'un capital de douze mille écus, que le feu roi mon père a assuré audit prince Maurice sur le fond de ce bénéfice, pour être restitué par son successeur aux héritiers, comme il y fut obligé lui-même par rapport aux héritiers de Grumbkow, quand ledit bénéfice lui fut dévolu; il faudra que vous régliez préalablement cet article avec les héritiers du prince, d'autant plus que le capital mentionné sera également assuré à vos héritiers futurs; comme vous aurez occasion de vous en convaincre par mon ordre émané à ce sujet au ministre d'Etat de Dankelmann.

Je souhaite sincèrement vous voir jouir de ce bénéfice, au moins autant d'années que le feu maréchal de Grumbkow en a joui.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

FÉDÉRIC.

Le général Fouqué répondit de la manière suivante.

Lœwenberg, ce 27 aout 1769.

SIRE,

Il ſemble que vous ayez pris à tâche de me combler d'opulence, malgré le peu de penchant qui m'y porte; et pour comble d'embarras, vous me faites eccléſiaſtique!

Je m'acquitterai auſſi mal des fonctions de cette charge, que du rôle d'Arbate, ſi je dois officier (*). Cependant je m'en conſole, pourvu que j'aie la ſatisfaction de remplir vos idées pendant la guerre, et que vous y ſoyez heureux, Sire, j'y ſacrifierai très-volontiers le prévôt, le chapitre et ma vie.

Je ne ſuis nullement embarraſſé pour la reſtitution des douze mille écus, Sire, vous y avez trop bien pourvu.

L. M. FOUQUÉ.

Dès les premiers jours de mai, le prince Henri ſe rendit avec un corps de troupes près de Sagan; et le 7 il eut une entrevue avec le général Fouqué à Kitlitzreben non loin de Puntzlau.

Le 10, le général Fouqué reçut du roi l'ordre d'obſerver le général Laudon et de le côtoyer le long du Bober et de l'Oder juſqu'à Francfort, au cas qu'il voulût ſe tourner du côté de la Marche,

(*) Arbate eſt un des perſonnages de la tragédie de Mitridate du célèbre Racine. Ceci fait alluſion aux repréſentations théâtrales, qui feſaient partie des plaiſirs de la jeuneſſe de Frédéric pendant ſon ſéjour à Rheinsberg.

et de défendre Schweidnitz et Breslau, s'il passait en Siléfie.

Le général Laudon s'étant étendu avec ses troupes le long des frontières vers Landshut et le comté de Glatz, le général Fouqué abandonna le 28 mai Lœwenberg, et se rendit le 30 avec un corps dans les environs de Frœlichsdorf et de Fürftenftein, pour obferver de-là les mouvemens du général Laudon.

Quinze bataillons de réferve demeurèrent dans les environs de Lœwenberg et de Lauban, pour se joindre à l'armée du prince Henri.

Le général Schenkendorf était pofté près de Landshut avec quelques bataillons fous les ordres du général Fouqué.

Laudon avait rangé fon corps d'armée fur deux lignes près de Franckenftein; l'une s'étendait depuis Tarnau jufqu'a Grochau, et l'autre depuis Zodel jufqu'à Baumgarten.

Le général Fouqué fe trouva par-là dans le plus grand embarras.

Il entrevoyait combien il était néceffaire de maintenir le pofte de Landshut, non-feulement pour défendre le paffage qui conduit au cercle de Kœnigsgrætz par Trautenau en Bohème, mais auffi pour empêcher le fiège de Glatz; et d'un autre côté le roi voulait que fon premier foin tendît à défendre les fortereffes de Breslau, de Schweidnitz, de Glogau et de Neifs.

Son corps d'armée était trop faible, pour pouvoir veiller à ces différens objets.

Le général Fouqué ne pouvait laiffer tout au plus

à Landshut que cinq bataillons, qui risquaient évidemment d'être perdus, s'il s'en séparait.

Par une seule marche, Laudon pouvait être aux portes de Schweidnitz, et par deux marches, il lui était aisé ensuite d'arriver à Breslau avant le général Fouqué.

Dans cette perplexité il écrivit au prince Henri, qui se trouvait encore posté près de Sagan, pour faire passer un détachement du côté de Freiburg, afin de soutenir le poste près de Landshut.

Le détachement demandé n'arrivant pas, le général Fouqué se vit obligé d'attirer le général Schenkendorf avec ses bataillons de Landshut, et de quitter le 4 juin au soir Frœhlichsdorf, pour placer son camp près de Würben.

Le 5, le général Laudon quitta Franckenstein avec son corps d'armée, divisé en deux colonnes, dont l'une se plaça près de Nimtsch et l'autre près de Reichenbach. Le général Draskowitz dirigea sa marche vers Franckenstein.

Voilà ce qui engagea le général Fouqué à partir de Würben le 6 de juin dès les deux heures du matin, afin de couvrir Breslau; et à se camper près de Romenau, après avoir fait prendre les devants au général le Grand jusqu'à Opperau.

Le général Laudon voyant ainsi son projet manqué sur Breslau, quitta Nimtsch le 7, et se retira par Silberberg dans les environs de Glatz.

Le général Fouqué, à la tête des grenadiers et des bataillons francs, le poursuivit par Canth, Jordansmühle, Nimtsch et Reichenbach; et, après avoir fait prisonniers deux lieutenans et soixante-

quinze dragons de l'arrière-garde ennemie qui se retirait dans les montagnes, il se campa le 10 près de Grœditz.

Apprenant alors que deux régimens de dragons, deux régimens de houzards, le régiment des grenadiers de Laudon, et un parti de croates du corps du général Autrichien Nauendorf s'étaient postés près de Kleitsch entre Reichenbach et Franckenstein, il se mit la nuit du 13 en marche avec six bataillons et huit escadrons, pour surprendre ce poste; mais ce projet étant parvenu à la connaissance des troupes autrichiennes, elles se retirèrent dans la plus grande hâte à Silberberg; de sorte qu'on ne put leur enlever qu'une soixantaine de prisonniers et cent vingt chevaux.

Aussi-tôt que le général Schenkendorf eut quitté le poste de Landshut, les Autrichiens n'eurent rien de plus pressé que de l'occuper, leur principal objet étant de s'emparer de Glatz.

Ils firent les préparatifs nécessaires pour le siège et occupèrent le passage près de Wartha ainsi que ceux qui conduisent aux montagnes. Ils y pratiquèrent tant de retranchemens et d'abatis, qu'un corps d'armée eût vainement essayé de dégager Glatz de ce côté.

Dans ces conjectures, le général Fouqué jugea qu'il serait plus à propos de couvrir les forteresses de Breslau et de Schweidnitz, et de mettre le plat pays à l'abri des incursions de l'ennemi, que de travailler à réoccuper le poste de Landshut, qu'il doutait pouvoir défendre avec si peu de troupes contre les armées nombreuses qui l'environnaient.

Il

Il conseilla au roi d'envoyer dans la plus grande hâte un détachement de troupes en Silésie, pour faire, s'il était possible, une diversion vers Kœnigsgrætz. Le roi était disposé à s'y rendre en personne; mais les conjonctures l'empêchèrent peut-être de se hâter. En attendant il donna les ordres les plus exprès au général Fouqué, de se rendre de nouveau maître de son poste près de Landshut et de le maintenir.

Les lettres suivantes complettent le récit de ces expéditions.

Grœdlitz, le 16 juin 1760.

J'AI reçu hier au soir les ordres de Votre Majesté du 11 de ce mois, en conséquence desquels je partirai cette nuit pour l'expédition de Landshut.

Jahnus est renforcé par les régimens d'infanterie de Königsegg et de Leopold Palfy, arrivés hier de Glatz avec quelques cuirassiers et houzards.

J'espère que la fortune nous secondera, quoique s'ils veulent bien faire leur devoir, le cas soit fort douteux.

Je n'ai point de nouvelles d'O. Il est tellement renfermé de tout côté, que rien ne peut passer, et l'on a pendu sur le champ ceux qui l'ont tenté.

Les déserteurs disent que l'artillerie qui doit venir de Prague et d'Ollmütz, n'est pas encore arrivée, et qu'en attendant ils ont préparé un grand nombre d'échelles pour l'assaut général.

L. M. FOUQUÉ.

Landshut, ce 17 juin 1760.

Je suis parti hier à dix heures du soir des environs de Schweidnitz pour l'expédition de Landshut, avec les généraux-majors de Schenkendorf, Malakowski, le Grand et le colonel Rosen, suivi de quatre bataillons de grenadiers, de quatre bataillons de mousquetaires, de trois bataillons francs, d'onze escadrons de houzards et de quatre escadrons de dragons.

J'ai laissé le général Ziethen avec le reste des troupes dans notre premier camp, et je lui ai prescrit de nous suivre le lendemain pour se poster sur le Zeiskenberg. Nous arrivâmes ce matin à dix heures à Landshut; et voici le rôle des troupes ennemies qui occupaient ce poste;

1 Régiment de Kœnigsegg.
1 ——— de Simbschen.
1 ——— de Preysach.
1 ——— de Forgasch.
1 ——— de Broder Croates.
1 ——— Croates de Peterwardein.
1 bataillon de Platz.
1 ——— de l'archiduc Joseph.
1 régiment de cuirassiers de Modène.
1 ——— dragons de l'archiduc Joseph.
2 régimens de houzards.

A la tête de ces régimens se trouvaient les généraux Gaisrug, St. Ignon, Jahnus et Gourci. L'attaque se fit de trois côtés, et le feu des canons et de la mousqueterie ne cessa qu'à quatre heures de l'après-midi. L'ennemi se retirant d'une redoute à l'autre, fut enfin obligé d'abandonner son poste.

J'ai eu ſoin de garnir les hauteurs ſur leſquelles l'ennemi avait preſque ruiné toutes les redoutes.

Nos priſonniers ne ſe montent qu'à un capitaine, deux lieutenans, et une cinquantaine de ſoldats, ce qui s'explique par le grand nombre de troupes ennemies qui couvraient parfaitement leur retraite.

L. M. FOUQUÉ.

Landshut, ce 19 juin 1760.

Le corps d'armée que nous avions forcé le 17 de ce mois à quitter le poſte de Landshut, s'eſt placé ſur les hauteurs près de Reich-Hennersdorf, hauteurs qui, comme vous le ſavez, Sire, ſont inattaquables.

Il a été renforcé hier par le corps du général Wolfersdorf et aujourd'hui encore par un détachement du corps de Laudon.

J'ai eſſayé de les inquiéter par le feu des canons et des obus, mais avec peu de ſuccès.

L'on a vu arriver près de Friedland un nouveau détachement des troupes de Laudon, qui s'eſt avancé juſqu'à Hartmannsdorf et Witgendorf ſur le Ziegen-Rücken. Je pourrais aiſément attaquer et repouſſer ce corps, ſi je n'avais à craindre que les troupes qui ſe trouvent actuellement près de Reich-Hennersdorf, n'occupent mon poſte.

Votre Majeſté m'ayant ordonné à pluſieurs repriſes de ne point quitter mon poſte actuel, j'obéirai exactement à ſes ordres et je me défendrai juſqu'à l'extrêmité.

Ma provision de pain, de farine et de fourrage me suffira jusqu'à la fin de ce mois.

J'ai laissé le général Ziethen et le colonel de Kleist sur le Zeiskenberg, pour couvrir le passage qui conduit à Schweidnitz, avec quatre bataillons et deux escadrons de houzards, dont l'un est entré en garnison à Freibourg. Ce corps est cependant fort exposé dans ce poste, vu que les conjonctures présentes me mettent hors d'état d'y envoyer quoi que ce soit, si je ne veux point courir risque de m'affaiblir trop moi-même.

Les troupes de Beck sont avancées le 14 jusqu'à Friedeberg et Greiffenberg.

On prétend que l'artillerie qu'on attendait d'Ollmütz se trouve à présent près de Glatz.

En conséquence des ordres V. M. le général Grand est parti hier pour Neiss avec un escadron de dragons d'Alt-Platen; par conséquent je n'ai avec moi que les généraux de Schenkendorf et de Malakowski et le colonel Rosen.

L. M. FOUQUÉ.

Landshut, ce 21 juin 1760.

JE ne doute pas que V. M. n'ait reçu mes deux rapports d'un même contenu du 19.

Selon les ordres de Votre Majesté, je me suis remis en possession du poste de Landshut.

J'ai vis-à-vis de moi les corps de Gaisrug et de Jahnus, et à droite ainsi qu'à gauche ceux de Wolfersdorf et de Nauendorf, à qui Laudon a soin d'envoyer des renforts journaliers.

Cloué en quelque ſorte à ma place, je ne ſaurais riſquer le moindre changement de poſition, parce que je ſuis ſi près de l'ennemi, que nous tirons l'un ſur l'autre à coups de fuſil.

Toute voie de communication avec Schweidnitz et avec le général Ziethen ſur le Zeiskenberg m'eſt ôtée par le corps de Nauendorf placé entre nous; et je préſume que le général Ziethen ſera obligé de quitter ſon poſte et de ſe retirer à Schweidnitz.

Je ne crains pas de manquer de pain, de fourrage et d'argent de ſolde avant la fin de ce mois.

Dans cette ſituation je tâcherai de me ſoutenir juſqu'à la dernière extrêmité, et j'attendrai que V. M. faſſe diverſion.

Je ne ſuis pas à portée d'apprendre ce qui ſe paſſe à Glatz. Le général Zaſtrow informera V. M. de tout ce qu'il pourra apprendre là-deſſus, et n'attendra que vos ordres, pour arranger en conſéquence la proviſion néceſſaire de pain.

L. M. FOUQUÉ.

LE 21, le général Laudon arriva lui-même, à la tête d'un corps d'armée conſidérable dans les environs de Landshut, et établit ſon quartier principal à Schwarzwalde.

Selon une liſte trouvée entre les papiers du général Fouqué, l'armée autrichienne raſſemblée dans ces environs pour attaquer le poſte de Landshut, conſiſtait en quarante bataillons, ſoixante et dix ſept eſcadrons, qui feſaient enſemble trente-quatre mille hommes. A la tête de ce corps ſe trouvaient, outre

le grand-maître de l'artillerie Laudon, six lieutenans-généraux-maréchaux de camp, et treize généraux-majors. D'un autre côté tout le corps prussien qui devait défendre le poste de Landshut ne consistait qu'en quinze bataillons et quatorze escadrons, si bien que, d'après la liste de ce corps, au jour même de l'action, il n'était composé que de deux cents cinquante officiers, cinq cents trente bas-officiers, huit mille et quatre cents hommes d'infanterie, quinze cents de cavalerie, en tout dix mille six cents quatre-vingt hommes.

Défendre le poste de Landshut contre une armée trois fois supérieure, c'était sans contredit un projet très-périlleux.

Il fallait nécessairement garnir les hauteurs. Vu l'étendue du poste, on ne peut que pourvoir faiblement à sa sureté, et par conséquent il y avait des espaces de terrein de deux mille pas et au-delà qui n'étaient point défendus (*).

Le général Fouqué ne négligea rien pour rétablir le plutôt possible les ouvrages que l'ennemi avait démolis. Il fit tirer une ligne de six cents pas depuis la Mumel-Schanze jusqu'au Leuschner-Berg.

Pour garnir cette ligne, il fallait au moins huit bataillons, et l'on ne put y en placer que deux.

Le soir du 22 juin cent fourgons furent envoyés à Schweidnitz par Bolkenhayn et Freibourg pour en rapporter une provision de farine. Le bataillon d'Arnim et le major Lutz, à la tête de deux cents

(*) On trouve dans le journal militaire de février 1786, un plan de l'action près de Landshut.

chevaux eut ordre de ſe poſter dans les environs de Ruhbank et d'Einſiedel, pour couvrir ce convoi. On remarqua dans l'armée ennemie des mouvemens qui feſaient préſumer une attaque.

La nuit du 22 au 23 ſurvint une pluie très-violente. On entendait dans les environs de Hartmannsdorf et ſur les routes qui deſcendent de Forſt, le bruit des charriots de bagage. Des déſerteurs autrichiens aſſuraient de plus que l'ennemi était en marche pour commencer l'aſſaut.

Ils prétendaient en outre que le général Laudon avait fait diſtribuer une grande quantité d'eau de vie parmi les ſoldats, pour leur donner du courage.

Quatre grenades au mortier-canon, lancées et crevant en l'air avec fracas, furent le ſignal de l'attaque, qui eut lieu aux deux ailes à la fois.

Le général Laudon attaqua avec ſeize bataillons et vingt-quatre eſcadrons l'aile gauche des Pruſſiens, qui était commandée par le colonel Roſen, et conſiſtait dans le bataillon de grenadiers de Wobersnow, dans le ſecond bataillon de Fouqué, le bataillon de Moſel, celui de Mellin, et trois compagnies du premier bataillon de Fouqué.

Ces troupes feſaient la réſiſtance la plus vigoureuſe, et ſoutenaient le feu le plus violent des canons et des obus, quand le régiment de chaſſeurs de Laudon perçant tout à coup entre le Leuſchnerberg et la redoute nommée Rotkretſcham, vint renverſer le bataillon de Mellin et attaquer par derrière le ſecond bataillon de Fouqué, qui fut en même temps aſſailli de front par quelques bataillons de grenadiers.

Une colonne ennemie de huit bataillons, commandée par le général Müffling, s'avança ſous le Riegel, ſur la route de Forſt vers le Mummelloch, paſſa avec effort par deſſus la ligne que le général Fouqué avait fait tirer, prit en flanc et par derrière le bataillon de Moſel et le fit reculer juſqu'au Buchberg et aux portes de la ville de Landshut.

Une autre colonne ennemie de huit bataillons, commandée par le général Gaisrug, ſe porta ſur le Mummelberg et Buchberg. Ces endroits avaient pour défenſe trois compagnies du premier bataillon de Fouqué, et le bataillon de grenadiers de Wobersnow.

Vainement les troupes pruſſiennes y firent la réſiſtance la plus courageuſe: elles ſe virent obligées de céder à la ſupériorité de l'ennemi, dont les pertes étaient continuellement réparées par de nouveaux renforts.

Dans le moment où les bataillons de l'aile gauche pliaient, le bataillon d'Arnim et le major Lutz avec deux cents cinquante chevaux arrivèrent ſuivant les ordres du général Fouqué. Le colonel Roſen, quoique fort bleſſé, ſe mit à la tête du bataillon d'Arnim, pour aller au ſecours de celui de Moſel; mais il ſe vit ſi inquiété par le feu des canons et des fuſils, qu'il fut forcé de ſe retirer avec beaucoup de perte.

Le général Malakowski ſe fit, l'epée à la main, un chemin au travers de cette mêlée, à la tête de ſes dragons et de ſes houzards, et ſe retira ſur les hauteurs en-deçà du Bober.

Le major Hoſen ſe jeta avec le reſte du bataillon

de Mellin dans la redoute fur le Thimberg près de Rothkretfcham, où le lieutenant Budberg était pofté avec un peloton du fecond bataillon de Fouqué. Cette redoute fe conferva pendant que l'aile gauche pruffienne était repouffée, mais la fupériorité de l'ennemi ne trouvant plus d'obftacle, le major Hofen fut tué avec une partie de fes gens, et le refte fait prifonnier.

Le débri des bataillons de l'aile gaùche, qui la plupart avaient perdu leurs chefs, fe plaça fur le Kirchberg, où fe trouvaient déjà poftés un bataillon du margrave Henri et deux compagnies du premier bataillon de Fouqué.

L'aile droite pruffienne, commandée par le général Schenkendorf et compofée du bataillon de grenadiers de Sobeck, du bataillon franc de Borck et des deux bataillons francs de le Noble et de Colignon, fut attaquée par les généraux autrichiens Wolfersdorf et Jahnus, avec feize bataillons et trente efcadrons.

Quoique l'ennemi fût bien fupérieur en nombre, l'attaque dura au-delà de deux heures; mais enfin il enveloppa l'aile droite et fe rendit maître des hauteurs.

Le général Fouqué s'apercevant que les bataillons poftés fur les montagnes de Blasdorf étaient attaqués par derrière, détacha la major Kofchenbar avec la moitié de fon bataillon, pour en faire autant à l'ennemi. Mais le major de Kofchenbar fut tué et le refte du bataillon fe vit obligé de plier comme les autres bataillons.

Les troupes du bataillon pruffien de l'aile gauche, qui venaient d'être battues, fe raffemblèrent près

des redoutes où l'autre partie du bataillon de Kofchenbar était placée avec trois compagnies de Braun.

Le général Fouqué ayant formé ces troupes, fe mit à leur tête, chargea les Autrichiens, leur enleva deux drapeaux et un étendard, et les fit reculer jufqu'à Reich-Hennersdorf, où ils ne fe défendirent qu'en fefant jouer leurs canons et leurs bombardes.

L'ennemi voyant qu'il était inutile de tenter d'attaquer le front de l'aile droite pruffienne, détacha le régiment de Simbfchen avec quelques bataillons de grenadiers et un corps de cavalerie très-nombreux pour paffer le Bober au-delà de Blasdorf, dans la vue de couper aux Pruffiens toute voie de retraite. Le général trouva donc convenable d'envoyer de ce côté le major Owftin avec trois efcadrons de houzards, pour s'affurer au moins un paffage fur le Bober.

Tandis que l'action ceffait peu à peu du côté de l'aile droite, le combat devenait d'autant plus violent à l'aile gauche.

L'ennemi s'avançait en deux colonnes par le village Zieder et au travers de la ville, qui n'avait que foixante hommes de garnifon, tendant au Kirchberg, où s'était placé le refte des bataillons de l'aile gauche.

En même temps la plus grande partie de la cavalerie autrichienne et quelques bataillons de grenadiers paffaient le Bober pour couper la retraite aux Pruffiens.

La colonne ennemie qui s'avançait dans les environs de Zieder, et qui formait l'aile gauche de l'attaque,

fut accueillie du haut des redoutes du Kirchberg, d'un feu de canon et de mousquets si violent, qu'elle se vit forcée de se retirer par le même village avec de grandes pertes.

Mais l'autre colonne, qui formait l'aile droite de l'attaque, traversait la ville et passait le cimetière Protestant, pour s'avancer à toute force vers le Kirchberg.

Le bataillon de volontaires de Below, détaché du Galgenberg au Kirchberg pour soutenir les troupes qui y étaient postées, repoussa d'abord l'ennemi, mais il fut tourné et obligé de céder. L'ennemi profita de l'occasion pour s'emparer d'une redoute sur le Kirchberg, ce qui le mit en état de prendre en flanc le bataillon du margrave Henri, aussi bien que les autres bataillons qui s'étaient rangés sur le même terrein. Douze canons, que les Autrichiens avaient plantés sur le Ziegelberg, augmentèrent la violence du choc par un feu non interrompu.

La colonne ennemie qui venait d'être repoussée, reprit haleine, s'avança de nouveau vers le Kirchberg; et les bons et braves Prussiens furent encore obligés de céder au nombre.

Pour couvrir leur retraite, ils firent un feu non interrompu suivant les règles qu'ils observaient les jours de revue sous les yeux de Frédéric. Ils gagnèrent le Galgenberg, et la route la plus courte qui conduit au Bober leur étant coupée, ils se joignirent au corps d'armée du général Schenkendorf.

Le général Fouqué désespérant alors de conserver le poste de Landshut, envoya son adjudant le

capitaine des Ingénieurs Winanco, au général Schenkendorf, avec ordre de se retirer en passant le Bober avec ses troupes.

Winanco fut tué d'un coup de feu, lorsqu'il s'en retournait vers son général, et l'adjudant-général le lieutenant Fouqué, partit chargé des mêmes ordres pour se rendre auprès du général Schenkendorf.

En attendant, le général en chef envoya quelques-uns de ceux qu'il avait pu rassembler des bataillons francs au-delà du Bober, pour chasser les croates des maisons qu'ils occupaient et pour s'assurer de ce passage.

Lui-même suivit bientôt avec le reste du bataillon des volontaires de Below et une compagnie de Braun, dans le dessein de gagner les hauteurs de Reisdorf avec le reste des bataillons.

Le général Fouqué ayant passé le Bober et le village de Leppersdorf, forma un quarré des troupes mentionnées, qui fut aussi-tôt attaqué de trois côtés par la cavalerie autrichienne.

Les troupes prussiennes animées par l'exemple de leur chef, qui était bien déterminé à se défendre et à vendre cher sa liberté ou sa vie, repoussèrent plus d'une fois les Autrichiens, et vraisemblablement elles se feraient frayé un chemin au travers des escadrons ennemis, si un bataillon de grenadiers, arrivé subitement, n'eût renforcé, par son feu rapide, l'attaque de la cavalerie.

Le général Fouqué, qui donnait au milieu du feu ses ordres de sang-froid, et dont la valeur aurait dû être couronnée des plus beaux lauriers, eut alors

fon cheval tué fous lui ; il tomba. L'ennemi enfonca auffi-tòt le quarré. Vainement quelques foldat fe raffemblèrent autour de leur général abattu fous fon cheval, les dragons de Lœwenftein maffacrèrent tout ce qui l'environnait. Lui-même déjà bleſſé de trois coups de fabre, au front, au coude et fur le dos, allait évidemment périr, quand Trautfchke, fon fidèle palefrenier, vint fe jeter fur lui pour parer de fon corps les coups qu'on lui portait, tout en criant et répétant fans ceffe: "voulez-vous donc tuer le général en chef"?

Ces cris frappèrent de loin le colonel Voit du régiment de Lœwenftein. Il accourut, difperfa les dragons et releva le général couvert de fang.

Il fit venir auffi-tôt fon cheval de parade et le lui offrit.

Fouqué remit fon épée au colonel, mais il refufa de monter le cheval de parade: "je rifquerais, dit-"il en s'excufant, de fouiller ce bel équipage avec "mon fang."

Le colonel Voit, plein d'eftime pour fon prifonnier, lui répondit: "mon équipage ne peut que "gagner à être teint du fang d'un héros". Enfin fur des inftances réitérées, Fouqué monta le cheval offert, et porta dans fa captivité la fermeté et l'afcendant de l'héroïfme.

Le général Schenkendorf raffembla le refte de fon corps fuivant l'ordre du général Fouqué, et commençait à fe retirer au-delà du Bober, quand fon cheval ayant été tué fous lui, il tomba à fon tour au pouvoir des Autrichiens qui l'environnaient.

Ses troupes ne laiſſèrent pas de continuer leur retraite dans le meilleur ordre poſſible, ſous le commandement du major Arnim, tout en ſe défendant contre les attaques réitérées de l'ennemi.

Arnim gagna heureuſement les hauteurs de Reisdorff; mais en pouſſant ſa marche vers la forêt, il ſe vit arrêté par une ligne de cavalerie, qui s'était poſtée dans une vallée près de Reisdorff. Bientôt ſurvinrent quelques bataillons de grenadiers; et le combat recommenca. La petite troupe des Pruſſiens ne pouvait manquer de ſuccomber, et ceux qui ne reſtèrent pas ſur la place, furent faits priſonniers.

Le général Malakowski, qui ſe défendait au-delà du Bober contre la cavalerie ennemie qui l'avait enveloppé, eſſuya le même ſort. Il lui réſiſta longtemps, mais il fut enfin obligé de ſe rendre, ainſi que le lieutenant-colonel de Papſtein, le major Bonin et une partie des dragons et des houzards. Le ſeul major Owſtin ſe fit jour l'épée à la main, au travers des ennemis, avec le reſte de la cavalerie pruſſienne, de ſorte qu'il n'échappa de tout le corps de Fouqué qu'environ ſept cents hommes d'infanterie et mille dragons et houzards, qui ſe raſſemblèrent près de Gauer pour ſe retirer à Breslau. Le reſte demeura ſur le champ de bataille ou fut pris.

C'eſt ainſi que ſe termina l'action de Landshut, après avoir duré depuis une heure et demie du matin juſqu'à midi.

Cette victoire fut très-avantageuſe pour les Autrichiens, qui ſe voyaient par elle en poſſeſſion

d'un adverſaire dont la valeur avait ſi ſouvent renverſé leurs projets; mais elle leur avait coûté cher. Eux-mêmes firent monter le nombre de leurs morts et de leurs bleſſés à neuf mille hommes; et tous leurs chefs rendirent hautement juſtice à la conduite et à l'intrépidité de Fouqué.

Le roi venait de partir de la Saxe pour lui amener du renfort, lorſqu'il apprit ſa défaite.

On peut ſe faire une idée des ſentimens douloureux qu'éprouva le monarque à la nouvelle d'un revers qui le privait de ſon ami. Il dit alors aux généraux qui ſe trouvaient auprès de lui, avec cette grandeur d'ame qui lui était ſi naturelle: "Fouqué eſt priſonnier, mais ſa captivité lui fait "autant d'honneur qu'à nous; il s'eſt défendu en "héros."

Il écrivit tout de ſuite à Breslau au miniſtre d'Etat de Schlaberndorf, qu'il eût à lui procurer des nouvelles de la ſanté du général Fouqué, et ne ſe tranquilliſa qu'en apprenant que ſes bleſſures n'étaient point mortelles.

Nous ſuivons à préſent le général Fouqué dans ſa captivité. Il fut tranſporté de Landshut à Kœnigsgrætz; de-là à Brünn et enfin à Brug ſur la Leitha.

La Cour de Vienne ne voulut point le relâcher avant la paix; et c'était faire connaître aſſez combien on le redoutait. Un tel refus ne pouvait qu'être glorieux pour lui. Il n'en éprouva pas moins les déſagrémens de la captivité; et il les dut ſentir d'autant plus vivement, que la nobleſſe de ſon caractère le rendait incapable de la moindre ſoumiſſion.

A la prise de Glatz arrivée le 26 juillet, le général Fouqué perdit tout son bien, dont le prix s'évaluait à cent-vingt mille écus. Outre un capital très-considérable en argent comptant, il tenait des bienfaits du roi six tabatières d'or, la plupart garnies de brillans; de services de table de porcelaine et en argent; une bibliothéque très-choisie, et une collection des plus belles gravures rassemblées par le feu roi Frédéric-Guillaume en trente-trois volumes in-folio, que l'on regardait comme unique en son genre, et que l'inspecteur de la galerie royale, Oesterreich, estimait valoir cent mille écus. Tous ces effets furent portés en dépot à Brünn, et on alla jusqu'à exiger du général Fouqué les fraix du transport.

Il s'éleva quelques différens avec le conseil de guerre de la cour de Vienne au sujet de la solde des officiers prussiens faits prisonniers. On la retint pendant trois mois, et ensuite l'on exigea qu'ils acceptassent à raison de 8 flr. le ducat hollandais, qui en Autriche même ne vaut que 4 fl. 7/2 Xr. Un décret impérial du 4 août 1761 approuvait cette prétention, en représailles apparemment de la monnoie de bas aloi, avec laquelle on payait la solde des officiers impériaux prisonniers des prussiens.

Le général Fouqué fit des démarches et des représentations en faveur des officiers prussiens, et s'expliqua de la manière suivante dans un mémoire qu'il présenta au conseil de guerre de la cour.

"Les officiers autrichiens qui sont au pouvoir „des Prussiens, reçoivent régulièrement chaque „mois la solde qui leur est due.

On

„On leur paye ce qui leur revient en monnoies „courantes, et acceptables par les caiſſes mêmes „du roi.

„Ils font pour cet argent leurs emplettes au „même prix, et encore à meilleur marché que nous, „qui ſommes obligés de payer ce dont nous avons „beſoin en monnoie forte.

„Suppoſé que dans les provinces du roi un ducat „ſoit compté à huit florins, on s'en défait pour- „tant à ce prix ſans ſouffrir du rabais, tandis que „nous ne pouvons nous défaire qu'à quatre florins „des ducats qu'on nous évalue à huit florins en „nous les donnant.

„Si, dans cette province, le cours du ducat „allait à ſeize florins, nous n'aurions pas ſujet de „nous plaindre, ſi on nous le portait en compte „à ce prix. Mais puiſque, outre l'énorme prix des „denrées, on n'accepte même ici que de la mon- „noie forte, c'eſt une injuſtice ouverte de nous „donner le ducat pour le double de ſon prix".

Ces démêlés continuèrent. Pluſieurs incidens donnèrent de juſtes ſujets de mécontentement au général Fouqué. Il s'éleva une diſpute en paroles très-vive entre lui et le général Gaſtheim, qui était chargé de l'inſpection ſur les officiers pruſ- ſiens retenus priſonniers tant à Brügg qu'à Haim- bourg, et dont le mombre ſe montait à deux cents trente-cinq. Ce différent fut ſuivi d'une cor- reſpondance très-animée entre notre général et le conſeil de guerre de la cour.

Le général Fouqué n'oublia dans aucune occa- ſion le reſpect qu'il devait à la perſonne de

l'impératrice ; mais on le voyait d'autant plus déterminé à défendre les droits de la bonne cause contre l'intérêt et la partialité des conseillers et des commissaires de sa cour. Ce n'était pas sans raison qu'il leur reprochait l'abus qu'ils fesaient du nom de l'impératrice, et qu'il les accusait d'intercepter les lettres et les représentations qu'on lui adressait.

Le conseil de guerre de la cour lui fit à son tour éprouver les effets de sa vengeance, en l'éloignant et le transférant jusqu'à Carlsstadt en Croatie.

Le commandant de Brügg, le colonel Elvenich, lui presentant le 7 septembre 1761, l'ordre de Sa Majesté impériale à ce sujet, le général Fouqué répondit avec la plus grande indifférence: L'impératrice, sous le pouvoir de laquelle je me trouve, peut m'exiler jusqu'au bout du monde; mais la vérité ne saurait perdre de ses droits, et je ne la renierai jamais.

Bientôt après arriva le capitaine autrichien Berwarth, déclarant qu'il avait ordre d'escorter le général Fouqué jusqu'à Carlsstadt, et d'avoir soin de lui pendant son voyage d'une manière conforme à sa dignité, aux dépens de l'impératrice. Il pria le général Fouqué de lui marquer le jour de son départ ; Fouqué lui répondit: Je serai prêt demain matin à cinq heures.

Il était près de six heures, lorsque le capitaine Berwarth se présenta le lendemain. Quelle heure est-il ? lui demanda Fouqué. Cinq heures, Votre Excellence, lui répondit le capitaine. Vos montres ne vont jamais bien, repartit Fouqué, elles retardent toujours ; prenez la mienne, comme un petit souvenir. Elle vous rendra de bons services.

Le 20 feptembre, le général Fouqué arriva à Carlsftadt. Sa fociété était compofée de fes enfans, du lieutenant la Motte Fouqué baron dn Thonaiboutonne, de madame la colonelle Nimfchefski avec fes deux filles, de fon fecrétaire, du lieutenant Gontzenbach, et du chirurgien-major Gfellius.

Une indifpofition violente dont il fut attaqué pendant fon féjour en Croatie, affaiblit confidérablement fa fanté. Il voua ce temps à la philofophie, et n'obtint fa liberté qu'à la conclufion de la paix, après laquelle il retourna à Glatz avec fa fociété, le 7 d'avril 1763. L'impératrice envoya à fa rencontre le major Blankenfeld, pour l'inviter à fe rendre à Vienne, en lui fefant comprendre qu'il y jouirait de toutes les diftinctions poffibles, et qu'il ne dépendrait que de lui de reprendre fes meubles et fes bijoux.

Le général Fouqué refufa poliment cette offre. Il prononça le nom de l'impératrice avec le plus profond refpect; mais, ajouta-t-il, il m'eft impoffible de baifer la main qui m'a fi durement frappé. Mes biens étant entre fes mains, n'ont plus de charmes pour moi; mon roi feul, qui me les donna, peut me les reftituer. Ce trait qui femble d'abord tenir de l'opiniâtreté, n'eft au fond que la marque d'une véritable grandeur d'ame et d'une fermeté de caractère qui ne lui permit jamais de fe départir des maximes qu'il avait prifes pour règle de fa conduite et de fes actions.

Sans aller à Vienne, le général fe rendit le 15 à Glatz; et c'eft ici qu'il trouva d'abord les marques les moins équivoques de la grâce et de l'amitié,

dont son roi continuait de l'honorer. Le monarque n'avait pas moins pourvu à ses besoins qu'à tout ce qui pouvait accélérer le rétablissement de sa santé. Outre de l'argent et une provision de vieux vin de Hongrie, on lui remit une assignation sur une pension de gouverneur nouvellement accordée, et en même temps une invitation de se rendre bientôt à Potsdam.

Le roi souhaitait de l'embrasser. Aussi le général Fouqué ne s'arrêta que quelques jours à Glatz, d'où il courut se jeter aux pieds de son monarque.

Il s'arrêta quatre semaines à Sans-Souci, et goûta dans le commerce de Frédéric les délices d'une nouvelle vie. Il ressentit tout ce qu'un cœur sensible est capable d'éprouver au sein du bonheur et du repos, après une captivité de Sibérie ; mais sa santé était affaiblie.

Il demanda au roi la permission de se retirer durant trois mois à Brandebourg, pour s'y rétablir, en jouissant dans sa prévôté du repos ecclésiastique.

Le roi meubla sa maison et le combla des plus riches présens. Mais malgré le repos dont il jouissait dans sa prévôté de Brandebourg, l'affaiblissement de sa santé ne fesait que s'accroître ; et se sentant hors d'état de supporter désormais les fatigues de l'état militaire :

“ Je ne suis plus bon à rien, écrivit-il au roi,
„ et rien ne m'est plus convenable que la vie de
„ chanoine et le repos. Ajoutez, pour combler
„ vos grâces, Sire, celle de m'en faire jouir pour
„ le reste de mes jours ”.

Le sensible monarque ne consentit qu'à regret.

„ Cependant, lui marque-t-il, vous me rendrez „ visite quelquefois, il n'y a pas loin; et quand „ je saurai que vous voudrez venir, je vous „ enverrai mes chevaux à moitié chemin ".

Le roi ne désespéra point de voir Fouqué rétabli. Il lui tint lieu de médecin et prit extrêmement à cœur la conservation de son vieux et fidèle ami (c'était ainsi qu'il l'appelait). Il fit passer à Brandebourg tout ce qui pouvait contribuer à rendre ce séjour agréable. Le jardin fut orné d'orangers apportés de Sans-Souci et de Charlottenbourg. Les appartemens furent enrichis de meubles royaux; la cave remplie de vins de cent feuilles, et sa table garnie de fruits de Sans-Souci; enfin le roi partageait avec son vieux ami tout ce qu'il trouvait de bon. Il fesait plus, il allait le visiter lui-même dans sa retraite, où quelquefois il passa la nuit. Les témoins de ces entrevues ne pouvaient s'empêcher d'être vivement touchés en voyant l'ami tendre prendre la place du monarque. L'œil vif et imposant du roi inspirait à son arrivée la vénération et le silence aux généraux rassemblés autour de lui; mais une douce joie y éclatait soudain, quand il entrevoyait Fouqué qui l'attendait à l'entrée de sa maison. Il volait dans ses bras, le soutenait et le reconduisait dans son fauteuil, comme un fils eût pu faire à l'égard de son père. Il l'amusait en lui racontant les événemens du grand monde, auquel Fouqué avait renoncé. Ils se promenaient tous deux dans les allées d'un petit jardin, que l'ombre d'épais tilleuls rendait agréable, et se séparaient à neuf heures du soir pour aller se livrer au repos.

A peine le jour commençait à paraître, que le monarque se rapprochait de son ami; il déjeûnait avec lui; à dix heures il l'embrassait et quittait ce temple de l'amitié d'un air serein et satisfait.

Le roi ne se contentait pas d'aller voir son ami à Brandebourg; il exigeait qu'il vînt à son tour le visiter à Sans-Souci. Il choisissait pour cela le temps qu'il avait coutume de destiner à sa récréation après les revues de l'armée.

On ne saurait concevoir à quel point le roi était ingénieux à procurer au général Fouqué tout ce qui pouvait contribuer à soulager les infirmités toujours croissantes de son âge, et à lui rendre agréable le séjour qu'il fesait alors à Sans-Souci. Il se vouait entièrement à lui dans les heures de son loisir; et quand des occupations relatives à l'Etat et au militaire l'en éloignaient, il lui envoyait son lecteur, pour l'aider dans les occupations littéraires qui fesaient le charme de sa vie.

Depuis sa jeunesse, Fouqué avait aimé les lettres et les sciences. L'histoire et l'art de la guerre fesaient sa principale étude, et les ouvrages des anciens et des nouveaux philosophes échappaient rarement à sa connaissance. Son jugement et sa mémoire ne le quittèrent point dans l'épuisement de ses forces. Le plaisir que Frédéric trouvait dans son commerce, et l'attachement qu'il eut toujours pour lui, prouvent l'usage qu'il fesait de ses connaissances.

Passons à un trait qui peint le caractère de Frédéric, la plus belle image de la condescendance et de l'amitié du monarque vis-à-vis de son vieux

général, et qui mériterait d'être conservé à jamais par le burin.

Frédéric aimait à se promener journellement avec son ami Fouqué, que la faiblesse de ses pieds réduisait à ne pouvoir descendre des terrasses de Sans-Souci qu'à l'aide d'un brancard, au sortir duquel on le plaçait dans un petit charriot fait exprès pour le promener dans les allées, tandis que le monarque marchait à ses côtés.

Pendant son séjour à Brandebourg, le général Fouqué remplissait les heures de son loisir par les soins de son gouvernement et ceux de son régiment. Il s'occupait de la lecture, et cherchait quelquefois à se donner du mouvement à la chasse, qu'il aimait depuis sa jeunesse.

Ennemi déclaré des blaireaux et des renards, la faiblesse de son corps ne l'empêchait pas de passer des journées entières à leur poursuite, malgré les changemens de temps les plus désagréables.

La faiblesse de ses organes et de ses pieds ne fit qu'augmenter avec les années, et il se vit enfin hors d'état de prononcer une seule parole distinctement.

On chercha à remédier à ce défaut par toutes sortes d'inventions; entre autres par une machine qui suppléait aux termes qu'il ne pouvait plus articuler, au moyen de l'arrangement des lettres.

Le roi même s'en servait quand il s'entretenait seul avec lui; et se donnait la peine d'épeler en faveur de son vieux ami, chez qui il ne manquait point de dîner lorsqu'il se rendait aux revues de Magdebourg, et de passer quelquefois la nuit quand il en revenait. Il s'informait scrupuleusement

de l'état de la ſanté, de la diète et des occupations du général.

„ Vous vivez trop en ſolitaire, lui dit-il une „ fois. Il vous faudrait chaque jour ſociété. Il „ faudrait que vos fenêtres fuſſent ornées de pots „ de fleurs, et que de petits chiens ſautaſſent autour „ de vous pour vous amuſer. "

Fouqué ne voulait point de la ſociété des chiens, qu'il ne pouvait ſouffrir à cauſe de leur malpropreté.

„ Mais vous les aimiez autrefois, lui dit le roi; „ ne vous rappelez-vous plus votre Melampo qui „ nous a tant de fois amuſé à Rheinsberg?"

Fouqué était forcé d'admirer la mémoire du monarque, qui au bout de quarante ans ſe rappelait le nom d'un chien de chaſſe. Mais combien n'étaient pas plus admirables encore les ſoins et la condeſcendance d'un monarque qui était l'arbitre de l'Europe, d'un roi qui, ſous le poids du gouvernement, dont il dirigait lui-même tous les détails, trouvait encore dans ſon ame active une place pour l'amitié! Il ſavait apprécier le vrai mérite et le récompenſer; mais il ne ſe contentait pas de le payer après en avoir profité, ſa reconnaiſſance l'accompagnait jusqu'au tombeau. Le ſoin particulier qu'il prit de la conſervation de Fouqué, le prouve. Fouqué ne pouvait plus lui être utile; mais il avait vécu pour lui, c'en était aſſez. Son attachement pour ce vieillard préſente dans le plus beau jour le caractère aimable, tendre et affectueux du grand Frédéric, caractère d'autant plus admirable, qu'il eſt rare dans ſes pareils.

Eh! que ne doit-on pas ſentir quand on porte la

vue au fond du cœur de ce monarque, à bon droit surnommé le Grand et l'Unique, quand on considère comme particulier, comme ami, celui que l'Europe admirait comme roi. Mais si l'on ne peut rester insensible, en repassant les traits caractéristiques de sa vie, combien sa présence et son entretien ne devaient-ils pas inspirer de sentimens plus vifs? sentimens que rappelle encore la seule lecture de ses ouvrages, ouvrages dictés par son cœur, qui s'y retrouve à chaque ligne. Le lecteur s'en convaincra de nouveau en lisant ci-après la correspondance familière de Frédéric et de Fouqué.

LETTRE DU ROI.

ce 21 juillet 1763.

Je vous envoie, mon cher ami, ce service si long-temps attendu, et qui est enfin fini. Je souhaite que vous vous en serviez un grand nombre d'années à votre grand contentement.

Mandez-moi, je vous prie, comment va votre santé; j'ai grande envie de vous envoyer Cothenius*), pour que vous vous serviez de vrais remèdes, et non de drogues qui ne vous font rien. J'attends sur cela votre réponse en vous assurant de ma sincère et parfaite amitié; adieu.

FÉDÉRIC.

(*) Le médecin du roi.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Brandebourg, ce 25 juillet 1763.

SIRE,

JE n'ai rien perdu pour avoir attendu. Bien loin de-là, vos bontés, vos bienfaits joints à la beauté et à la magnificence du ſervice d'argent, que Votre Majeſté vient de m'envoyer, ſurpaſſent de beaucoup mon attente.

Cent fois je fais réflexion et me dis: pourquoi et par quel motif ce grand homme roi, ce cher et digne prince, me comble-t-il de tant de grâces, et plus que tout cela, m'honore-t-il depuis plus de trente ans d'une conſtante amitié? Pardonnez l'expreſſion, Sire, mais je n'en connais point de plus précieuſe ni de plus glorieuſe pour moi. Mon amour-propre s'en trouve trop flatté; enfin je m'y perds et n'y trouve aucune raiſon à m'én attribuer les acquis; car, Sire, avec toute la ſcience que poſſède Votre Majeſté du caractère des hommes, vous ne ſauriez pénétrer les replis de mon cœur, ce qui ſeul néanmoins pourrait me conſoler et tenir lieu de quelque choſe, ne pouvant d'ailleurs vous prouver la réalité de mes ſentimens.

Ma ſanté eſt bonne, Sire, puiſque je ne ſens aucun mal; je dors paſſablement bien, l'appétit eſt de même, grâces au chocolat et au quinquina de Votre Majeſté, auxquels je l'attribue. C'eſt-là le bon côté. Celui qui eſt oppoſé, ce ſont les jambes,

les hanches, la poitrine et la voix, que la moindre agitation met hors d'œuvre.

Je ne ſuis plus bon à rien, et rien ne m'eſt plus convenable que la vie de chanoine et le repos; ajoutez pour combler vos grâces, Sire, celle de m'en faire jouir pour le reſte de mes jours. Je chanterai des horas à votre gloire et pour la proſpérité de votre incomparable perſonne juſqu'au dernier inſtant de ma vie.

Je ſuis etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 30 juillet 1763.

Si ce que je vous ai envoyé vous a été agréable; c'était ce que j'avais le plus ſouhaité, c'était le but, mon cher, que je m'étais propoſé.

Vous vous étonnez que je vous aime? Vous devriez plutôt vous étonner ſi je n'aimais pas un officier de réputation, honnête homme, et de plus mon ancien ami.

Je voudrais que votre ſanté ſe remît tout-à-fait, et je vous avoue que je n'en perds point encore l'eſpérance. Il faut que vous vous ſoigniez, que vous preniez vos aiſes, et que la tranquillité, le quinquina et les herbes vous rendent vos forces.

Vous reſterez à Brandebourg tant que vous voudrez, cependant vous me rendrez viſite quelquefois; il n'y a pas loin; et quand je ſaurai que vous

voudrez venir, je vous enverrai mes chevaux à moitié chemin.

Adieu, mon cher ami, je suis à vous de cœur et d'ame.

FÉDÉRIC.

P. S. J'ai ici ma sœur de Suède et toute sa famille.

LETTRE DU ROI.

ce 4 octobre 1763.

Je vous envoie, mon cher ami, un grand verre que j'ai encore trouvé à Berlin de la succession de mon père. Je souhaite qu'il vous amuse un moment.

Je n'entends plus rien de vous que par des étrangers qui passent par Brandebourg. M'avez-vous oublié, ou me ferez-vous le plaisir de venir me voir, quand cela ne vous incommodera pas?

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Brandebourg, ce 6 octobre 1763.

SIRE,

J'ai des défauts que je connais sans pouvoir m'en corriger, mais le vice de l'ingratitude m'est inconnu.

Jugez donc, Sire, si je puis oublier mon auguste bienfaiteur? Non! je ne crois pas qu'il se passe une

eure du jour, où je ne pense avec toute la sensibilité possible à la reconnaissance que je dois à Votre Majesté.

Je vous rends grâces, Sire, du beau verre que vous m'avez envoyé; il ornera mon buffet avec ceux que j'ai encore trouvés à Glatz.

Le froid, que je préférais autrefois à la chaleur, ne me convient plus. Je suis travaillé depuis trois jours d'une colique, pour m'être promené au vent et avoir pris quelques fruits.

Je bouche et calfeutre tous les trous de ma maison pour m'en garantir; je condamne des portes et des cheminées, afin que Votre Majesté ne soit plus exposée aux vents coulis dans la chambre où elle a logé, si jamais elle vient à passer par Brandebourg. Je vous demande grâce et dispense, Sire, pendant ce froid.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 2 décembre 1763.

Je vous envoie, mon cher ami, du café turc qu'un Mamamouchi m'a donné. Vous m'oublieriez tout-à-fait, si je ne vous fesais ressouvenir de moi. J'en aurai bientôt une nouvelle occasion, que je saisirai avec empressement.

Adieu, mon cher ami, conservez-moi une petite place dans votre cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

A Brandebourg, ce 6 decembre 1763.

GRAND Dieu! quel homme nous as-tu donné? Le gouvernement de ses Etats, celui de ses armées, son commerce turc, ses palais et mille autres soins; la conduite de l'Europe, l'Asie à sa disposition : tout cela n'est rien et ne saurait suffire à ses occupations, il faut qu'il m'envoie du café. Que ne pouvez-vous régir le monde tout entier, et ne prendre jamais fin.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 16 décembre 1763.

IL y a, mon cher ami, une assignation de cinq mille écus pour vous chez Buchholtz, tresorier de la *Hof-Staats-Casse* (*), que vous pouvez tirer quand vous le jugerez à propos; cela servira pour payer une partie de ce que vous devez aux héritiers du prince Maurice pour la maison de Brandebourg (**). Bonne santé, mon cher ami, soignez-vous bien, pour que j'aye le plaisir de vous revoir à Sans-Souci.

Adieu, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

(*) La caisse de la cour.

(**) Le roi se souvenait ici du capital appartenant à la prévôté de Brandebourg, que le général Fouqué était obligé de rembourser aux héritiers de son prédécesseur.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 22 décembre 1763.

SIRE,

Le prince Maurice et ses héritiers sont acquités il y a long-temps. C'est prodiguer vos trésors, que de vouloir m'en faire part. Vos grâces m'ont mis en possession d'un bien plus que suffisant pour vivre honorablement. Permettez, Sire, que je vous en fasse le détail. J'ai dix-neuf mille écus placés à la *Landschafft* à Berlin, etc. etc. et pour surcroît d'embarras cinq mille écus comptant, dont je ne puis faire usage, si Votre Majesté n'a la grâce de les faire placer à la dite *Landschafft*, et d'alléger mon fardeau au lieu de le surcharger. De plus, Sire, vous m'avez meublé en prince. Tout cela est bien au-delà, en comptant ce que le diable tient dans ses griffes, j'entends les Autrichiens, sont les effets de vos bontés non méritées.

Ne vous fâchez pas, Sire, si je vous prie de mettre des bornes à vos présens pécuniers, et d'être persuadé que les assurances que Votre Majesté me donne de sa précieuse amitié, et même son sac de café m'est infiniment préférable à tous les milliers d'or et d'argent qu'elle pourrait m'offrir.

Je suis inviolablement, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 10 d'avril 1764.

Je reviens, mon cher ami, de la Siléfie et de Glatz, où j'ai tout trouvé mieux que je ne m'y étais attendu.

J'ai trouvé ici de la porcelaine que je vous envoie pour vous faire fouvenir de moi en attendant que je puiffe vous envoyer de la porcelaine de ma manufacture de Berlin.

Ceux qui vous ont vu, m'ont dit que vous aviez bon vifage, mais que vous étiez faible. J'ai encore quelque vin du Rhin de l'année 1684; fi vous en voulez, mandez-le moi, il féra à votre fervice. Il y a encore auffi du vieux vin d'Hongrie. Vous n'avez qu'à dire un mot, et vous l'aurez.

Mandez-moi quand vous voudrez venir me voir, car je n'y renonce pas.

Nous exerçons à préfent de corps et d'ame, pour remettre nos affaires en bon train. Cela commence à reprendre, et je vous avoue que j'ai du plaifir à voir réformer de nouveau cette armée que j'ai connue fi bonne autrefois, que j'ai vu ruiner par des guerres fanglantes, et qui comme un phénix renaît de fes cendres.

Adieu, mon bon et cher ami. Je vous aime de tout mon cœur. Soyez-en perfuadé ainfi que de l'eftime que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, le 12 avril 1764.

SIRE,

Je prends toute la part imaginable au contentement que le voyage de Siléfie vient de donner à votre Majefté, ce qui n'eft uniquement dû qu'à la conduite que vous y avez tenu pendant la guerre, et aux bons arrangemens pris depuis la paix. Une ou deux récoltes comme la précédente raccommoderont le pays, et le monde y repeuplera comme le grain.

Mon opinion fur le fujet de votre armée, Sire, eft, qu'une couple d'années la remettra non feulement fur un bon pied, mais qu'elle furpaffera même par fa valeur intrinsèque, celle des premières campagnes, puifque nous étions tous apprentis et dans le noviciat, au lieu que les trois quarts de l'armée d'à préfent ont fait la guerre, et que vous y avez formé autant d'officiers.

Je fuis pénétré, Sire, de votre gracieux fouvenir et du préfent de la porcelaine, que je trouve infiniment belle. Je fouhaite que la fabrique de Berlin y réponde, ne pouvant m'imaginer qu'elle puiffe la furpaffer.

Ceux qui vous ont accufé l'état de ma fanté en ont fort bien jugé. J'ai bonne apparence à table et affis; mais il me femble que le corps, les jambes, et la voix s'affaibliffent de plus en plus. J'ai deffein de prendre le petit lait et les herbes vertes le 10

ou le 15 de mai pendant trois semaines. Disposez de moi, Sire; décidez si je dois jouir du bonheur de me mettre à vos pieds avant ou après ma cure, ou aux dépens du petit lait même.

Puisqu'il faut opter pour les vieilles drogues, je crois devoir donner à l'oxicrat ancien du Rhin la préférence à l'hippocras d'Hongrie. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 18 d'avril 1764.

Je vous envoie, mon cher ami, du vin vinaigre du Rhin, comme vous me l'avez demandé. Je souhaite qu'il vous donne des forces et rétablisse votre santé. Je ne troublerai point l'usage de votre petit lait; car je suppose que notre exercice et tout cet attirail militaire ne vous touche plus. Je compte vous venir voir en allant à la revue de Magdebourg; à mon retour je m'en retournerai tranquillement habiter Sans-Souci. Si alors vous voulez venir chez moi, vous me ferez plaisir; nous serons seuls, sans monde, et vous ne serez gêné par rien.

Ne me parlez pas avec mépris de ma fabrique de porcelaine; elle est plus belle que celle de Meissen; mais la maison ne sera tout à fait achevée qu'au mois de septembre, avec les douze fours que je fais bâtir; ce qui empêche encore qu'on ne travaille dans le grand. Cependant on fait déjà des choses plus belles que jamais on n'en a imaginé à Meissen.

Je vous en donnerai des essais en passant par chez vous, et dès l'automne nous aurons des services et tout ce qu'on voudra.

Adieu, mon cher ami, n'oubliez pas les absens, et sur-tout moi qui vous aime tendrement.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 21 d'avril 1764.

APRÈS que vous avez insulté à ma manufacture de porcelaine, il faut, mon cher, que je la justifie. Je vous envoie un déjeûné aussi beau que ce que jamais on a travaillé à Meissen, et vous recevrez en même temps une tasse peinte en figures, qui vous convaincra que notre ouvrage vaut au moins celui de Saxe.

Nous nous occupons ici à tirer notre poudre aux moineaux; le temps est froid, mais cela n'empêche pas que nous n'aillons notre chemin.

Adieu, mon cher, je vous souhaite bonne santé, contentement et vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 22 avril 1764.

SIRE,

Rien n'eſt plus humiliant que d'être réduit à la néceſſité de ſe rétracter. Cependant, quoiqu'il en coûte, je me ſens aſſez au-deſſus de cette mauvaiſe honte, d'autant plus qu'étant naturellement porté pour la ſincérité et le vrai, ce caractère m'oblige donc à reconnaître mon erreur, en me déclarant en faveur de la fabrique de porcelaine de Votre Majeſté, tant pour le relief de l'ouvrage, que la vivacité des couleurs du ſervice à thé, qui l'emporte ſur ce que j'ai vu de celle de Saxe. Pour ce qui eſt de la taſſe moſaïque, je m'imagine y trouver le pinceau de Vatteau, tant elle eſt raviſſante.

Vous avez, Sire, un talent bien particulier, puiſqu'au lieu de punir la témérité de mes doutes, je m'en trouve récompenſé par ce beau préſent.

Se ce n'était la crainte d'être puni une ſeconde fois, je m'aviſerais encore d'une autre réflexion, ſavoir : ſi les experts de votre fabrique n'auront pas le ſort de ces machiniſtes, dont les modèles ne réuſſiſſent qu'en petit.

Vous ajoutez ſans doute, Sire, une demi-année au cours de ma vie par l'envoi de l'oxicrat, dont je me ſervirai comme de remède.

Je ſuis pénétré de tant de bienfaits, et ce qui me mortifie le plus, c'eſt le défaut de vous en

pouvoir prouver ma reconnaissance, et de témoigner à Votre Majesté la réalité du zèle, de l'attachement et de la fidélité que j'ai pour sa personne.

Vivez, Sire, pour le bien de l'Etat et votre gloire. Exercez, manœuvrez, et vous fâchez un peu quelque fois; tout cela contribue à votre santé selon le systême de feu le vieux routier (*).

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

P. S. Vous serez très-bien venu chez vous à Brandebourg, Sire, et vous y trouverez à midi le pot au feu d'un réfugié.

LETTRE DU ROI.

ce 27 d'avril 1764.

Je suis charmé de l'aveu que vous me faites, mon cher ami, de la bonté de ma porcelaine. Nous attendons que le grand bâtiment soit achevé pour travailler en grand. Cela ne peut avoir lieu qu'à la pentecôte; alors il faut établir les dix grands fours pour la cuisson de la porcelaine, de sorte que l'ouvrage ne pourra être véritablement en train que vers le milieu de septembre. On a déjà fait des grandes pièces dans les deux fourneaux que nous avons, qui ont fort bien réussi, mais nous avons des commissions pour la Russie et la Hollande, auxquelles on travaille incessamment pour les expédier.

(*) Le prince Léopold d'Anhalt.

J'entretiens actuellement cinq cents et ſept perſonnes à cet ouvrage; il n'y a que les fours qui nous arrêtent; mais au mois de ſeptembre cet obſtacle ſera levé.

Vous vous imaginez, mon cher, que je ſuis encore auſſi vif qu'autrefois; mais vous vous trompez. J'ai mis de l'eau dans mon vin, et je corrige à la vérité ce qu'il y a de défectueux dans la partie de l'exercice, mais ſans ſortir de mon aſſiette ordinaire. Ce qui regarde le commun ſoldat ſera l'année prochaine en ordre auſſi bien qu'avant la guerre; pour ce qui regarde l'officier, c'eſt où porte ma plus grande attention; pour qu'ils deviennent enſuite vigilans dans le ſervice, et qu'ils ſe forment le jugement, je leur fais enſeigner la fortification, et avec cela on tâche de les obliger à raiſonner ſur tout ce qu'ils ont à faire.

Vous comprenez bien que cette méthode ne ſaurait réuſſir en général, mais dans le grand nombre nous formerons des ſujets et des officiers qui ne feront pas généraux par brevet, et qui en auront vraiment les qualités.

Adieu, mon cher ami, je vous manderai quand je pourrai venir à Brandebourg. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 1 juin 1764.

Si je ne vous écris pas moi-même, mon cher ami, c'est que j'ai la goutte à la main gauche. Vous direz peut-être que je pourrais bien conduire la plume de la main droite, mais le papier m'échapperait, et je ne veux pas fatiguer vos yeux d'un griffonnage de chat.

Cet accident, qui m'est venu fort mal à propos, m'a empêché de voir les régimens de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche, et m'a obligé de différer de deux jours la revue des régimens de Magdebourg.

J'irai sans façon chez vous comme un ancien ami en passant par Brandebourg. J'y serai le 4 à midi. Je n'amène avec moi qu'un seul ami bien digne de votre amitié et de votre estime; ainsi nous ne serons que nous trois si vous le trouvez bon. Il ne faut que peu de chose pour me nourrir, je ne vous demande qu'une bonne soupe et un plat d'épinards, bon visage d'hôte, et de vous trouver en bonne santé. Ce dernier article est de tous celui que je vous recommande le plus.

Adieu, mon cher ami; j'espère vous assurer alors de toute mon estime.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 26 sept. 1764.

SIRE,

Un proverbe dit, que les choses qui coûtent de la peine produisent des effets d'autant plus agréables. Cela étant, j'ai lieu de croire que V. M. après avoir parcouru en chevauchant les Alpes de la Silésie, doit être très-satisfaite de son voyage. Je le souhaite, Sire, et juge avec fondement, que vons ne ferez jamais le tour de vos contrées sans vous rappeler la peine que vous a coûté la gloire de leur conquête. Jouissez du repos, Sire, (s'il en est pour vous) que Sans-Souci vous présente avec ses fruits excellens, et agréez mes actions de grâces pour la part dont vos Krutisch *) m'ont pourvu pendant votre absence.

Portez-vous bien, Sire, et prospérez en toutes vos entreprises. Je suis, etc.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

ce 26 septembre 1764.

Je suis très-sensible aux sentimens d'attachement que vous avez bien voulu me renouveler par votre lettre d'aujourd'hui, à l'occasion du voyage que j'ai heureusement fait en Silésie.

(*) C'est le nom du premier jardinier du roi.

J'y ai trouvé les choses en assez bon état, et ne suis fâché que d'y avoir vu votre beau-fils *) dans un état des plus malingres, qui donne tout lieu d'appréhender qu'il cessera bientôt de vivre. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

P. S. Me voici de retour, mon cher. Je puis dire de mon voyage économique et militaire, que si je n'ai pas trouvé tout également bien, du moins tout est passable.

LETTRE DU ROI.

ce 19 d'octobre 1764.

J'AI reçu, mon cher ami, le pâté du Périgord de Brandebourg**). Je l'ai gardé pour apprendre si vous en voulez prendre votre part. Je suis tout seul; si le voyage ne vous incommode pas, ou si d'autres raisons ne vous retiennent, il dépendra de vous de rendre une petite visite à votre ami.

Le pauvre Nimscheffski, qui était un bon et digne officier, vient de décéder. J'en suis fâché, mais bientôt nous irons le rejoindre dans ce pays d'où personne ne revient.

(*) Le colonel de Nimscheffski.

(**) Le roi aimait les truffes et fesait venir tous les ans un pâté du Périgord. Fouqué avait amené de la Croatie quelques chiens dressés à déterrer les truffes. On trouva dans les environs de Magdebourg et de Halberstadt des truffes qui ne le cédaient point à celles d'Italie, et Fouqué en ayant fait faire un pâté à la façon de ceux du Périgord, l'envoya au roi, qui le trouva très-bon.

Nous avons fait des manœuvres, qui ont réussi tant bien que mal. Les officiers de l'état-major ne sont pas encore réformés ; il faut encore quelques années pour remonter cette machine sur le pied précédent. Cependant je me fais vieux, et je devrais plutôt penser à graisser ma voiture pour le grand voyage, qu'à manœuvrer avec des troupes que selon toutes les apparences je ne menerai plus à l'ennemi.

Adieu, mon cher ; bonne santé, contentement et bonne humeur ; voilà ce que je vous souhaite bien cordialement.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 22 d'octobre 1764.

SIRE,

Le retour de mon domestique m'aurait averti trop tard de l'honneur que votre Majesté me destinait à midi, si d'ailleurs je n'eusse été empêché de m'y rendre par des incommodités hémorroïdales, dont je ne fais que me remettre. Les ordres gracieux de votre Majesté me permettent de lui alléguer ces raisons. Je la supplie d'accorder pendant cette saison le repos et la chaleur convenable à mon état valétudinaire, pour mettre s'il se peut quelque intervalle à la suite du colonel Nimscheffski, en qui vous avez perdu un très-digne et bon officier.

Non que je craigne la mort, mais je ferais affez d'accord de jouir quelque temps de la tranquillité et de la douceur que vos bontés procurent à ma vie. Ce qui en redouble l'agrément, eft de vous favoir bien portant, Sire. Je l'attribue aux promenades journalières de votre Majefté.

Puffiez-vous enfiler vos allées, bâtir cinquante années de fuite des colonnades et des palais, puis voiturer avec le char d'Elie droit au paradis.

Je fuis etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 26 d'octobre 1764.

DEMEUREZ, mon cher ami, au coin de votre foyer, parce que la chaleur vous eft falutaire. Confervez-vous, c'eft votre premier devoir, et puis, fi vous n'avez rien de mieux à faire, penfez quelquefois à votre ami abfent.

Je conçois que la perte que vous venez de faire vous doit être fenfible; votre gendre était jeune, il avait échappé à tous les dangers d'une guerre meurtrière, et puis il s'en va mourir dans le moment qu'il devait recueillir les récompenfes de fes fervices. Cela eft cruel! mais il faut dire comme cette femme lacédémonienne, qui apprenant que fon fils avait été tué à la bataille de Maraton, dit: je favais, en le mettant au monde, qu'il n'était pas immortel. Un peu plus tôt, un peu plus tard,

il faut en venir là; tel a été le ſort des races précédentes, et tel ſera le nôtre. Cependant, tandis qu'on eſt dans le monde, il eſt juſte d'en profiter quand on le peut, et d'en prendre les douceurs, qui ſervent d'antidote aux amertumes dont la vie de tous les hommes eſt empoiſonnée.

Je vous remercie de vos truffes de Magdebourg. Noël *) en fait un pâté; et comme vous n'avez pas pu goûter le vôtre, je vous enverrai le mien.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien, banniſſez la triſteſſe de votre eſprit, et conſervez-moi un ami pour qui mon eſtime ne ceſſera qu'avec ma vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 19 décembre 1764.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite marque de ſouvenir. Je vous deſtinais un ſervice de table et des vaſes, mais nous ne pouvons avoir ces choſes qu'au mois de mars, où toute la fabrique ſera montée et en état de fournir ce qu'on voudra.

Portez-vous bien, mon cher, et n'oubliez pas vos vieux amis. Adieu.

FÉDÉRIC.

(*) Maître d'hôtel français du roi.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 24 décembre 1764.

SIRE,

Quoique la réception de votre belle porcelaine me cause beaucoup de joie, cette joie ne saurait néanmoins surpasser celle que je ressens de la satisfaction que vous doit donner la réussite de cette fabrique, puisque c'est votre production et votre ouvrage, qui répond à tout le reste de vos entreprises. Je vous en félicite, Sire, et ne doute pas que ce grand et bel établissement ne parvienne bientôt à sa dernière perfection. Agréez, Sire, les vœux sincères de mon cœur, pour le renouvellement d'année et la conversation de votre santé. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 10 février 1764.

Je vous envoie, mon cher ami, un fragment de pâté de Périgord véritable, avec des truffes qui viennent de ce pays-là. Je souhaite qu'il vous ragoûte, et que cette occasion me procure des nouvelles de votre santé. Car quoique voisin, je n'apprends pas le mot de ce qui vous regarde, bien que personne ne s'y intéresse plus que votre ancien et fidèle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 11 février 1765.

SIRE,

Je fuis très-fenfible à la bonté de votre gracieux fouvenir, et me réjouis fort de vous favoir dans votre repos. Il paraît très-convenable, Sire, d'en prendre de temps en temps à votre âge, pour faire vie qui dure. La différence de l'original du pâté de Périgord à la copie de Brandebourg me paraît très-remarquable. Je dois la même juftice à celui de Sans-Souci, et trouve, felon mon goût, que l'affaifonnement de Sir Noël l'emporte fur l'original même.

Ma fanté eft fort journalière; je ne fors de mon enclos que pour me rendre au temple, y porter mes vœux pour la profpérité de Votre Majefté, et puis de temps en temps pour déterrer un bléreau. D'ailleurs je vis dans la retraite, et ne vois chez moi que quelques officiers de la garnifon, mes collègues et ma fille, qui depuis peu de temps eft revenue s'établir à Brandebourg avec fes deux enfans Henriette et Wilhelmine de Nimfcheffski, dont le défunt m'a nommé tuteur. C'eft dans cette qualité, Sire, que j'ofe fupplier Votre Majefté de vouloir leur accorder la grâce de trouver un jour place au chapitre de Halle.

Je fuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 11 mars 1765.

JE reviens de Berlin, mon cher ami ; j'ai été à ma fabrique de porcelaine; j'y ai trouvé deux vases et une jatte à bouillon ; j'ai cru que cela pourrait vous faire plaisir, et je vous les envoie. Les grandes garnitures des cheminées ne sont point achevées ; on travaille aux formes, et dans six semaines au plus tard, on pourra avoir de tout ce qu'on voudra. Je ne vous oublierai pas, mon cher, dès que je trouverai quelque chose digne d'orner votre retraite.

Adieu, mon cher ami, mandez-moi comment vous vous portez.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 15 mars 1765.

SIRE,

JE ne crois pas qu'un enfant puisse ressentir plus de joie aux étrennes, que j'en ai eu à la réception de vos vases et de la jatte. Je les trouve d'une beauté achevée, tant pour la blancheur de la porcelaine, que pour le goût et les couleurs. Je suis convaincu que ni le Japon ni l'Europe n'ont rien produit de semblable ni en si peu de temps.

Il ne me reste plus, Sire, que le désir de pouvoir reconnaître dignement toutes les grâces dont V. M. daigne me combler.

Ma santé est passable. La voix s'affaiblit de plus en plus ; il y a des jours où j'ai peine à me faire entendre. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI

le 25 d'avril 1765.

MON cher ami, j'ai eu depuis cinq semaines la goutte et les hémorroïdes d'une façon plus violente que je ne les ai eues jamais ; et comme le mal est passé, et que je commence à me remettre à présent, je n'ai rien de plus pressé que de vous donner de mes nouvelles.

Je souhaite d'en apprendre de bonnes de votre part, et que votre santé aille en augmentant. J'espère, mon cher, que ce que je vous en écris ne vous sera pas désagréable, et que votre réponse me tranquillisera sur l'état de votre santé.

Adieu, mon cher, je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère que vous ne férez pas fâché si je viens chez vous en allant à Magdebourg.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 28 d'avril 1765.

SIRE,

Je suis au comble de ma joie, Sire, de vous savoir mieux portant, et je rends mes très-humbles actions de grâces à Votre Majesté de la consolante nouvelle qu'elle vient de m'en donner.

Il m'a paru être présent aux violentes douleurs de votre goutte, Sire, jusqu'à m'en faire grincer des dents, ce qui apparemment a augmenté en même temps les souffrances d'une enflure à mes deux jambes, dont je suis incommodé depuis quelques semaines.

Je commence à me remettre par le moyen du petit lait. Mais votre santé, Sire, me tient plus à cœur que la mienne, et j'ose supplier Votre Majesté de faire tout son possible, pour vous donner, durant la belle saison, le temps de reprendre vos forces.

Vous serez le bien venu chez vous à Brandebourg; je me trouverai trop heureux et honoré dans mon refuge de pouvoir vous présenter le pot au feu.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 6 juin 1765.

Je ferai le 9 à midi chez vous, mon cher ami; je viens tout seul; cela n'exige ni festin ni dépense. Le pot au feu, pris à la lettre est suffisant. Je souhaite de vous y voir en bonne santé, gai, et de bonne humeur.

Ici à la revue il y a eu du haut et du bas. Ce n'est ni comme à Berlin ni comme à Stetin, mais il faut que cela vienne.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tendrement.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 26 juin 1765.

Je vous envoie, mon cher ami, quelques fruits de Sans-Souci; j'ai encore quelque chose pour vous, que je voudrais vous donner à vous-même. La cour de Brunsvic vient ou arrive ici le 10 du mois prochain. Voilà le temps, mon cher, dont je puis disposer, c'est à vous de choisir le vôtre.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, le 27 juin 1765.

SIRE,

Depuis l'exiſtence de Brandebourg on n'y a point vu paraître ſelon toute apparence dans la ſaiſon préſente, les différentes ſortes de fruits que Votre Majeſté vient de m'envoyer.

Vous y ajoutez, Sire, l'ordre de venir en cueillir moi-même, et je n'y manquerai ſurement pas.

Le ſieur Cothénius m'ayant mis aux bains depuis quinze jours, ce qui ne laiſſe pas de me ſoulager, je ſupplie Votre Majeſté d'en permettre la continuation jusqu'à ſamedi prochain, afin que j'aie le dimanche ſuivant le bonheur de me mettre à ſes pieds, et de lui témoigner que je ſuis, etc.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

le 16 ſeptembre 1765.

Je reviens de Siléſie, mon cher ami. Les eaux de Landeck m'ont rendu l'uſage des jambes, et à préſent il ne me paraît preſque pas que j'aie eu la goutte.

J'ai vu votre régiment mieux en ordre que

jamais. Luck *) eſt un très-bon officier, et qui ſert par honneur et par ambition.

Je ſouhaite que mon jardinier vous ait bien ſervi durant mon abſence; c'eſt à moi maintenant à être votre pourvoyeur, et à fournir votre ménage de fruit et de ce qui peut vous être agréable; mais j'exige que vous me donniez des nouvelles de votre ſanté, pour que je ſois tranquille ſur le ſujet de mon bon vieil ami, que j'aimerai juſqu'au tombeau. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 16 ſeptembre 1765.

SIRE,

La confirmation que je viens de recevoir de Votre Majeſté du bon effet que les eaux de Landeck lui ont procuré, me donne une joie extrême.

Votre contentement, Sire, fait le mien et mon unique conſolation. Je ne ceſſerai jamais de faire les vœux les plus ſincères pour la ſanté de Votre Majeſté.

Je reſſens toute la ſatisfaction poſſible, Sire, de ce que vous avez trouvé mon régiment en bon

(*) Le lieutenant-colonel Luck commandait alors le régiment de Fouqué. Il obtint en 1773 un régiment nouvellement formé. Mais en 1780 l'état infirme de ſa ſanté le força de prendre ſon congé. Le roi lui accorda alors une penſion.

ordre. Le lieutenant-colonel Luck m'a marqué avec bien de la joie les marques réelles que Votre Majesté lui a données de sa gracieuse approbation, ce qui doit l'engager à faire de plus en plus paraître son zèle pour votre service.

Vous m'ordonez, Sire, de vous donner de mes nouvelles. J'ai eu depuis près de quatre semaines des douleurs de sciatique; je me suis avisé de me servir du baume de la Mecque, dont j'avais environ quinze ou dix-huit gouttes, que j'ai prises en autant de jours. Je m'en trouve plus dispos et beaucoup soulagé.

Je vous rends grâces, Sire, de vos excellens fruits, et suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 18 septembre 1765.

HEUREUSEMENT, mon cher ami, il m'est encore resté un flacon de baume de la Mecque, que l'Effendi m'a donné. Je vous l'envoie avec le plus grand plaisir du monde, et j'y ajoute mille vœux, pour que ce baume vous fasse tout le bien imaginable.

Portez-vous bien, et n'oubliez pas le plus fidèle et le plus ancien de vos amis.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 19 ſeptembre 1765.

SIRE,

On vient de me rendre le flacon de baume de la Mecque, que Votre Majeſté me fait la grâce de m'envoyer.

Jamais prince au monde n'a pris plus de ſoins pour ſon ſerviteur que Votre Majeſté pour ma ſanté.

Ce qui vous diſtingue, Sire, des autres princes, c'eſt que vous faites tant de bien à un homme qui ne peut par le moindre ſervice vous en témoigner ſa reconnaiſſance. Quel ſort, Sire, de ne pouvoir répondre à tant de bontés que par les ſentimens de l'attachement inviolable et de la fidélité, avec laquelle je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 31 décembre 1765.

Bon jour et bon an, mon cher ami; je vous envoie un préſent de vieillard à vieillard: une chaiſe commode, que vous pouvez trouſſer et baiſſer ſelon votre fantaiſie; du vrai baume de la Mecque, pour reſtaurer vos forces; et des berloques de ma

manufacture de porcelaine, pour vous amuser. Quand je vous verrai l'été à Potsdam, je vous ferai quelque galanterie plus solide. En attendant je fais, mon cher ami, des vœux pour votre santé, vous assurant que personne n'y prend plus de part que votre ancien et fidèle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 3 janvier 1766.

SIRE,

VOTRE Majesté ne m'aurait jamais prévenu sur le compliment de la nouvelle année, si ce n'était qu'un effet d'attention et de discrétion m'en eût empeché; d'ailleurs je suis persuadé, Sire, que de tous les complimens que vous recevez à cette occasion, il n'y en a certainement pas qui puissent surpasser la sincérité des sentimens de mon cœur pour votre gloire et bien-être.

Je vous remercie, Sire, des belles et bonnes étrennes que vous avez la grâce de m'envoyer, et félicite Votre Majesté de la satisfaction que lui doit donner la réussite de sa porcelaine, d'autant plus qu'étant la dernière en date, elle l'emporte en beauté sur toutes les autres.

Je ferai bon usage du fauteuil, et m'y dorloterai de mon mieux.

Le premier envoi de baume de la Mecque de Votre Majesté m'ayant donné quelque force, guéri des crampes et de la sciatique, j'ai lieu d'espérer

que le ſecond volume achevera le reſte, excepté la reſpiration et la voix, qui ſemblent diminuer de plus en plus.

Je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 9 janvier 1766.

JE ſuis charmé, mon cher ami, que les bagatelles que je vous ai envoyées vous aient été agréables. C'eſt le dernier flacon de baume de la Mecque qui me reſtait. J'ai fait écrire à Conſtantinople, pour en tenir en réſerve, ſi vous en ſouhaitez.

Notre carnaval reſſemble aux jours ouvriers à Brandebourg; il n'y a ni ſpectacle ni rien, à cauſe d'un deuil de famille qui m'afflige ſenſiblement. Je me ſuis relâché pour les derniers quinze jours en faveur de notre jeuneſſe, qui n'eſt guère ſenſible à la triſteſſe des autres.

Votre ferme de tabac *) avance bien, et je me flatte que vous aurez lieu d'en être content.

(*) Lorſque le roi établit la ferme générale du tabac, il vint une fois à parler à Fouqué, pendant qu'il était chez lui à Brandebourg, de l'avantage des intéreſſés, et lui conſeilla d'y prendre part. Fouqué fit des difficultés, préférant les intérêts plus modiques mais plus ſûrs qu'il tirait de la Landſchaft à Berlin. Le roi entra là-deſſus dans ſa chambre, et revint bientôt après avec une ſomme conſidérable qu'il remit à Fouqué: " Voici, lui dit-il, de l'argent que je „ vous apporte, pour que vous en achetiez des actions „ de tabac. "

Adjeu, mon cher ami, ſoignez bien votre ſanté, et comptez toujours ſur mon cœur, qui ſera à vous à l'avenir, comme durant le paſſé.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 9 janvier 1766.

SIRE,

Je ſuis pénétré de toutes les bontés que vous me témoignez, au point que je ne puis en rendre les remercîmens convenables, tant par rapport aux ſoins que Votre Majeſté prend de ma ſanté, que pour celui qu'elle prend de mes intérêts. Ce dernier point m'engage à lui demander une nouvelle grâce.

Sire, la voici. J'ai perdu à la priſe de Glatz toutes mes obligations, il y en avait pour 18500 écus de votre Landſchaft de Berlin, dont je joins ici la note. Je ſupplie votre Majeſté pour la ſureté de ma famille, de vouloir m'en accorder de conformes aux premières qui étaient ſouſſignées de ſa main.

Nous ſommes autoriſés tant par la raiſon que par l'uſage, de modérer le chagrin auſſi bien que la joie. Conſéquemment, Sire, Votre Majeſté peut ſans ſcrupule jouir du carnaval et du maſque.

Comme Votre Majeſté ſe porte bien à l'entrée de ſon année climatérique, je me flatte que ſa ſanté ſera de longue durée. Je ſuis etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 12 janvier 1766.

LA lettre du 9 que vous m'avez fait parvenir, m'ayant été remise; j'ai saisi avec plaisir l'occasion de vous marquer ma bonne volonté pour vous obliger, et j'ai donné des ordres précis à la Landschaft, afin de faire expédier de nouveau et envoyer à ma confirmation les contrats, selon le dénombrement que vous en avez joint sur les fonds que vous y avez placés. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

P. S. Vous recevrez, mon cher ami, vos quittances dès qu'on me les aura envoyées.

LETTRE DU ROI.

ce 9 février 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite provision de truffes d'Italie qu'on m'a fait tenir par Vienne. Je souhaite qu'elles vous soient agréables, et qu'elles vous ragoûtent et réveillent votre appétit.

J'attends ici tranquillement dans mon trou le retour du printemps; cette saison-ci n'est pas faite pour notre âge. Nous autres vieillards ne ressuscitons qu'au printemps et végétons en été, mais l'hiver n'est bon que pour cette jeunesse bouillante et impétueuse,

qui se rafraîchit à des courses de traîneaux et à se peloter de neige.

Adieu, mon cher ami ; je fais des vœux pour votre conservation et pour tout ce qui peut répandre des agrémens sur votre vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 11 fevrier 1766.

SIRE,

Je rends grâces à Votre Majesté des truffes d'Italie qu'elle vient de m'envoyer. Ceux qui auront goûté de l'une et de l'autre espèce, trouveront que celles de votre bon pays de Magdebourg et de Halberstadt les surpassent infiniment. Le long voyage des ultramontaines peut en être la cause.

Puissiez-vous, Sire, jouir long-temps de tous les mêts et de tout ce qu'il y a de bon dans ce monde, puisque personne n'en est plus digne que vous.

Je me flatte, Sire, que vous passerez bien au-delà de mon âge de soixante-neuf ans, sur-tout depuis les effets des bains de Landeck, qui vous ont raffermi au point de supporter également le froid et le chaud de la saison au temps de vos manœuvres.

Je deviens sourd, Sire, et j'ai toute la peine du monde à me faire entendre.

Votre serviteur s'achemine tout doucement vers le grand voyage. Tôt ou tard, et quelle qu'en soit

l'issue, soyez persuadé que je vous aimerai, Sire, avec un dévouement inviolable et le plus profond respect jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 16 février 1766.

VOTRE lettre, mon cher ami, m'a attristé. Vous parlez de votre départ; et si cela dépend de moi, j'ai envie de vous conserver le plus long-temps possible. On trouve par-tout des hommes, mais rarement d'aussi honnêtes gens et d'aussi fidèles amis que vous. Soignez-vous le plus qu'il est possible pour que je ne vous perde pas sitôt, et songez au chagrin que j'aurai si je me vois séparé de vous pour jamais. La surdité ne fait rien à l'affaire; on a des cornets qui facilitent l'ouie; feu madame de Rocoulle en avait, et je vous en ferai faire, de sorte que j'espère qu'à l'aide du beau temps vous reprendrez des forces, et que je pourrai avoir encore le plaisir de jouir de vous à Sans-Souci.

Plein de cette persuasion, je vous prie de faire tout ce qu'il faut pour vous conserver, afin que j'aie alors le plaisir de vous embrasser, et de vous donner des marques de ma sincère tendresse. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 19 février 1766.

SIRE,

Je ne puis répondre à vos bontés, un torrent de larmes me ſerre le cœur, et l'expreſſion me manque. Toute ma conſolation et ce qui me flatte le plus, c'eſt que vous m'eſtimez au nombre de vos amis. Mais qui ſuis-je moi, pour recevoir tant de grâces? un chien mort comme Mephiboſeth.

L'ordinaire des princes n'eſt pas d'avoir l'ame ſi tendre; et vous qui les ſurpaſſez tous, Sire, comment s'eſt-il pu faire que vous l'ayez ſi flexible pour vos amis? auſſi j'en reconnais tout le mérite, la grandeur et le prix.

Je ne crois pas, Sire, et le ciel m'en eſt témoin, qu'on puiſſe ſurpaſſer les ſentimens d'attachement que j'ai pour votre auguſte perſonne. Je baiſſe beaucoup et de tous côtés; je parle fort peu, parce qu'on a peine à m'entendre; et même je ne puis articuler ce que je veux dire, comme feu le général de Rochow.

Peut-être que la belle ſaiſon y portera quelque changement, et me procurera encore le ſeul bien où j'aſpire en ce monde, qui eſt de vous voir.

Je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 24 février 1766.

JE vois bien qu'il faut vous fortifier, mon cher ami. On a voulu goûter il y a deux jours du vin d'Hongrie de mon grand-père; on l'a trouvé bon. J'ai gardé la bouteille; je vous l'envoie; c'eſt la dernière. Puiſſe-t-elle vous faire du bien!

Si vous voulez d'autres vins vieux, j'en ai de toutes les eſpèces, et je me ferai un vrai plaiſir de vous les fournir; vous n'avez qu'à le dire. Je fais mille vœux pour votre conſervation, en vous embraſſant de tout mon cœur. Adieu, mon cher ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 2 de mars 1766.

SIRE,

QUEL dommage, et quelle perte pour Votre Majeſté de vous priver de tout ce qu'il y a de plus délectable en fait de vin, et d'être d'un goût ſi oppoſé à celui de Saint Luc. Ce ſaint homme, avancé en âge ſans doute, et avec un eſtomac débile, jugea en bon connaiſſeur que le vin vieux était préférable au nouveau. Nonobſtant les ſentimens ſi contraires de Votre Majeſté, je ne ceſſerai de faire les vœux les plus ardens pour la conſervation de ſes précieux jours. Je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 16 d'avril 1766.

Je vous envoie, mon cher ami, quelques légumes & ce qu'il y a de plus nouveau dans le jardinage. Je souhaite que cela vous fasse plaisir, que vous en mangiez en bonne santé, & que cela vous fasse ressouvenir de votre vieil ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 17 d'avril 1766.

SIRE,

Je vous rends grâces des légumes que Votre Majesté vient de m'envoyer. Ce n'est qu'à Sans-Souci où l'on puisse trouver des choses si précoces. Egalement pénétré de joie de vous savoir en bonne santé, Sire, que de reconnaissance pour votre gracieux souvenir — je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 31 mai 1766.

Mon cher ami, je m'invite tout rondement à diner chez vous sans façon, comme l'amitié l'autorise, pour le 2 juin, ce qui est après-demain.

Je me réjouis d'avance, mon cher Fouqué, d'avoir le plaisir de vous embrasser. Je serai à onze heures chez vous. Adieu, mon cher ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 5 juillet 1766.

Je vous envoie, mon cher ami, quelques fruits de mon jardin. J'ai eu à faire jusqu'ici ; à présent je suis seul ; cependant je ne vous invite à venir que quand la pluie sera passée, parce que le froid qu'il fait à présent ne serait pas convenable à votre santé. Vous aurez la bonté de me dire naturellement si ce petit voyage vous convient, et quand vous voulez le faire, pour que je vous envoie de mes chevaux d'avance.

Adieu, mon cher ami, je reconnaîtrai ce plaisir que vous voulez me faire, et je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 5 juillet 1766.

SIRE,

Je vous rends grâces des bons fruits que Votre Majesté vient de m'envoyer.

Plus mon cœur est pénétré de reconnaissance pour le gracieux souvenir de Votre Majesté, et

plus

plus je ſuis mortifié, Sire, de me voir dans la ſituation qui m'ôte le pouvoir de me rendre à vos ordres.

Mes maux de reins ſont encore les mêmes et ne me permettent pas de quitter mon fauteuil. J'eſpère que le beau temps en diſſipera les douleurs et me mettra en état de ſatisfaire l'empreſſement reſpectueux que je reſſens de me jeter aux pieds de Votre Majeſté.

Je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 16 juillet 1766.

JE vous ai envoyé un médecin *); mais comme je ſais que vous ne vous en ſervez que fort ſuperficiellement, je vous envoie, mon cher ami, des melons, qui peut-être ſeront plus de votre goût. Le médecin prétend que vous avez paſſé le temps de la ſaignée, mais qu'en vous feſant tirer un peu de ſang, vous vous trouveriez beaucoup ſoulagé. Perſonne ne prend plus de part que moi à votre conſervation; ainſi ne trouvez pas étrange que j'entre dans le détail de votre ſanté et de ce qui peut prolonger les jours de mon ancien et fidèle ami. Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

FÉDÉRIC.

(*) M. Cothénius que le roi envoya au général Fouqué, fut très-bien reçu. On lui laiſſa à peine le temps de s'informer de la ſanté du général. De-là vient qu'il fut peu ſatisfait de ſa docilité et de ſa diète.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 16 juillet 1766.

SIRE,

Ce sont vos bontés seules qui me soulagent. Je vais me servir des bains que votre médecin m'a ordonnés. Je me saigne régulièrement deux fois par an, le 15 d'avril et le 15 d'octobre. Au reste, je me rapporte au goût du public en donnant aux cerises et aux melons la préférence sur la casse, le séné, et la rhubarbe.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 26 septembre 1766.

Je vous envoie, mon cher ami, du vin d'Hongrie, ayant appris en Silésie que vous en désiriez; et je vous envoie en même temps de mes raisins, que vous goûterez en cas qu'ils ne vous soient point nuisibles. J'ai aussi écrit à Constantinople pour du baume de la Mecque, parce que je soupçonne que le vôtre sera consumé. Enfin je voudrais contribuer à votre conservation autant qu'il dépend de moi. Secondez-moi, mon cher, dans cette entreprise par les soins de votre santé, pour que je conserve le plus long-temps que possible mon bon ancien et fidèle ami. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 27 ſeptembre 1766.

SIRE,

QUELS ſoins prenez-vous, d'un homme qui ne vous eſt plus utile à rien ! Il ne ſuffit pas que Votre Majeſté m'envoie du vin d'Hongrie et des raiſins qui entr'eux ſe diſputent à qui l'emportera pour le goût, il faut encore que l'Aſie y fourniſſe de ſon baume.

Comment puis-je, Sire, répondre aux bontés infinies dont Votre Majeſté me comble ? Mon cœur éprouve tous les effets de la reconnaiſſance, mais l'expreſſion me manque.

Rien ne contribue plus à ma conſervation, Sire, que les ſoins gracieux de Votre Majeſté, ſans leſquels je ne ſerais peut-être plus.

Le baume de la Mecque, Sire, ne laiſſe pas que de me donner des forces, et je me ſervirai de votre vin d'Hongrie pour fortifier mon eſtomac, en chantant la louange et la gloire de mon incomparable bienfaiteur.

Quel chagrin pour moi, Sire, de n'être plus en état de prouver par mes ſervices le zèle et le dévouement inviolable avec lequel je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI

ce 11 octobre 1766.

J'AI enfin reçu, mon cher ami, du baume de la Mecque, que mon miniſtre m'a rapporté de Conſtantinople. Je vous l'envoie en feſant mille vœux pour qu'il vous faſſe tout le bien poſſible, et en vous aſſurant que perſonne ne s'intéreſſe plus à vous que votre vieil ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 17 d'octobre 1766.

SIRE,

CE n'eſt pas aſſez que Votre Majeſté ait rendu mes jours heureux, elle cherche encore à les prolonger par les ſoins gracieux qu'elle prend de ma ſanté. Je vous rends grâces, Sire, pour la proviſion de baume de la Mecque que vous venez de m'envoyer. Je me ſervirai de cet excellent remède comme d'un confortatif et comme d'un témoignage de vos bontés.

Je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 19 décembre 1766.

Je vous envoie, mon cher ami, un service de ma porcelaine, que je vous ai destiné depuis longtemps, et que les fours ont empêché d'être achevé plutôt. Je vous prie de vous en servir; s'il se casse, je le completterai facilement.

Portez-vous bien. Vivez pour ma consolation, et jouissez de toutes les prospérités que comporte l'humaine nature. Ce sont les vœux que fait pour vous le plus ancien et le plus fidèle de vos amis.

FÉDERIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 23 décembre 1766.

SIRE,

S'il y a un moyen de prolonger mes jours, je crois que Votre Majesté en possède le secret, témoin la joie que je ressens du beau présent de porcelaine que je viens de recevoir.

Il est certain, Sire, qu'en se servant le matin du baume de la Mecque, à midi d'une soupe bien mitonnée dans vos belles terrines, et au dessert de votre vieux vin d'Hongrie, il y a toute apparence que la continuation peut mener fort loin.

Jugez, Sire, de la vive reconnaissance et de l'obligation que je dois à Votre Majesté pour toutes ses grâces et ses bontés. Comme je ne vous suis plus utile à rien, Sire, mon temps sera toujours employé à chanter votre laus, honneur et gloire *). et à faire des vœux pour la prospérité de votre auguste personne.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 18 février 1767.

Je vous envoie, mon cher ami, un petit pâté de Périgord. Je souhaite qu'il vous soit agréable, et que votre santé soit assez bonne pour le manger sans incommodité.

Ceux qui viennent de Brandebourg disent que vous vous portez bien; ce ne sera jamais autant que je le souhaite, car personne ne s'intéresse tant à votre conservation que votre ancien et fidèle ami.

FÉDÉRIC.

(*) Cette expression fait allusion à la charge de chanoine du dôme dont Fouqué était revêtu.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ

à Brandebourg, ce 18 février 1767.

SIRE,

Je vous rends grâces du pâté de Périgord, dont il vous a plu me faire part. Je le trouve fort bon, et le haut goût n'y manque certainement pas. Mais le moyen de faire tout tourner en bien à qui que ce soit, c'est d'en user sobrement. Je compte surement que V. M. fera de même.

Quant à ma santé, Sire, elle est passable. Grâces au temps présent qui me permet de temps à autre de déterrer un bléreau ou un renard; d'ailleurs je parle à ne plus me faire entendre, et je marche en chancelant. Je ne suis plus assuré que sur un seul point, qui est l'attachement inviolable avec lequel mon cœur vous sera voué jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 4 septembre 1767.

SIRE,

J'OSE me flatter que votre voyage se sera terminé heureusement à votre satisfaction; j'en juge par l'avancement que vous avez trouvé à propos de faire. La part que j'y prends pour le colonel Luck me fait augurer que V. M. a été contente du régiment. Pour comble de mes vœux, continuez, Sire, à vous

bien porter; et après avoir satisfait à vos voyages et à vos revues, j'espère que vous allez vous délasser en préparant une bonne réception au prince d'Orange, et terminer le tout par de belles et glorieuses nôces. Permettez-moi, Sire, de vous en faire mes complimens de félicitation. Je rends grâces à V. M. de la part que j'ai eue pendant votre absence aux melons de Sans-Souci. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 7 septembre 1767.

Je suis de retour, mon cher ami, de Silésie, où j'ai trouvé votre régiment très-beau et en très-bon ordre.

Je vais marier bientôt ma nièce; je vous inviterais volontiers aux nôces, mais je sais que vous préférez la retraite au grand monde. Je vous embrasse de tout mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

le 12 novembre 1767.

Mon cher ami, je vous envoie du baume de la Mecque arrivé incessamment de Constantinople, des raisins de ma vigne et quelques bouteilles de ce vieux vin du Rhin que vous aimez. Je souhaite que cela vous soit agréable et que vous vous en

régaliez. Vivez, mon cher ami, pour vos amis, sur-tout pour moi qui suis le doyen de tous, et qui vous serai attaché jusqu'au trépas. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 13 novembre 1767.

SIRE,

Je suis sensiblement touché des nouvelles marques de vos bontés et des grâces que Votre Majesté vient de me témoigner par les soins qu'elle prend de la conservation de mes jours.

J'ai lieu de m'estimer le plus heureux des mortels, sur-tout, Sire, si le ciel un jour vient à ratifier les grâces que vous m'avez témoignées pendant ma vie. J'ose l'espèrer et me fonde sur l'amitié que je porte à son oint, pour la prospérité et la conservation duquel je ne cesserai de lui adresser mes vœux.

Je suis et serai, Sire, jusqu'au dernier moment de ma vie, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 23 décembre 1767.

Mon cher ami, je croirais avoir mal passé la Noël, si je ne vous envoyais pas une petite marque de mon souvenir. Voici de ma porcelaine, pour que vous jugiez des progrès de ma fabrique, et voici

des truffes que j'ai reçues de Turin. Je souhaite que l'un et l'autre vous soient agréables ; que vous vous portiez bien, et que vous n'oubliez pas votre ancien et fidèle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 30 décembre 1767.

SIRE,

N'ÊTRE plus bon à rien, et jouir des grâces et des bienfaits du roi son maître, est une satisfaction qui ne se fait pleinement ressentir qu'à mon âge.

Vous jugerez, Sire, de la joie que produit en mon cœur votre gracieux souvenir et les belles étrennes qu'il vous a plu d'y ajouter.

La production de votre fabrique de porcelaine est un ouvrage achevé, dont la beauté et le goût surpassent tout ce qu'on peut voir en ce genre. Quant aux truffes de Turin, qui à mon goût ne valent rien, peut-être que celles de votre pays auraient le même sort en fesant un voyage semblable.

Je vous souhaite, Sire, une bonne et heureuse année. Portez-vous bien, soyez content et prospérez toujours.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 7 janvier 1768.

Je vous envoie, mon cher ami, le dernier office que je rends à un neveu que j'ai beaucoup aimé. Je puis vous assurer qu'il n'y a rien d'ajouté; et que son caractère et ses connaissances étaient telles que je les ai dépeintes (*).

Je ne vous enverrai plus de truffes d'Italie; il faut que votre cuisinier ne sache pas les accommoder, car tout le monde les a trouvées ici excellentes.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, en fesant mille vœux pour votre conservation.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 8 janvier 1768.

SIRE,

Je suis sensiblement touché de la mort du prince *Henri*, duquel à la vérité je n'ai eu de connaissance que de sa figure aimable.

(*) Cet éloge du prince Henri de Prusse, lu dans l'assemblée extraordinaire de l'Académie royale des Sciences le 30 décembre 1767, se vend dans la librairie de Voss à Berlin.

Les soins que vous avez pris Sire, de son éducation, les espérances que vous fondiez sur le mérite de ce cher prince, et l'éloge que vous lui donnez, sont à la fois un témoignage de l'amitié que vous lui portiez et des bonnes qualités qu'il possédait. C'était en un mot votre ouvrage. J'assistais à son oraison funèbre à l'église du dôme, où l'on chantait un hymne qui me fit pleurer à chaudes larmes, c'était (*):

Das Grab ist da, die besten Jahre
Sind auch des blassen Todes Raub;
Er legt den schönsten auf die Bahre,
Und wirft den stärksten in den Staub;
Die Grabschrift die die Tugend gräbt,
Macht dass man auch im Tode lebt, u. s. w.

La perte de cet aimable prince est pour ainsi dire irréparable, si ce n'est — avec permission de V. M. — qu'elle veuille redoubler ses soins pour le prince de Prusse, auquel généralement l'on attribue le caractère d'honnête homme avec tous les sentimens qui y répondent. Vous le devez, Sire, à votre propre gloire, au sang, et à l'Etat, de plus à la reconnaissance et à l'obligation que ce prince vous en aura.

Je vous rends grâces, Sire, de l'exemplaire dont il vous a plu de m'honorer, et que j'estime un ouvrage parfait.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

(*) La tombe est prête et le plus doux printemps
Va s'y confondre avec l'hiver des ans.
Force, beauté, rien ne peut en défendre;
Là tout n'est plus qu'une stérile cendre
Le seul burin, hélas! pour un instant
Défend encor la vertu du néant.

LETTRE DU ROI.

le 26 d'avril 1768.

MON cher ami, j'apprends du général Kleift que vous êtes indifpofé, et je vous envoie mon médecin pour s'informer de votre fanté. Je fais mille vœux pour vous, c'eft à quoi je borne mes facultés. Si j'étais médecin, je voudrais vous guérir, et fi j'étais Dieu, je vous rendrais immortel; car les honnêtes gens devraient l'être. Mais ma puiffance ne va qu'à faire des vœux pour vous.

S'il y a ici quelque chofe à votre fervice, vous n'avez qu'à dire un mot; tout ce qui dépend de moi, fe fera.

Je fouhaite d'apprendre de vous de bonnes et d'agréables nouvelles. En attendant je vous embraffe tendrement. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 27 d'avril 1768.

SIRE,

SANS être ni Dieu ni médecin, vos bontés et vos grâces ne laiffent pas que d'opérer de bons effets; fur-tout la joie que je reffens de vous favoir en parfaite fanté, dont je vous fouhaite la continuation pendant une longue fuite d'années.

Quant à moi, je vais mon chemin, et je m'apprête peu-à-peu pour le grand voyage. Le quinquina vient

de me guérir de la fièvre; il ne me reſte plus pour achever la cure, que de pouvoir entendre, parler et marcher.

Je me rappelle qu'ayant engagé défunt le duc de Barby, il y a trente ans paſſés, à ſe ſervir des bains de Lauchſtædt près de Halle, il y alla avec deux béquilles, et en revint ſain et ſauf au bout de quatre ſemaines, marchant comme à l'ordinaire.

Je ſerais fort tenté d'en faire l'expérience, ſi Votre Majeſté m'en accorde la permiſſion. Ce qui toutefois ne ſe fera qu'après le paſſage de Votre Majeſté par Brandebourg.

Je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 28 d'avril 1768.

J'AI été bien aiſe de voir par votre lettre que votre ſanté ſe rétablit, et que vous êtes intentionné de vous ſervir des eaux de Lauchſtædt. Il dépendra abſolument de vous d'y aller quand vous voudrez, pourvû que cela ne ſoit pas juſtement dans le temps des revues prochaines, quand j'irai à Magdebourg; et en paſſant par Brandebourg je voudrais bien avoir le plaiſir de vous voir. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 13 d'octobre 1768.

MON cher ami, voici le petit tribut que je vous offre; ne regardez pas à la somme, mais ne considérez que le cœur tendre du plus fidèle de vos amis qui voudrait vous faire plaisir. Ménagez-vous bien; vivez comme Mathusalem, et soyez persuadé que je vous aimerai de corps et d'ame jusqu'à mon dernier soupir.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 24 décembre 1768.

SIRE,

JE ne sais que répondre aux grâces et aux bienfaits dont je me vois comblé. Les expressions par lesquelles je voudrais marquer à votre Majesté ma reconnaissance, me manquent. Cependant, Sire, j'ose assurer Votre Majesté que je suis moins sensible à tous les trésors que vous pourriez m'offrir, qu'aux termes gracieux qu'il vous plaît d'y ajouter.

Mon cœur vous est garant, Sire, de l'attachement inviolable que j'aurai jusqu'au dernier moment de ma vie pour votre auguste personne. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 22 décembre 1768.

Mon cher ami, voici une petite marque de souvenir que je vous envoie. L'usage est que les familles se fassent des présens à la Noël; et je vous traite comme de la famille, tant en qualité d'honnête et preux chevalier sans peur et sans reproche, qu'en qualité de mon ancien ami.

Ayez bien soin de votre santé, pour que je conserve mon bon et vieil ami le plus long-temps possible, et que j'aie encore souvent le plaisir de vous assurer de vive voix de toute l'étendue de ma tendresse et de mon estime.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 24 décembre 1768.

SIRE,

Il s'en faut de beaucoup que mes enfans aient ressenti à leurs étrennes la joie que j'ai eue à la réception des vôtres, et du gracieux souvenir dont il vous a plu de m'honorer. Que ne puis je reconnaître dignement tant de bontés! Je ne le puis qu'en idée et par des vœux qui sont d'autant plus sincères, qu'ils partent de cœur et d'affection. Je ne parle plus à me faire entendre, et je perds l'ouie.

Je

Je cherche à Berlin un petit cornet pour suppléer s'il est possible à ce défaut, tel que madame Rocculle en a eu, sans le pouvoir trouver.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 9 janvier 1769.

JE vous envoie, mon cher ami, tous les instrumens acoustiques que j'ai pu recueillir ici, avec une note sur leur usage. Je souhaite qu'ils vous rendent l'ouïe et soulagent votre vieillesse. Si je pouvais vous rajeunir, je le ferais; mais cela passe mes forces.

Je vous embrâsse de tout mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 12 janvier 1769.

SIRE,

S'IL y a moyen de me rétablir, je dois certainement l'attendre des bontés de votre Majesté. Je vous rends très-humblement grâces, Sire, des instrumens que vous venez de m'envoyer, et dont les deux

plus grands font leur effet. J'en ferai demain l'épreuve au temple, où je prierai pour la profpérité de mon augufte bienfaiteur.

Je fuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 5 feptembre 1769.

SIRE,

PERMETTEZ que je vous témoigne la part que je prends à votre heureux retour de la Siléfie, et de la vifite remarquable qu'elle vient de recevoir de Sa Majefté impériale à Neifs. Trait qui fera à jamais mémorable dans votre hiftoire. Je fouhaite, Sire, que le tout fe foit terminé à la fatisfaction de Votre Majefté; et que ce prince, défireux de s'inftruire, en rendant juftice à vos talens militaires, ne veuille pas un jour mettre à profit contre fon maître — à l'exemple des Ruffes — les inftructions qu'il vient d'en recevoir.

Je fuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 7 feptembre 1769.

MON cher ami, je vous fuis bien obligé de la part que vous prenez à la vifite que j'ai reçue.

Ce jeune empereur eft un prince plein de mérite et d'ambition. Il m'a témoigné toute l'amitié qu'un

de mes plus proches parens pourrait avoir pour moi.

Il m'a même dit qu'il ne comptait jamais faire usage envers moi ou ma famille de ce qu'il pourrait apprendre chez nous.

Il est parti très-satisfait, et m'a invité l'année prochaine à venir chez lui, ce que je lui ai promis, comme cela n'était que juste.

On a trouvé votre régiment très-beau, et en bon ordre. Toutes ces troupes sont dans un tel état, qu'il ne reste presque rien à désirer pour elles que leur conservation; en un mot, j'ai eu tout lieu d'être content de mon voyage. Je vous envoie des fruits de mon verger; car, mon cher ami, à notre âge, il ne nous reste que de cultiver nos jardins.

Je vous embrasse du fond de mon cœur, en vous assurant que je suis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 8 septembre 1769.

SIRE,

Je suis charmé d'apprendre par votre gracieuse lettre, que vous êtes satisfait et de la visite de Sa Majesté impériale et de tout votre voyage. Je ne souhaite plus que de vous savoir toujours en bonne santé; rien ne saurait égaler la consolation que j'en ressens.

Je vous rends grâces, Sire, du fruit excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 29 décembre 1769.

Je vous envoie, mon cher ami, des étrennes de ma fabrique de porcelaine. Les progrès en ſont ſenſibles; et je ſouhaite que cela puiſſe vous faire quelque plaiſir, c'eſt ce que je déſire, vous aimant et vous conſidérant comme un preux chevalier et comme le plus ancien de mes amis. Je ſuis à vous de corps et d'ame.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 29 décembre 1769.

SIRE,

Je vous rends grâces des étrennes que Votre Majeſté a eu la bonté de m'envoyer. La beauté de la porcelaine s'augmente de jour en jour, et je crois qu'elle eſt parvenue à ſon plus haut période, tant en beauté de deſſin qu'en blancheur.

Ce qui m'eſt le plus ſenſible, eſt le gracieux ſou-

venir de Votre Majesté; et ce que je souhaite ardemment, est la parfaite santé et la conservation de son auguste personne.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Le 6 mai 1770, jour de la bataille de Prague.

JE vous envoie, mon cher ami, des vieux vins d'Hongrie, pour vous en délecter le même jour où vous fûtes, il y a treize ans, si cruellement blessé par nos ennemis.

J'ai eu la goutte qui m'a fort maltraité cette fois par trois accès consécutifs aux deux jambes comme aux genoux, mais je n'y pense plus.

Nous exerçons que c'est une merveille, et je vais mon train tant qu'un souffle de vie m'anime.

Puissiez-vous aussi bien vous porter que je le désire, et être persuadé de la tendresse et de l'estime infinie qui m'attache à votre personne.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 7 de mai 1770.

SIRE,

JE vous rends grâces des vieux vins d'Hongrie que vous avez eu la bonté de m'envoyer pour célébrer le jour de la bataille de Prague. Il me servira de confortatif, vu que je baisse par tous les organes.

Le rétabliſſement de Votre Majeſté contribue au mien. La triſte expérience que vous en avez, fait que vous ſavez y porter remède par le régime.

Je ſouhaite qu'elle ſoit durable et que vous puiſſiez faire les exercices juſqu'à la fin du ſiècle.

Je ſuis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 24 décembre 1770.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite marque d'amitié et de ſouvenir, que j'eſpère que vous prendrez comme venant de la part de votre plus ancien et fidèle ami. Je ſouhaite qu'à la nouvelle année vous recouvriez la voix, la vue et l'ouïe; que vous m'aimiez toujours un peu; et que vous ſoyez perſuadé de mon amitié et de mon eſtime. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 28 décembre 1770.

SIRE,

JE ſuis ſenſiblement touché du ſouvenir que Votre Majeſté vient de me réitérer, et c'eſt avec bien du regret que je ne puis reconnaître dignement tant de bontés. Je ne le puis que par les vœux les plus ſincères et par les aſſurances que votre con-

tentement fait mon unique consolation et mon seul soulagement dans mes infirmités qui s'augmentent toujours et dont je n'ai aucun lieu d'espérer quelque changement. Je rends grâces à votre Majesté de la belle porcelaine qu'elle a eu la bonté de m'envoyer, et qui surpasse tout ce que j'ai vu jamais en ce genre.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 23 septembre 1771.

SIRE,

PERMETTEZ-moi de vous témoigner la part que je prends à votre heureux retour de la Silésie; souhaitant de tout mon cœur qu'il se soit terminé en parfaite santé et à la satisfaction de Votre Majesté. Je vous rends grâces, Sire, du fruit excellent qui m'est parvenu par l'ordre de Votre Majesté pendant son absence.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

JE suis bien aise, mon cher ami, que les fruits vous aient été agréables. C'était à cette intention qu'ils vous ont été envoyés, et encore parce que

j'ai ſuppoſé que Brandebourg n'en fournirait pas beaucoup cette année. Je reviens de la Siléſie, où j'ai trouvé beaucoup d'ouvrage achevé, mais où il reſte cependant encore bien des choſes à faire.

Votre régiment commence à devenir beau, mais je ne vous en parle point, parce que dans l'état d'infirmité où vous vous trouvez, cela vous cauſerait des regrets qu'il faut vous épargner.

Adieu, mon cher ami; ménagez bien votre ſanté. Aimez-moi toujours, et ſoyez perſuadé que comme de tous vos amis je ſuis le plus ancien, j'en ſuis auſſi le plus fidèle.

FÉDÉRIC.

TELLE fut la vie de cet homme! cette vie, ſemblable à un long jour d'été, fut partagée entre le calme et les orages; bravant ceux-ci dans les plaines de Mars, ne trouvant l'autre que dans le commerce d'un ami tendre, Fouqué remplit tous les devoirs de ſa grande vocation, et ſa retraite fut le ſoir d'une journée pénible, où l'épuiſement de ſes forces le condamna au repos.

Il avait conſacré ſoixante-ſix ans au ſervice de ſon roi, dans les travaux de la guerre et de la paix, lorſqu'il ſe retira du tumulte du grand monde, et ſe fixa à Brandebourg.

Il était prévôt du chapitre de cette ville; et c'eſt dans le ſéjour reſpectable de la piété, dans cette retraite paiſible que le roi avait préparée à ſon ami, que Fouqué fut chercher le repos, mais non

l'oisiveté peu faite pour son ame active. Satisfait de se voir à l'abri des troubles d'une vie agitée, l'amitié vint le consoler de la loi du repos, que lui imposaient les infirmités d'une vieillesse avancée et languissante.

C'est-là qu'il fit succéder entr'eux les travaux et les plaisirs, suivant la mesure des forces qui lui restaient encore. Accoutumé à une carrière glorieuse et active, et associé dès sa jeunesse aux soins et aux belles actions de Frédéric, il ne fut peut-être jamais plus grand, que lorsqu'il se soumit volontairement aux lois et aux privations de la caducité. Ne se démentant pas un instant, il supporta les maux qui l'avaient suivi dans sa retraite, avec ce même courage qui lui avait fait supporter tant de fois les maux et les périls de la guerre. Il conserva toute la force de son esprit. Privé successivement de ses organes, ne pouvant plus même s'expliquer que par de faibles gestes, il désignait patiemment ses besoins.

Une petite maison champêtre, située dans une forêt voisine, était pendant les mois d'été sa plus douce retraite.

A table, il ne voyait que sa famille avec un petit nombre d'amis.

Il fesait cas des gens de mérite, et se montrait indifférent à l'avantage d'une haute naissance, lorsque rien n'accompagnait ce don de la fortune. Ses soirées étaient consacrées à la lecture, et le commencement aussi bien que la fin de chaque jour à la dévotion. Il ne négligea jamais le culte public, pas même quand il avait l'honneur d'être appelé à la table du roi.

Ces principes épurés, ces ſentimens de religion qui élevaient Fouqué au-deſſus de la foule des vils courtiſans, lui méritèrent l'eſtime du philoſophe couronné de Sans-Souci.

On aurait tort de conſidérer les actes publics de ſa dévotion comme l'effet d'une dévotion d'habitude et non réfléchie, ou comme l'unique conſolation qui lui reſtât dans ſa vieilleſſe. Dès ſes jeunes ans la religion fut ſon guide fidèle, et ennoblit ſa double vocation de ſoldat et de politique.

La religion, à laquelle il avait conſtamment recours, lui donna cette fermeté inflexible, ce courage indomptable, cette franchiſe ſublime, qui l'ont toujours caractériſé. C'eſt elle qui le rendait à la fois ſi ſévère quand les devoirs de ſon état l'exigeaient, et ſi indulgent dans la vie privée. On le vit toujours pratiquer dans toute ſon étendue ce précepte de l'évangile: *Rendez à Céſar ce qui appartient à Céſar, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Mais ſi la religion lui impoſait des devoirs, elle lui accordait auſſi les plus douces récompenſes. Il lui dut cet empire qu'il garda toujours ſur lui-même, cette paix profonde qui régnait dans ſon cœur, la patience dans les chagrins de la vie et dans les maux de la vieilleſſe, la réſignation aux approches du trépas qui s'annonçait à lui par degrés, et au-delà de ce trépas, l'eſpoir aſſuré d'un printemps éternel, auquel il ſut toujours ſe préparer en chrétien et en philoſophe.

C'eſt de la même ſource que découlèrent ſes actions privées, ſur leſquelles ſa modeſtie humble et pieuſe étendit toujours un voile impénétrable.

Il déteſtait la vanité et toutes les petites intrigues de l'oſtentation. Jamais il ne gagea les nouvelliſtes pour faire retentir ſes louanges dans leurs feuilles, et publier les bienfaits ou l'amitié de Frédéric. Il ne ſe permettait pas même de divulguer la correſpondance dont ſon roi l'honorait.

Fouqué repoſa en ſilence ſa tête chargée de lauriers ſur les trophées qu'il avait lui-même érigés à ſa glorie. Il ſuffiſait à ce héros de connaître ſon prix et ſa dignité, et il ſe ſentait aſſez grand pour dédaigner tous les artifices de la fauſſe glorie et le néant des éloges mercenaires.

C'eſt ainſi que les bienfaits qu'il diſpenſait avec largeſſe étaient moins des aumônes dictées par la vanité que la diſtribution modeſte de ſon ſuperflu.

Pardonnez, ombre reſpectable, ſi je bleſſe peut-être cette belle qualité qui préſidait à toutes vos actions, cette modeſtie qui leur donnait un nouveau prix, en dévoilant ici quelques traits d'une vie que j'eus le bonheur de contempler de ſi près. Ils n'acheveront pas le portrait de l'*ami des hommes :* ce ne ſont que des fragmens, que de faibles eſquiſſes, deſtinées à faire rougir & rentrer en lui-même le vil détracteur, qui ſe laiſſant entraîner par un eſprit de vengeance particulière, oſa diſtiler le venin de ſon cœur ſur le monument de votre gloire.

Le roi dînant un jour chez le général Fouqué à Brandebourg, témoigna de l'humeur contre un de ſes régimens, et menaça même d'en chaſſer le commandeur. Aucun des généraux préſens n'oſa le contredire; Fouqué ſeul en eut le courage.

“ Sire , dit-il , cet homme n'eſt pas connu de „ Votre Majeſté, comme il mérite de l'être. Il a „ ſervi ſous moi dans la dernière guerre , et je „ dois lui rendre le meilleur témoignage”. Le roi ſentit toute la force d'une telle apologie ; et le colonel , au lieu d'être diſgracié , obtint bientôt après un régiment. Peu de temps auparavant le même colonel, dégoûté du ſervice , avait été ſur le point de demander ſon congé. C'était un homme qui, à la bravoure perſonnelle près, avait peu de talens militaires et moins encore de fortune. “ N'en faites rien , lui écrivit le général Fouqué; „ au contraire, exercez tous les jours votre régiment : le roi peut ſe paſſer de vous , mais où „ prendrez-vous du pain , ſi le roi ne vous en „ donne? ”

Un autre officier ayant été oublié dans un avancement, parce qu'il n'était pas gentilhomme, prit le parti de s'en plaindre au général Fouqué, et en reçut cette réponſe: “ Vous méritez d'être ennobli, „ et non d'être mis de côté pour n'être pas né de „ qualité. ” L'officier oſa mettre cette réponſe ſous les yeux du roi, et le roi lui rendit juſtice.

Encore un exemple choiſi d'entre mille, et qui prouve comment il exerçait la bienfeſance dans ſa vie privée.

Monſieur Durant, paſteur de l'égliſe françaiſe à Brandebourg, ſollicitait chez le général Fouqué un emprunt de deux cents écus pour quelqu'un de ſon troupeau qui en avait beſoin, et qui offrait les ſuretés requiſes. “ Je ne prête point ſur effets, ” fut toute la réponſe du général; et M. Durant ſe

retira fort peu édifié. Cépendant Fouqué appela ſon ſecrétaire, s'informa de la ſituation de la perſonne en queſtion, et s'étant convaincu qu'elle méritait ſon aſſiſtance, lui envoya comme un don la même ſomme qu'il avait refuſé de prêter ſur bonne hypothéque. *De quoi lui ſervirait cette ſomme*, dit-il, *s'il fallait me la rendre un jour?*

Une autre fois étant à table, il apprit qu'il y avait eu du feu chez la même perſonne, mais que l'incendie venait d'être heureuſément éteint. Le général était d'un côté trop au fait des lois, et trop charitable de l'autre, pour ne pas s'informer ſur le champ : *ſi cette perſonne ne ſerait pas miſe à l'amende, et s'il n'y avait pas des fraix à payer?* Sans doute; lui répondit-on. *Portez-lui donc d'abord vingt écus de ma part, pour qu'elle puiſſe ſatisfaire la juſtice.*

Peu de temps avant ſa mort, une Alteſſe royale lui offrit une ſomme conſidérable, pour qu'il fît en ſa faveur une ceſſion de la prévôté de Brandebourg. M. de Fouqué ſentait ſa fin prochaine, et néanmoins il refuſa une offre d'au moins quarante mille écus, qu'il aurait fait paſſer à ſes héritiers. " Cette prébende, dit-il dans ſa lettre au prince, ,, étant un bienfait de mon roi, m'eſt trop pré-,, cieuſe pour l'aliéner de mon vivant. Priez le roi ,, qu'il vous en donne l'expectance: il ne vous la ,, refuſera pas, et je ne vous ferai pas long-temps ,, attendre."

C'eſt ainſi que penſait Fouqué ſur le bord du tombeau, à l'âge de ſoixante-ſeize ans.

En 1773 le roi vint à Brandebourg, et dîna chez

ſon ancien général. L'état de faibleſſe et d'infirmité dans lequel il le trouva, toucha ſa grande ame. Il marqua le plus vif intérêt à ſes maux, et ſe mettant à la place de ſon médecin, il lui propoſa les remèdes fortifians qu'il lui crut les plus convenables. En même temps il exhorta les valets du général à ſoigner leur bon maître avec la dernière exactitude. Il ſe rappela à cette occaſion la belle action du fidèle Trautſchke, qui avait ſauvé la vie à ſon maître au péril de la ſienne, l'appela la merveille de la Siléſie, et promit de le récompenſer.

Frédéric prévit bien, hélas! qu'il embraſſait alors ſon ami pour la dernière fois. Auſſi ſes adieux furent-ils des plus triſtes. Il fallait les voir pour les ſentir.... Nous n'en dirons pas davantage.

L'état de faibleſſe et d'accablement du général augmentait toujours; inſenſiblement ſes facultés phyſiques ceſſèrent les unes après les autres. Cependant ſa maladie n'était pas douloureuſe, et ſon régime reſta toujours le même. Il ſe feſait habiller dès le matin, s'occupait conſtamment, penſait au roi et parlait de ſes bienfaits.

Ce fut dans cet état de langueur qu'il atteignit ſa ſoixante et dix-ſeptième année. Peu après il fit connaître qu'il ſentait les avant-coureurs de la mort; la manière dont il s'y prit pour cela, eſt trop remarquable, et caractériſe trop bien le grand homme et le chrétien, pour être paſſée ſous ſilence. La voici:

Il venait à ſon ordinaire d'aſſiſter un dimanche au culte public dans l'égliſe francaiſe, et à l'iſſue de l'exercice, il choiſit lui-même dans la nef la place où il voulait être inhumé.

Dès le lendemain matin il fit arranger ſon tombeau, et prit les meſures néceſſaires pour prévenir les effets funeſtes qu'un jour ſon cadavre corrompu aurait pu cauſer.

Après avoir ainſi diſpoſé le lieu de ſa tombe, il ſongea à ſon cercueil. Un jour qu'il était d'une gaîté et d'une vivacité extraordinaires, qu'il avait mangé de très-bon appétit et qu'il ſe réjouiſſait de ce qu'on le trouvait ſi bien, il fit retirer ſes valets dès qu'on eut deſſervi, et me chargea tout à coup de commander ſon cercueil. Cet ordre ſi lugubre, ſi inattendu, de la part d'un homme que j'oſais aimer comme mon père, me terraſſa. Il rappela lui-même mes ſens, entreprit de me convaincre que ſa fin était prochaine, prit encore quelques arrangemens, et il fallut me ſoumettre à ſa volonté.

Quand le cercueil fut prêt, je le fis poſer de nuit dans un appartement écarté et lui en donnai avis à ſon réveil. A peine fut-il habillé, qu'il s'y fit conduire, enviſagea le cercueil d'un œil calme en découvrant ſa tête et ſes cheveux blancs, s'aſſit deſſus, et ſe fit lire un cantique allemand qui commence ainſi :

Das Grab iſt da : hier iſt mein Bette
Wo ich den Tod umarmen ſoll, u. ſ. w. (*)

Il me ſemble encore le voir, ce vieillard reſpectable, ce *chevalier ſans peur et ſans reproche*, il me ſemble le voir entouré de tous ceux qui compo-

(*) Voilà le ſépulcre, voici le lit où je dois embraſſer la mort.

faient fa maifon et qui s'efforcaient vainement de lui cacher leurs larmes. Non, cette fcène touchante ne s'effacera jamais de mon fouvenir.

Après que le baron de Fouqué eut mis ordre à fes affaires, il renonça à tout pour fe préparer à la mort.

Le 28 d'avril 1774, il s'affaiblit confidérablement, et fut obligé de quitter la table où fa famille était raffemblée pour prendre quelque repos.

Le lendemain il demanda qu'on pût communier publiquement dans fa chambre, et participa avec toute fa famille et plufieurs membres de la colonie au facrement de la fainte Cène. Après cette cérémonie religieufe, il bénit folennellement fes enfans et prit congé de tous les affiftans.

Depuis ce moment il attendit tranquillement la mort qu'il avait tant de fois bravée dans les combats.

Le 2 de mai il s'éveilla à la pointe du jour, fit fa prière, fe leva, changea de linge comme à fon ordinaire et fe recoucha auffi-tôt.

On allait commencer la lecture d'une prière, lorfque le baron de Thonaiboutonne entra dans la chambre pour s'informer de la fanté de fon père, et pour lui demander la permiffion de remplacer fon lecteur ordinaire. M. de Fouqué le lui permit en lui ferrant tendrement la main; et après s'être couché fur le côté, il s'endormit pour toujours. Je me fers de cette expreffion ufitée, parce que je n'en connais point de plus propre pour peindre le paffage infenfible de ce grand homme de la vie à la mort. Il n'eut pas à combattre les

effets

effets d'une longue agonie, et triompha ſans peine de ſon dernier ennemi.

L'œil pénétrant de Frédéric prévoyait de loin chaque danger, mais ſon cœur rejetait l'idée de cette ſéparation ; et je ne puis m'empêcher de regarder ceci comme un trait original et caractériſtique de ſa grande ame ; il avait vu Fouqué mourant, et ne s'attendait pas à la nouvelle de ſa mort.

Son grand génie s'était conſolé d'avance de la perte du général, mais ſon ame ſenſible n'était point préparée à celle de l'ami. Auſſi la nouvelle de cette mort affligea-t-elle vivement l'homme, tandis que le roi s'empreſſait à rendre la pompe funèbre du héros auſſi brillante que ſa carrière l'avait été, et à combler de bienfaits toute ſa maiſon. Pendant long-temps il n'aimait à s'entretenir à table que de ſon cher Fouqué ; et quiconque ſait à quel point ce prince était conſtant dans ſes affections, ſe perſuadera aiſément que le ſouvenir de ſon ami l'occupa juſqu'au tombeau.

Ainſi vécut, ainſi mourut Fouqué ; ainſi repoſent ſes cendres ombragées des lauriers de Frédéric II et des ſiens, dans ce boſquet de palmiers, que mille témoins de ſa vie héroïque et l'orpheline dont il fut le bienfaiteur et le père, ont planté autour de ſa tombe.

La poſtérité la plus reculée s'arrêtera ſouvent avec plaiſir pour contempler ce monument, et confirmera ce témoignage de la vérité même : *que Frédéric fut l'unique de tous les ſiècles, et que Fouqué fut digne de lui.*

De l'Ordre des Chevaliers de Bayard.

FRÉDÉRIC II étant encore prince royal, fonda à Rheinsberg ce fameux Panthéon, où il se consacrait avec ses favoris aux belles-lettres, à l'art militaire et à l'amitié. Là son génie s'acheminait à sa sublime destination, d'être inimitable. Non content de l'être comme monarque, héros, philosophe et politique, il aspirait à l'être sur-tout en qualité d'homme. Son cœur noble sentait au milieu des charmes de la société le prix de la vertu. Élevé lui-même par le sentiment de sa propre grandeur au-dessus de la basse jalousie et de l'envieuse rivalité, il savait honorer la mémoire des grands hommes qui avaient honoré eux-mêmes leurs belles actions par la droiture de leur ame; et il les proposait au cercle de ses amis comme de dignes modèles.

Il accorda particulièrement cet honneur au preux chevalier *du Terrail*, nommé *Bayard*, dont le nom brille dans l'histoire de France. La bravoure, la droiture, la piété, c'étaient-là ses vertus principales, et ce furent elles qui lui acquirent le surnom de *Chevalier sans peur et sans reproche.* Il fit des prodiges de valeur. Ce fut de sa main et sur le champ de bataille que François I fut créé chevalier après la glorieuse victoire de Marignan. Il était l'ardent protecteur de la vertu, et sa vie privée abonde en traits admirables. En 1524, à la retraite des Français, lorsqu'ils évacuèrent le duché de Milan, il reçut une blessure mortelle au passage de la Sessia; et n'ayant plus la force de se soutenir sur son cheval,

il donna ordre à un de ſes gens de l'appuyer contre un arbre, le viſage tourné en face de l'ennemi; là, fixant les yeux ſur la garde de ſon épée, qu'il tint élevée au lieu de crucifix, il adreſſa une prière à Dieu, et dans cette attitude, ſi digne du caractère de ce héros chrétien, il attendit tranquillement la mort. Ses cendres repoſent à Grenoble ſa patrie, et ſur la pierre qui le couvre ſont gravés ces trois mots: *Ci-gît Bayard.*

Frédéric honora la mémoire de ce preux chevalier, au point d'inſtituer un ordre, où il s'attachait à ſuivre ſcrupuleuſement ſes principes. Le bijou de l'ordre était une épée couchée ſur une couronne de lauriers, avec cette deviſe: *ſans peur et ſans reproche.* Les chevaliers étaient au nombre de douze: ſavoir, le prince royal, les princes ſes frères, les ducs Ferdinand de Brunſwic et Guillaume de Bevern, quelques autres jeunes héros, et enfin le baron de Fouqué, grand-maître de l'ordre, lequel en cette qualité eut l'honneur de donner l'accolade au grand Frédéric, qui l'honorait comme un ſecond Bayard.

Chacun des chevaliers, à ſa réception dans l'ordre, prenait un nom particulier, tels que *le Chaſte*, *le Gaillard*, *le Sobre*, etc. Frédéric porta celui de *Conſtant.* Outre les devoirs ordinaires de la chevalerie, un des objets principaux de cette brillante aſſociation, était de perfectionner l'art militaire, d'examiner pluſieurs points importans de tactique, d'étudier les campagnes et les opérations des héros anciens et modernes, et d'amaſſer un tréſor de connaiſſances et de problèmes militaires. M. de Fouqué

en fait mention dans une de ses lettres au duc de Bevern. Telle fut sans doute la source des *Réflexions sur la manière de faire la guerre aux Autrichiens*, que le roi communiqua en 1758 au général Fouqué; ainsi que des *Considérations sur les qualités militaires de Charles XII*, qu'il lui envoya en 1760.

Voilà tout ce qui est parvenu à ma connaissance de cet ordre militaire tombé trop tôt dans l'oubli. Quelques lettres que j'ai trouvées parmi les papiers du général, serviront à l'expliquer et à confirmer ce récit abrégé.

Si parmi mes lecteurs il s'en trouvait quelqu'un qui fût à même de me fournir de quoi compléter ces fragmens, il n'acquerrait pas moins de droit à ma reconnaissance qu'à celle du public, qui ne peut être indifférent à rien de ce qui rappelle la mémoire du sage couronné auquel Rome et la Grèce eussent élevé des temples.

Fait en la cité de Berlin, l'an de grâce 1745, le 3 de décembre.

A très-hault et très-puissant, très-preux et très-hardi chevalier le Chaste, grand-maître du très-noble et très-illustre ordre des chevaliers Bayards, sans peur et sans reproche.

Salut*, contentement et liesse!

Ce fut en la bonne ville de Crossen que nous reçumes votre très-chère missive et à icelle adjointes de très-belles et magnifiques pancartes, par lesquelles

nous constituez et proclamez chevalier bachelier de vos ordres. Ce qui grand heur, honneur et liesse nous fait.

Mais d'autant qu'en icelui temps, nous étions gissant en notre lit, assaillis par une maladie fort périlleuse et certes moult incommode, qu'on appelle petite vérole, (dont prions Dieu qu'il veuille préserver votre personne, et de tout mal qui peut avoir icelle dénomination) or donc à ces causes avons remis jusqu'à la fin de notre pérégrination et arrivement en la cité de Berlin, à répondre à votre courtoisie et gentillesse.

Maintenant donc, que nous nous trouvons parfaitement restitués en notre première santé, ni plus ni moins que si n'eussions point été alités, nous ne pouvons obmettre de vous remercier de votre dite courtoisie et bénévolence, vous promettant et donnant notre parole, que nous nous efforcerons de tout notre pouvoir, à nous montrer un bon, féal
loyal chevalier, en protégeant les gentilles et ho
nêtes dames de nos respectables ordres, et en Cons
les bandes de notre cher et bien-aimé frè nnades,
tant à travers les harquebusades et aucun coup
sans crainte d'être occis ou attein
ou meurtrissure quelconque. très-cher compagnon,
Sur quoi nous prions D et digne garde.
qu'il vous ait en sa h

e Gaillard, chevalier bachelier.

Le Duc Guillaume de B. L. Bevern à Fouqué.

Monsieur,

Le chevalier du carquois d'or vient par celle-ci s'acquitter de son devoir envers son illustre grand-maître à l'occasion du changement de l'année.

Son Excellence voudra être persuadée, que le chevalier en question, aussi bien que tous les autres membres de l'ordre, font des vœux continuels pour la conservation et la prospérité de sa personne; mais elle voudra néanmoins agréer qu'on lui donne par écrit, du moins annuellement, les marques de l'obéissance, fût-elle aussi au fond de la Croatie.

Juste ciel! qui aurait cru, il y a peut-être sept ou huit ans, que notre noble société dût être dissoute et dispersée en tant de climats? Le soussigné chevalier à été sur le point de s'acquitter de cette félicitation d..ers votre Excellence d'un bout de l'Europe et cou..bonne même; en revanche il arriva dans le avait gr..ette année une certaine époque, où il y verbalemen..pparence de pouvoir la lui présenter partie du mond.. personne à l'autre bout de cette notre bon et honnê..ité. Le secrétaire de la société, être de la partie; mais ..me de Suisse, comptaient à brûler, et le premier i.. celui-ci est calviniste le décret absolu s'y opposait. ..e mère calviniste, Reichenbach, ancienne résidence h.. fesons-le de cher et digne président. On prie en atte.. ..ale de notre Excellence de ne vouloir pas moins être pen.. ..nt votre qu'autant le soussigné qu'une partie de sa vie..

cour qui eſt ici des nôtres, de même qu'un vieux ami du moliniſte Z... parlent et penſent journellement de et à elle, ſouhaitant et languiſſant après ſon heureux retour. Ils ſe flattent et eſpèrent qu'elle les honorera en revanche auſſi de ſon gracieux ſouvenir, étant l'un autant que l'autre avec l'eſtime, la conſidération et l'amitié la plus forte et la plus diſtinguée,

Monſieur,

de votre Excellence,

le très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,
Guillaume Duc de B. L. Bevern,
au nom de toute la louable ſociété, en qualité de député perpétuel.

à Reichenbach, ce 10 décembre 1762.

Fouqué au Duc de B. L. Bevern.

Au preux et vaillant chevalier du carquois d'or, ſalut!

Monſeigneur,

SANS autres proteſtations, comptez pour certain que depuis Brunn où, il y a près de trois ans, votre gracieuſe miſſive me parvint, je n'ai reſſenti de véritable joie qu'à la réception de celle dont vous venez de m'honorer. Charmant prince, quel rare homme êtes-vous! de vous ramentevoir depuis ſi long-temps de votre ſerviteur, quoique zélé et fidèle ami, exilé dans le fond de la Croatie, et banni de la ſociété des honnêtes gens. Jugez donc, illuſtre et vaillant chevalier du carquois d'or, de la conſolation que me donne le décochement de votre

flèche, plus flatteuse pour moi que ne fut celle de Jonathan à feu votre cousin David. En mon lieu je reconnais et bénis les décrets de la Providence de vous avoir garanti de l'expédition d'outremer dans ce pays d'auto-da-fé, qui vous aurait frustré des lauriers qu'avez si glorieusement recueillis dans votre voisinage. Vous ne sauriez croire, cher et digne chevalier, la part que je prends à tout ce qui vous touche; elle est entière, pleine de vérité, et part du fond de mon ame. Permettez, Monseigneur, que je salue cordialement ceux qui ont l'honneur d'être à votre suite, et dont vous faites mention, soit le secrétaire de l'ordre et l'ami clochepied de Z..., ou autres. Enjoignez de grâce et autorisez de notre part au premier, de recueillir de la succession de feu Kœnigsmarck nos problèmes militaires, à moins que celui-ci trop jaloux de monumens précieux ne les ait clos dans son cercueil. Or çà, vaillant chevalier, veuillent les destins vous faire jouir d'une santé durable et conserver sans malencontre l'égalité de votre belle humeur, pour la satisfaction principale de celui qui vous aime, honore et respecte autant que le fait, qui a l'honneur d'être,

Monseigneur,

de V. A. S.

le très-humble et très-obéissant serviteur,

L. M. Fouqué.

A Carlstadt en Croatie, le 3 janvier 1763.

P. S. Je me flatte que mon ban ne sera pas celui de l'ostracisme et me procurera bientôt la satisfaction de vous donner l'accolade.

RÉFLEXIONS
DU
ROI DE PRUSSE
SUR LE
CARACTERE ET LES TALENS MILITAIRES
DE
CHARLES XII.

RÉFLEXIONS

DU

ROI DE PRUSSE

SUR LE

CARACTERE ET LES TALENS MILITAIRES

DE

CHARLES XII.

J'AI cherché, uniquement pour mon inſtruction, à me faire une idée juſte du caractère et des talens militaires de *Charles XII.* Je ne le juge pas d'après les tableaux qu'en ont fait ſes louangeurs ou ſes critiques. Des témoins oculaires et des mémoires qui, ſelon l'avis de tous les auteurs, ſont marqués au coin de la vérité, m'ont ſervi de règle. Il faut ſe méfier de toutes ces particularités, de toutes ces relations trop détaillées que nous trouvons ſouvent dans l'hiſtoire. Parmi un grand nombre de fictions et de ſatires, elles offrent bien peu de choſes qui ſoient dignes de notre attention.

Dans la foule de ces têtes turbulentes que dévorait la paſſion de dominer, qui ont cherché à rendre les peuples heureux ou à les opprimer ſous le joug de la ſervitude, celles-là ſeules méritent de fixer nos regards, dont l'eſprit qui ſavait tout embraſſer,

et les vaſtes plans produiſaient de grandes actions, qui par la force de leur génie créèrent de rien en quelque ſorte les événemens, ou tirèrent le parti le plus avantageux de ceux qui ſe préſentaient pour faire des changemens eſſentiels dans les relations politiques entre les peuples. Tel était le génie de *Céſar*. Les ſervices qu'il avait rendus à la république, ſes grands défauts, ſes vertus plus grandes encore, ſes victoires heureuſes, tout ſe réuniſſait pour l'élever ſur le trône du monde. Dans des ſphères plus ou moins reſſerrées, les *Guſtave*, les *Turenne*, les *Eugène*, les *Marlborough* étaient animés du même eſprit. Quelques-uns de ces grands hommes conformèrent leurs opérations au deſſein qu'ils voulaient ſuivre dans une campagne : d'autres lièrent tous leurs travaux, toutes les opérations de pluſieurs campagnes au projet de la guerre qu'ils firent, et on découvre le but qu'ils cherchaient à atteindre, quand on ſuit avec attention leurs entrepriſes, dirigées par la prudence ou ſecondées par l'audace, et qui étaient ſouvent couronnées d'un ſuccès brillant. C'eſt ainſi que ſe conduiſit *Cromwell*, cet ambitieux aſſaſſin d'un roi, et *Richelieu*, ce prêtre adroit, qui par ſa perſévérance parvint à gouverner les grands du royaume avec le ſceptre de fer du deſpotiſme, à détruire preſque tous les Proteſtans, et à humilier les monarques de l'Autriche, ennemis irréconciliables de la France. Mon projet n'eſt pas d'examiner de quel droit *Céſar* renverſa la république dont il était citoyen ; ce n'eſt pas ici le lieu de décider ſi le cardinal a, pendant ſon miniſtère, fait le bien ou le mal de la France, ni de mettre en queſtion

s'il faudrait reprocher à *Turenne* d'avoir servi les Espagnols contre sa patrie. On ne parle ici que de la valeur réelle des grandes qualités, et nullement de l'emploi bon ou mauvais qu'on en a fait.

Les passions violentes de *Charles* furent, il est vrai, souvent obligées de céder aux calculs et aux mesures de la politique; mais ce roi n'en est pas moins une de ces apparitions singulières qui ont excité la crainte et l'étonnement de l'Europe. La grandeur et l'éclat de ses actions surpassent l'attente du guerrier le plus ardent et le plus déterminé. Roi d'une nation valeureuse, arbitre du Nord, ses malheurs sont extrêmes. Obligé de chercher un asile chez des barbares dont il finit par être le prisonnier, il mérite d'être observé sous ces deux points de vue, et la recherche des causes de son bonheur et de ses malheurs ne peut être indifférente aux élèves de Mars.

Mon intention n'est pas de diminuer le mérite de ce héros, je ne veux que l'observer de plus près pour déterminer avec exactitude en quoi on doit l'imiter, et en quel cas on ne peut le proposer comme modèle.

Il serait aussi ridicule de se représenter un homme parvenu à la connaissance parfaite d'une science quelconque, que de prétendre que le feu étanche la soif et que l'eau rassasie. Dire à un héros qu'il a commis une faute, c'est lui rappeler qu'il est homme. Vous, rois, généraux, ministres, auteurs, en un mot, vous tous qui paraissez sur la scène du monde, vous êtes obligés de vous soumettre aux jugemens de vos contemporains et aux arrêts de la sévère postérité.

La lime de la critique ne s'attache qu'aux bons auteurs. Les mauvais n'en valent pas la peine. Il en eſt ainſi des autres chemins qui mènent au temple de la gloire. On laiſſe paſſer ſans y faire attention le commun des mortels, mais le regard pénétrant fixe le nombre de ceux qui avec des talens rares ouvrent des routes nouvelles.

Charles XII eſt excuſable ſous pluſieurs conſidérations, de n'avoir pas réuni toutes les perfections de l'art de la guerre. Cet art difficile ne nous eſt pas inné. Quand même la nature nous aurait pourvus d'un génie éminent, une étude profonde et une longue expérience ne nous ſont pas moins néceſſaires pour perfectionner des diſpoſitions heureuſes. Il faut commencer ſa carrière ſous les yeux d'un grand capitaine, ou apprendre les principes du métier à ſes riſques et dépens, et après avoir reçu bien des leçons. On ne peut ſe tromper en ne ſuppoſant point toute la capacité d'un général dans un jeune homme devenu roi à l'âge de 16 ans.

Charles XII vit pour la première fois l'ennemi, lorſqu'auſſi pour la première fois il ſe trouva à la tête de ſes troupes.

Je remarque à cette occaſion que tous ceux qui ont commandé des armées dans leur première jeuneſſe, ont cru que pour gagner des batailles il ne fallait que du courage et de la témérité.

Pyrrhus, le grand *Condé*, et notre héros en ſont des exemples; mais depuis que par la découverte de la poudre le ſyſtême de ſe détruire a changé, l'art de la guerre a auſſi changé de face. La force du corps, la première qualité d'un héros de l'antiquité,

eſt à préſent comptée pour rien. La ruſe bat la force, et l'art la valeur. La tête du général a plus d'influence ſur les ſuites heureuſes ou malheureuſes d'une campagne, que n'en ont les bras de ſes combattans. La prudence prépare et déſigne la route que le courage doit ſuivre; l'audace doit diriger l'exécution, et l'habileté, non le bonheur, nous acquiert le ſuffrage des connaiſſeurs. Nos jeunes militaires peuvent apprendre la théorie de cette ſcience difficile, par l'étude de quelques ouvrages claſſiques, et ſe former par la fréquentation des hommes expérimentés. Ces reſſources manquèrent au roi de Suède. Soit pour l'amuſer, ſoit auſſi pour lui donner le goût de la langue latine qu'il haïſſait, on lui fit traduire le roman ingénieux de *Quint-Curce*, et il eſt poſſible que ce livre ait éveillé en lui le déſir d'imiter *Alexandre;* mais il ne pouvait pas lui fournir des règles qui appartiennent à un art militaire plus récent. En général *Charles* ne devait rien à l'art, mais tout à la nature. Son génie ne brillait pas par des connaiſſances acquiſes, mais ſon ame portait l'empreinte de la plus grande audace, d'une fermeté inébranlable, et elle était capable des plus grandes réſolutions; la gloire était l'idole à laquelle il ſacrifiait tout. Ses actions en détail gagnent quand on les examine de près, en proportion de ce que ſes plans perdent. La fermeté qu'il oppoſait au malheur, ſon activité infatigable dans toutes ſes entrepriſes et un courage héroïque qui ne connaiſſait aucun danger, ſont certainement les traits caractériſtiques de ce roi extraordinaire.

Deſtiné par la nature à devenir un héros, ce jeune

prince ſuivait le penchant irréſiſtible qui l'entraînait, au moment que la cupidité de ſes voiſins le provoqua à faire la guerre. Son caractère juſqu'alors méconnu ſe développa tout à coup. Mais il eſt temps de ſuivre le héros dans ſes différentes expéditions. Je borne toutefois mes remarques à ſes neuf premières campagnes, qui ouvrent un vaſte champ à mes obſervations.

Le roi de Danemarc feſait la guerre au duc de Holſtein qui avait épouſé la ſœur de *Charles*. *Charles* fit paſſer 8000 hommes en Poméranie au lieu de les envoyer dans le Holſtein, où ils n'auraient fait qu'aider à conſommer la ruine du pays qu'il voulait ſauver; il aborda lui-même en Séeland avec la flotte, chaſſa les troupes ennemies qui gardaient la côte, aſſiégea Copenhague, la capitale de ſon ennemi, et en moins de ſix ſemaines, il força le roi de Danemarc à une paix très-avantageuſe pour le duc de Holſtein.

Ce plan et ſon exécution ſont également admirables. *Charles* s'élevait dans ce coup d'eſſai juſqu'à *Scipion* qui tranſporta la guerre en Afrique, pour forcer les Carthaginois à rappeler *Hannibal* de l'Italie. De Séeland je ſuis ce jeune héros en Livonie où ſes troupes ſe rendent avec une vîteſſe incroyable, et le *veni*, *vidi*, *vici* de *Céſar* convient parfaitement à toute cette campagne. L'enthouſiaſme qui animait le roi dans ces entrepriſes, paſſe dans nos ames, au récit de la victoire mémorable qu'il remporta.

La conduite de *Charles* fut ſage et audacieuſe, nullement téméraire. Il fallait ſecourir la ville de Narva que le Czar aſſiégeait en perſonne. Il était

donc obligé d'attaquer et de battre les Ruſſes. Leur armée était nombreuſe; mais ce n'était qu'un eſſaim de barbares mal armés, ſans diſcipline, et mal commandés. Les Suédois pouvaient donc s'attendre qu'ils auraient ſur les Moſcovites le même avantage que les Eſpagnols avaient obtenu ſur les peuples ſauvages de l'Amérique; le ſuccès répondit parfaitement à leur attente, et l'Europe apprit avec étonnement que 8000 Suédois avaient battu et diſperſé 80,000 Ruſſes. J'accompagne le héros de ce triomphe à une nouvelle victoire ſur le bord de la Duina, ſeule occaſion où il employa la ruſe, dont il ſut ſe ſervir en maître. Les Saxons étaient ſur le bord oppoſé de la rivière. *Charles* les trompa par un ſtratagème dont il eſt l'inventeur, en ſe ſervant d'une épaiſſe fumée de paille mouillée qui maſquait ſes mouvemens, et à la faveur de laquelle, et d'une canonnade ſans relâche, il fit paſſer la rivière à ſes troupes, avant que le vieux général *Heinau* qui commandait les Saxons, eût le temps de ſe douter d'une pareille entrepriſe. A peine les Suédois furent-ils de l'autre côté de l'eau, qu'ils ſe mirent en bataille, prêts à tomber ſur l'ennemi. La cavalerie fit quelques attaques, l'infanterie quelques décharges, et les Saxons ſe diſperſèrent et prirent la fuite.

Quelle ſuperbe conduite au paſſage d'une rivière! quelle préſence d'eſprit, quelle activité *Charles* ne montra-t-il pas en mettant ſes troupes en bataille à meſure et à l'inſtant qu'elles prirent terre; enfin quelle bravoure de décider le combat auſſi vîte et avec tant d'honneur! Des meſures priſes et exécutées de cette façon méritent l'éloge de tous les ſiècles

et de toutes les nations. Mais il eſt inconcevable qu'il faut chercher les coups de maître de *Charles* dans ſes premières campagnes. La fortune l'aurait-elle gâté par ſes faveurs non interrompues, ou peut-être aurait-il cru que celui à qui rien ne pouvait réſiſter, n'avait beſoin d'aucun art, ou ſon courage auſſi admirable qu'étonnant l'aurait-il ſéduit au point d'avoir le défaut de ces guerriers qui ne ſont que téméraires?

Juſqu'à préſent *Charles* avait tourné ſes armes contre l'ennemi qu'il était obligé de combattre pour ſa propre conſervation. Mais après la bataille de la Duina nous perdons le fil qui le conduiſait. Nous voyons un grand nombre d'entrepriſes ſans liaiſon et ſans deſſein, quoique entremêlées d'actions éclatantes, mais qui ne contribuèrent en rien à le mener au grand but qu'il devait raiſonnablement ſe propoſer dans cette guerre.

Le czar était ſans contredit le plus puiſſant et le plus dangereux ennemi de la Suède. Le héros n'aurait-il pas dû ſe retourner vers lui immédiatement après la défaite des Saxons? les débris de l'armée battue à Narva n'étaient pas encore réunis. *Pierre I* avait raſſemblé à la hâte 30 ou 40,000 hommes de nouvelles troupes, qui ne valaient pas mieux que les 80,000 que *Charles* avait déſarmées. Il devait donc l'attaquer de nouveau et avec vigueur, le chaſſer de l'Ingrie, ne pas lui laiſſer le temps de ſe reconnaître, et profiter de cette ſituation pour le forcer à faire la paix.

Le roi *Auguſte* récemment élu, ſans l'avoir été unanimement, ſe trouvait ſur un trône chancelant

S'il perdait le secours de la Russie, il en tombait, ou *Charles* pouvait le détrôner quand cela lui plaisait, en supposant que cet événement fût d'un avantage réel pour la Suède. Mais au lieu de prendre ce sage parti, il semble que le roi oublia le czar et les Russes aux abois, pour donner la chasse à je ne sais quel magnat polonais du parti contraire. Le soin d'une vengeance particulière lui fit négliger des avantages réels et perdre de vue l'objet principal. Après s'être emparé de la Lithuanie, son armée entra en Pologne, semblable à un torrent qui déborde, et inonda tout le royaume. Le roi était tantôt à Varsovie, tantôt à Cracovie, à Lublin ou à Lemberg. Ses troupes s'étendirent dans la Prusse polonaise, reparurent à Varsovie, détrônèrent le roi *Auguste*, et le poursuivirent en Saxe pour y prendre des quartiers d'hiver tranquilles.

Il faut se rappeler que ces campagnes que je ne fais que parcourir, occupèrent *Charles* pendant plusieurs années. Je m'y arrête un moment pour examiner sa conduite; remarquons en passant, dans l'intervalle de ses marches et contre-marches, la bataille gagnée à Cliffons, victoire qu'il dut à une habile manœuvre par laquelle il prit les Saxons en flanc.

La méthode que *Charles* suivit dans la guerre en Pologne, était très-certainement défectueuse. Il est aisé de conquérir la Pologne, qui est un pays ouvert par-tout, sans places fortes; mais la conservation en est, comme le remarque bien le comte de Saxe, très-précaire: plus la conquête en est aisée, plus il est difficile de s'y établir et de s'y maintenir. La

puiſque la réuſſite n'eût pas été l'ouvrage de ſa prudence, mais l'effet du haſard. La ſubſiſtance des troupes exigeant le premier ſoin du général, on a comparé les armées à un édifice dont la baſe eſt l'eſtomac. La négligence du roi ſur ce point eſſentiel eſt ce qui a le plus contribué à ſes malheurs et à la diminution de ſa gloire. Et quel éloge mérite un général auquel il faut, pour vaincre, des troupes qui n'ont pas beſoin de nourriture, qui ſont infatigables et immortelles. On impute à *Charles XII* d'avoir trop légèrement compté ſur les promeſſes de *Muzeppa*, mais le Coſaque ne le trahiſſait pas; au contraire, *Muzeppa* fut trahi lui-même par le concours fortuit de circonſtances malheureuſes qu'il ne pouvait ni prévoir ni détourner. Au reſte des ames de la force de celle de *Charles* ſont incapables de défiance, et ne deviennent ſoupçonneuſes qu'après des expériences réitérées de la méchanceté et de l'ingratitude des hommes. Mais je reviens à l'examen du plan et des opérations que *Charles* comptait exécuter dans cette campagne. Il eſt vrai que je ne puis pas dire avec le *Corrège : Et moi auſſi je ſuis peintre !* je haſarde cependant de propoſer mes idées aux connaiſſeurs.

Afin de réparer ſa faute d'avoir ſi long-temps négligé le czar, il me paraît que le roi aurait dû choiſir le moyen le plus ſûr pour attérer ſon puiſſant adverſaire, en pénétrant dans la Ruſſie par la route la plus facile. Ce n'était certainement pas celle de Smolensko ni de l'Ukraine: ſur toutes les deux il avait des marais impraticables, des déſerts immenſes, et de grandes rivières à paſſer avant

d'entrer dans un pays à moitié inculte, et de pouvoir arriver enfin à Moſcou. En prenant un de ces deux chemins, *Charles* ſe privait de tous les ſecours qu'il aurait pu recevoir de la Pologne ou de la Suède; plus il avançait dans la Ruſſie, plus il ſe trouvait ſéparé de ſon royaume. Une telle entrepriſe demandait plus d'une campagne. D'où voulait-il tirer des vivres? par quel chemin recevoir ſes recrues? de quel trou moſcovite ou coſaque pouvait-il faire un entrepôt? Où prendre des armes et l'habillement qui ſont continuellement à renouveler dans une armée, et une quantité d'autres choſes de moindre valeur, dont on ne peut abſolument ſe paſſer? Tant de difficultés inſurmontables auraient dû lui faire prévoir que les Suédois étaient néceſſairement expoſés à périr de fatigue et de misère, et qu'ils devaient diminuer et fondre par leurs victoires même. Si l'aſpect du ſuccès était auſſi triſte, combien l'idée des malheurs poſſibles ne devait-elle pas être terrible? une perte, aiſée à réparer dans un autre ſituation, devient une cataſtrophe déciſive pour une armée abandonnée au haſard dans un pays déſert, ſans places fortes et par conſéquent ſans retraite. Au lieu de s'expoſer témérairement à tant de difficultés, de braver tant d'obſtacles, il ſe préſentait un plan beaucoup plus naturel, qui pouvait être conçu et exécuté ſans effort. Il fallait aller droit à Pétersbourg par la Livonie et l'Ingrie. La flotte ſuédoiſe et les tranſports néceſſaires auraient pu ſuivre l'armée par le golfe de Finlande et la pourvoir de vivres. Les recrues et autres choſes néceſſaires auraient pu être à bord, ou amenées par la Finlande. Le roi couvrait

ſes meilleures provinces, et ne s'éloignait point de ſes frontières. Les ſuccès euſſent été plus brillans, et les plus grandes adverſités ne mettaient pas le roi dans une ſituation déſeſpérée. S'il s'emparait de Pétersbourg, il détruiſait le nouvel établiſſement du czar; la Ruſſie perdait l'Europe de vue, et le ſeul lien qui attachait cet empire avec la partie du monde que nous habitons, était rompu. Ce grand coup fait, il était le maître de profiter de ſes avantages et d'aller plus loin, quoique je ne vois pas qu'il fût eſſentiel de ſigner la paix à Moſcou. Qu'il me ſoit permis pour ma propre inſtruction de comparer la conduite du roi de Suède, pendant ces deux campagnes, aux règles que de grands maîtres dans l'art militaire nous ont données. Ces règles exigent qu'un général n'aventure jamais ſon armée, et n'avance point des corps qu'ils ne ſoient ſuffiſamment ſoutenus. *Charles* s'enfonça juſques dans le duché de Smolensko ſans penſer à conſerver la communication avec la Pologne. Nos maîtres nous preſcrivent d'établir une ligne de communication défendue, et de la couvrir par l'armée pour avoir les derrières libres et mettre nos magaſins en ſureté. Les Suédois ſe trouvèrent près de la ville de Smolensko, n'ayant de vivres que pour quinze jours. Ils chaſsèrent les Ruſſes devant eux, battirent leur arrière-garde, et les pourſuivirent au haſard, ſans ſavoir au juſte où l'ennemi fuyant les conduiſait.

On ne connaît d'autre précaution que le roi ait priſe pour la ſubſiſtance de ſon armée, que celle d'avoir ordonné au général Lœwenhaupt de le ſuivre avec un convoi conſidérable. Il n'aurait donc pas

dû laisser ce convoi, dont l'armée ne pouvait se passer, si loin derrière lui, ni se mettre en marche pour se rendre vers l'Ukraine avant son arrivée; car plus il s'en éloignait, plus il l'exposait à être défait par l'ennemi; il aurait dû plutôt ramener ses troupes en Lithuanie; au contraire il poussait toujours en avant et accélérait par-là la perte de l'armée.

A cette conduite opposée à toutes les règles de l'art, qui seule aurait pu tout perdre, se joignirent des malheurs qu'on peut mettre sur le compte de la fatalité. Le czar attaqua trois fois Lœwenhaupt, et le força enfin à détruire une grande partie de son convoi. Le roi de Suède ignorait donc et les vues, et les mouvemens des Russes. Si c'était négligence de sa part, il devait avoir de grands reproches à se faire, mais si des obstacles invincibles en étaient la cause, il faut bien mettre encore une fois ce désastre sur le compte d'une fatalité inévitable.

Quand on fait la guerre dans un pays à moitié barbare et presque désert, on est obligé, pour s'y maintenir, de construire des places fortes. Ce sont en quelque façon de nouvelles créations. Les troupes doivent aider à faire des routes et des digues, à construire des ponts, à élever des redoutes selon que tout cela devient nécessaire. Mais une méthode si lente ne convenait pas au caractère impétueux et à l'esprit inquiet du roi. On a raison de remarquer qu'il est incomparable là où l'exécution dépend de la valeur et de la promptitude; mais qu'il n'est plus le même dans les occasions qui exigent des mesures réglées ou des plans que le temps et la patience doivent faire mûrir.

Ces considérations prouvent combien il est nécessaire qu'un guerrier soit le maître de ses passions, et qu'il est très-difficile de réunir en une seule personne tous les talens d'un grand général. Je passe sous silence la bataille de Holofzin, ainsi que bien d'autres affaires de cette campagne, parce qu'elles étaient aussi inutiles à l'objet de la guerre, qu'elles furent funestes pour ceux qui en devinrent les tristes victimes. En général *Charles* prodiguait le sang des hommes. Il y a sans contredit des occasions où il est nécessaire de se battre, quand on peut plus gagner que perdre, quand l'ennemi montre de la négligence ou dans ses camps ou dans ses marches, ou quand on peut par un coup décisif le forcer à faire la paix; mais beaucoup de généraux ne se battent si souvent, que parce qu'ils ne savent pas se tirer autrement d'affaire. Aussi on ne leur en fait pas un mérite, et l'on regarde cette conduite comme un défaut de génie.

Nous approchons enfin de la bataille décisive de Pultava. Les fautes des grands hommes sont de fortes leçons pour ceux qui possèdent de moindres talens, et il y a peu de généraux en Europe à qui le sort de *Charles* ne puisse apprendre à être sages, prudens et circonspects.

Le maréchal de *Keith* qui a commandé en Ukraine comme général russe, et qui a vu et examiné Pultava, m'a assuré que les fortifications de cette place n'avaient été que de terre, entourées d'un mauvais fossé. Il était persuadé que les Suédois auraient pu à leur arrivée l'enlever d'emblée sans d'autres préparatifs, si le roi n'eût pas à dessein

fait prolonger le siége, afin d'attirer le czar pour le battre.

Il est sûr que les Suédois ne montrèrent pas alors la même ardeur et l'impétuosité qu'on leur connaissait; il faut aussi convenir qu'ils ne donnèrent un assaut qu'après que *Menzikof* eût jeté du secours dans la ville; et qu'il se fût campé près d'elle sur le bord de la rivière de Worskla. Mais le czar avait à Pultava un magasin considérable. Les Suédois qui manquaient de tout n'auraient-ils pas dû, dès que cela leur fût possible, s'emparer de ce magasin pour l'enlever aux Russes et se procurer l'abondance tout d'un coup. *Charles XII* avait sans doute les plus fortes raisons de pousser le siége avec vigueur, et il aurait dû mettre tout en usage pour se rendre maître de cette bicoque avant l'arrivée du secours. Sans compter les cosaques ambulans de *Mazeppa* qui le jour de la bataille furent plus nuisibles qu'utiles, le roi n'avait en tout que dix-huit mille Suédois. Comment est-il possible qu'il s'avisât d'entreprendre un siége avec si peu de troupes, et de livrer en même temps une bataille? A l'approche de l'ennemi il fallait, ou lever le siége, ou laisser un corps considérable dans la tranchée; l'un était honteux, et l'autre diminuait considérablement le nombre de ses combattans. Cette entreprise, qui était tout à fait contraire à l'intérêt des Suédois, donnait beau jeu au czar, et semble indigne de notre héros. A peine aurait-on pu l'attendre d'un général qui n'avait jamais fait la guerre avec réflexion. Sans chercher à découvrir des ruses où il n'y en avait point, sans attribuer au

roi des vues que peut-être il n'avait jamais eues, il faut nous rappeler plutôt, que très-ſouvent il n'était pas inſtruit des marches de ſon ennemi. Il eſt à préſumer qu'il n'était point informé de la marche de *Menzikof* ni de l'approche du czar, et que par conſéquent il ne trouvait pas néceſſaire de forcer le ſiége, parce qu'il s'imaginait que Pultava ne ſe rendrait pas moins. Qu'on ſe rappelle encore que *Charles* fit toujours la guerre en raſe campagne, qu'il n'entendait rien aux ſiéges, et qu'il n'avait pas eu occaſion d'en acquérir l'expérience. Quand de plus on conſidère que les Suédois reſtèrent trois mois devant Thorn, dont les ouvrages, pour le dire en paſſant, ne valaient pas mieux que ceux de Pultava, alors on peut prononcer avec juſteſſe ſur leur habileté en fait de ſiéges.

Quand Mons, Tournai, et les ouvrages des Cöhorn et des Vauban, arrêtent à peine trois ſemaines les armes françaiſes, et qu'au contraire Thorn et Pultava occupent les Suédois pendant pluſieurs mois, ne peut-on pas en conclure que ces derniers n'entendent point l'art de prendre des places? aucune ville ne leur réſiſta lorſqu'il fut poſſible de l'enlever d'emblée à la pointe de l'épée; la moindre bicoque les arrêta quand il fallait conduire des tranchées. Si ces preuves ne ſont pas aſſez fortes, je demande encore : *Charles* vif et impétueux, comme il l'était, n'aurait-il pas aſſiégé et pris Dantzig pour faire ſentir à cette ville tout le poids de ſa colère, à cauſe d'une offenſe qu'il en avait reçue? ſe ſerait-il contenté d'une ſomme d'argent? s'il n'avait pas regardé un ſiége comme une entrepriſe au-deſſus des ſes forces?

Mais retournons à l'objet principal de ce traité. Pultava était assiegé et le czar approchait avec son armée ; *Charles* était encore le maître de choisir un poste pour y attendre son rival. Il pouvait le prendre sur le bord de la Worskla, en disputer le passage au czar, ou l'attaquer immédiatement après. La situation des Suédois demandait une prompte résolution. Il fallait ou tomber sur les Russes, dès qu'ils arrivèrent, ou abandonner tout à fait le projet de les attaquer. C'était une faute irréparable de laisser au czar le choix du poste et le temps nécessaire pour se mettre en état de défense. Il avait déjà l'avantage du nombre, *ce n'était pas peu ;* on lui cédait encore l'avantage du terrein et de l'art, *c'était trop.*

Peu de jours avant l'arrivée du czar, le roi fut blessé en visitant la tranchée, le plus grand blâme tombe par conséquent sur ses généraux. Il paraît cependant que sitôt qu'il fut décidé à donner la bataille, il aurait dû abandonner la tranchée pour être en état d'attaquer l'ennemi avec plus de vigueur. S'il gagnait la bataille, Pultava se rendait de soi-même, en la perdant il était également obligé de lever le siége.

Tant de fautes réunies annonçaient l'issue malheureuse de la bataille que l'on voyait journellement approcher.

Il semble que le sort ait tout arrangé d'avance au désavantage des Suédois et par là préparait leur perte. La blessure du roi qui l'empêchait de conduire lui-même ses troupes comme à l'ordinaire, et la négligence des généraux qui par leurs mauvaises dispositions firent assez connaître qu'ils n'avaient

pas reconnu la position de l'ennemi, ou du moins qu'ils n'en avaient que de fausses notions, contribuèrent beaucoup à cette catastrophe remarquable. On fit aussi attaquer par la cavalerie, tandis que c'était l'affaire de l'infanterie et d'une artillerie bien dirigée.

Le poste des Russes était très-avantageux par sa situation et devint encore plus fort par leurs redoutes. Une partie de leur front pouvait seule être attaquée, et la petite plaine où il était possible de former l'attaque était flanquée par le feu croisé de trois rangs de redoutes; une aile de l'armée russe était couverte par un abatis, derrière lequel il y avait un retranchement, et l'autre était défendue par un marais impraticable. Le maréchal de Keith qui a lui-même examiné ce terrein si fameux, soutenait : que même avec une armée de cent mille hommes, *Charles* n'aurait pu vaincre le czar dans ce poste, parce que les différentes difficultés qu'on avait à surmonter l'une après l'autre devaient coûter infiniment de monde ; on sait que les troupes les plus braves perdent à la fin le courage quand, à une attaque longue et meurtrière, on leur oppose des difficultés sans fin et toujours renouvelées.

Je ne connais pas les raisons pour lesquelles les Suédois, dans une situation aussi critique que celle dans laquelle ils se trouvèrent, hasardérent une entreprise aussi dangereuse. Si la nécessité les y forçait, c'était déjà une grande faute de s'être mis dans le cas de risquer une bataille malgré eux et dans les circonstances les plus désavantageuses.

Tout ce qu'on devait avoir prévu arriva. Une

armée considérablement diminuée par les travaux, la misère et même par les victoires, fut menée à la boucherie; le général Creutz qui par un détour devait prendre les Russes au flanc, s'égara dans les forêts et ne parut pas du tout.

Ainsi douze mille Suédois attaquèrent un poste défendu par quatre-vingt mille Moscovites, qui n'étaient plus cet essaim de barbares que *Charles* avait dispersés à Narva; il était métamorphosé en soldats bien armés, bien postés, commandés par d'habiles généraux étrangers, derrière de bons retranchemens et soutenus par le feu d'une artillerie redoutable. Les Suédois menèrent leur cavalerie contre ces batteries, et comme de raison elle fut forcée de se retirer, malgré toute sa valeur. Déjà l'infanterie avançait, et quoiqu'elle fût reçue par le feu le plus terrible des redoutes, elle s'empara des deux premières. Mais les Russes attaquèrent les bataillons suédois en front, en flanc et à dos, les repoussèrent plusieurs fois et les forcèrent d'abandonner le champ de bataille. Le désordre se mit alors dans l'armée; le roi étant blessé n'était pas en état de la rallier, et il ne se trouva personne qui eût pu réunir les fuyards assez à temps, parce que ses meilleurs généraux avaient été faits prisonniers du commencement de la bataille. L'armée fut bientôt en désordre; la fuite devint générale; et comme les Suédois n'avaient aucune place qui couvrît les derrières de leur armée, ce fut leur faute si ces troupes, qui s'étaient enfuis jusques sur le bord du Boristhène, furent obligées de se rendre à discrétion au vainqueur.

Un auteur de beauconp d'esprit, mais qui probablement a appris l'art militaire dans *Homère* et *Virgile*, croit que le roi de Suède aurait dû se mettre à la tête des fuyards que le général *Lœwenhaupt* avait rassemblés sur le bord du Boristhène, et prétend que la fièvre que sa blessure lui donnait, qui, comme il le dit, à la vérité ne devait pas ranimer le courage. fut la cause qu'il négligea le seul moyen qu'il eût, selon lui, pour réparer sa perte.

Pareille résolution eût peut-être été convenable dans le temps qu'on se battait avec le glaive et la massue. Mais après une bataille, l'infanterie manque toujours de poudre. Les munitions des Suédois étaient au bagage que l'ennemi avait déjà pris. Ainsi si *Charles* eût fait la folie de se mettre encore à la tête de ces fuyards qui étaient sans poudre et sans pain (deux choses qui obligent même les places à se rendre) le czar aurait bientôt eu le plaisir de recevoir son frère *Charles* qu'il attendait avec une grande impatience. Par conséquent, dans une situation aussi désespérée, le roi même très-bien portant n'avait rien de mieux à faire que de se réfugier chez les Turcs.

Les monarques ne doivent sans contredit craindre aucun danger; mais leur dignité les engage aussi à éviter avec soin d'être faits prisonniers, moins à cause de leurs personnes, que par rapport aux suites terribles qui en résultent pour leurs Etats. Les auteurs français devraient se rappeler le tort considérable que la captivité de leur roi *François* I leur a causé. Les places que la France reçut alors, saignent encore, et la vénalité des charges que la

levée

levée de la rançon royale rendit inévitable, eſt un monument durable de cette époque honteuſe.

Dans la fuite même, notre héros eſt digne d'admiration. La ſituation où il ſe trouvait eût atterré tout autre que lui ; il feſait de nouveaux plans, trouvait des reſſources dans ſon malheur même, et en ſe réfugiant en Turquie, il méditait d'armer la Porte contre la Ruſſie.

Je ſuis peiné de voir *Charles* s'abaiſſer au rang de courtiſan du ſultan et mendier ſes mille bourſes; et avec quel entêtement, quelle inconcevable opiniâtreté il perſévéra à vouloir reſter dans les Etats d'un monarque qui ne voulait plus l'y ſouffrir! Je déſirerais qu'on pût effacer de ſon hiſtoire l'étrange combat de Bender ; je regrette le temps précieux qu'il perdit dans un pays barbare à ſe repaître d'un vain eſpoir, ſans écouter la voix plaintive de la Suède et le ſentiment de ſon devoir, qui le ſommaient ſi fortement de défendre ſon royaume, auquel il paraiſſait en quelque façon renoncer par ſon abſence volontaire.

Les projets qu'on lui attribue après ſon retour en Poméranie, et que certaines perſonnes ont voulu mettre ſur le compte du comte de *Gœrtz*, m'ont toujours paru ſi indéterminés, ſi monſtrueux, ſi peu calqués ſur la ſituation et l'épuiſement de ſon royaume, qu'on me permettra pour la gloire de *Charles* de les paſſer ſous ſilence. Cette guerre ſi féconde en aventures heureuſes et malheureuſes, fut commencée par les ennemis de la Suède, et *Charles* forcé de réſiſter à leur plan d'agrandiſſement, ſe trouvait dans le cas d'une juſte défenſe. Ses voiſins

l'attaquèrent parce qu'ils le méconnurent et qu'ils méprisèrent ſa jeuneſſe. L'Europe lui porta envie tant qu'il fut heureux et qu'il parut dangereux, mais dès que la fortune lui tourna le dos, les puiſſances alliées ébranlèrent le trône de *Charles* et mirent ſon royaume en pièces.

Si ce héros eût poſſédé autant de modération qu'il avait de courage, s'il eût ſu mettre des bornes à ſes triomphes, s'il ſe fût réconcilié avec le czar, lorſque l'occaſion d'une paix honorable ſe préſenta, il eût étouffé les mauvais deſſeins de ſes envieux; mais dès qu'il ceſſa de les épouvanter, ils pensèrent aux moyens de s'agrandir par les débris de ſa monarchie. Malheureuſement les paſſions de cet homme n'étaient ſujettes à aucune modification, il voulait tout emporter par force et avec hauteur, et dominer deſpotiquement même ſur des deſpotes. Ce n'était pour lui que la même entrepriſe de faire la guerre aux rois et de les détrôner.

Dans tous les livres qui traitent de *Charles XII*, je trouve des éloges ſuperbes ſur ſa frugalité et ſur ſa continence. Mais vingt cuiſiniers français, mille filles de joie à ſa ſuite, et dix troupes de comédiens dans ſon armée, n'auraient point cauſé à ſon royaume la centième partie du mal que lui fit ſa ſoif ardente de la gloire et de la vengeance. Les offenſes firent une impreſſion ſi profonde et ſi durable ſur l'ame de *Charles*, que les plus récentes effacèrent toutes les traces de celles qui les avaient précédées. On voit pour ainſi dire germer peu à peu les différentes paſſions qui agitèrent avec tant de violence l'ame irréconciliable de ce prince, quand on l'obſerve et qu'on le ſuit à la tête de ſon armée.

Il commence par faire la guerre au roi de Danemarc, puis il perfécute le roi de Pologne fans mefure et fans bornes; bientôt tout le poids de fa haine tombe fur le czar, et enfin fa vengeance choifit le roi d'Angleterre pour unique objet, et il s'oublie au point de perdre de vue l'ennemi naturel de fon royaume, afin de courir après une ombre, après un ennemi qui le devint par accident, ou plutôt par pur hafard.

Si on réunit les différens traits qui caractérifent cet homme extraordinaire, on le trouve moins inftruit que valeureux, moins prudent qu'actif, moins attentif à fes avantages réels qu'efclave de fes paffions, auffi entreprenant qu'*Hannibal*, mais non pas auffi rufé, plus reffemblant à *Pyrrhus* qu'à *Alexandre*, et auffi brillant que *Condé* à Rocroi, à Fribourg et à Nordlingue. Mais en aucun temps il ne peut être comparé à *Turenne*, fi on obferve ce dernier aux batailles des Dunes et de Colmar, mais fur-tout pendant fes deux dernières campagnes. Quoique les actions de notre héros jettent un grand éclat, il ne faut cependant les imiter qu'avec beaucoup de précaution. Plus elles brillent, plus elles pourraient féduire des guerriers jeunes, étourdis et emportés, auxquels on ne peut pas affez répéter que la valeur n'eft rien fans la fageffe, et qu'à la longue l'adverfaire qui a du fang-froid, qui fait combiner le plus de chances, doit emporter le prix fur le téméraire.

Pour former un parfait général, il faudrait réunir le courage, la fermeté et l'activité de *Charles XII*, le coup-d'œil pénétrant et la politique de *Marlborough*, les plans vaftes et l'art d'*Eugène*, la rufe de *Luxem-*

bourg, la ſageſſe, l'ordre et la prévoyance de *Montecuculli*, au grand art qu'avait *Turenne* de ſaiſir le vrai moment. Un tel phénix paraîtra difficilement. On prétend qu'*Alexandre* eſt le modèle d'après lequel *Charles XII* s'eſt formé. Si cela eſt vrai, il l'eſt auſſi que le ſucceſſeur de *Charles* eſt le prince *Edouard*; et ſi malheureuſememt ce prince en ſert à quelqu'un, la copie ne ſera tout au plus que celle d'un Don Quichotte.

Mais quel droit ai-je de juger les plus célèbres et les plus grands généraux? ai-je moi-même ſuivi les préceptes que je viens de preſcrire? Je ne puis répondre qu'en rappelant que les fautes d'autrui ſautent à la vue, tandis qu'on gliſſe légèrement ſur les ſiennes.

FIN.

